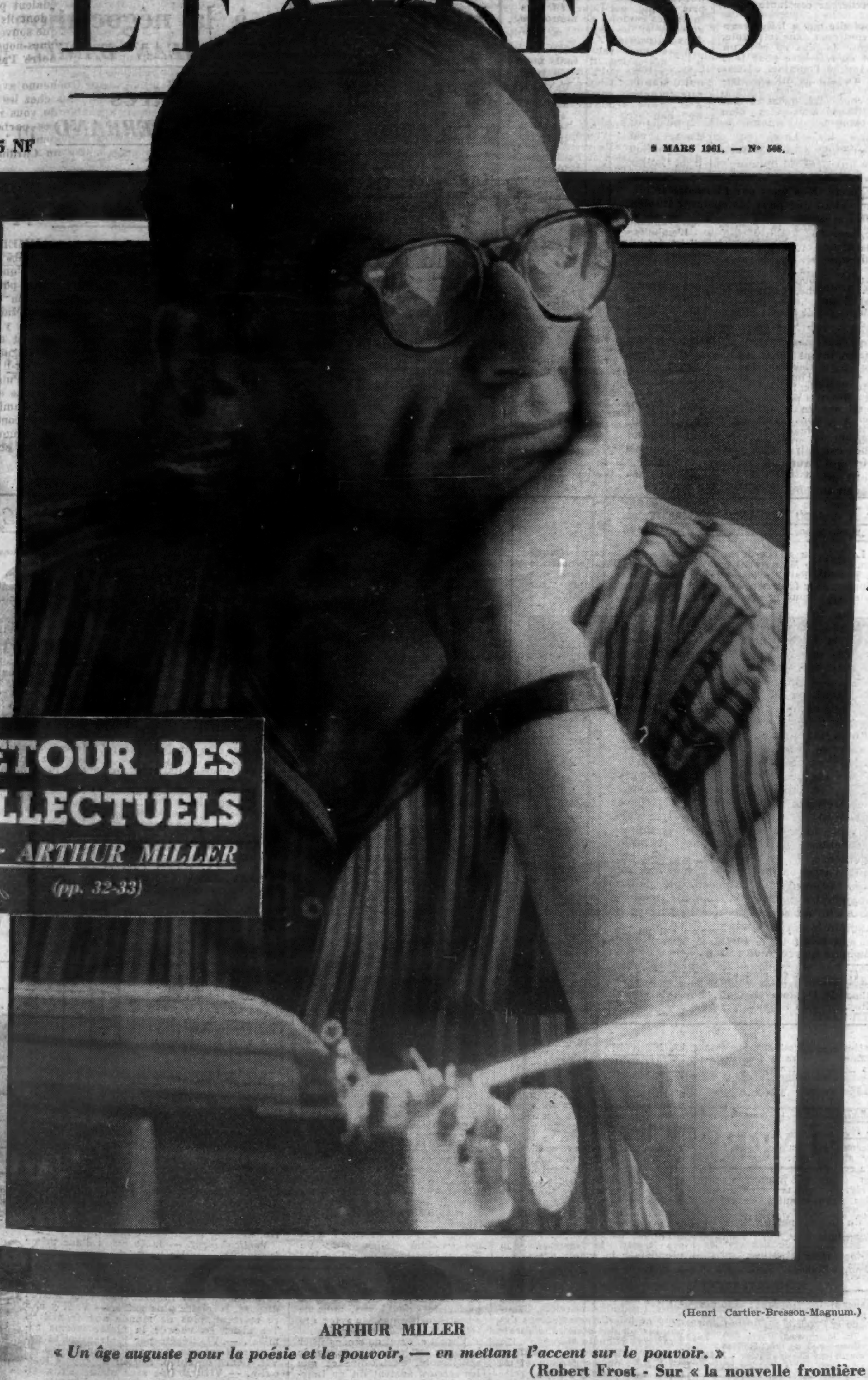
LA FRANCE TRANQUILLISEE

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER (p. 3)

L'EXPRESS

1,25 NF

9 MARS 1961. — N° 508.



RETOUR DES
TELLECTUELS

par ARTHUR MILLER

(pp. 32-33)

(Henri Cartier-Bresson-Magnum.)

ARTHUR MILLER

« Un âge auguste pour la poésie et le pouvoir, — en mettant l'accent sur le pouvoir. »

(Robert Frost - Sur « la nouvelle frontière ».)

B 6 ★ ★ ★ ★

LE PROCES DES MANDATAIRES

C'est avec joie que tous vos amis ont appris que « L'Express » avait gagné le procès concernant les articles de Michel Bosquet sur les mandataires.

Voici une juste récompense à votre recherche constante de la vérité.

Je souhaite que « L'Express » puisse continuer dans cette voie, et devenir de plus en plus un élément de référence pour tout ce qui touche l'opinion. « L'Express » n'a jamais été aussi riche en articles bien frappés, études complètes, qu'en ce moment. Vous nous êtes d'un grand secours.

JEAN LONS,
Etudiant en Médecine,
Strasbourg.

DE GAULLE, LA GAUCHE ET LA PAIX

Pourquoi affirmer aussi catégoriquement dans le dernier Bloc-Notes : « Pour qu'à gauche, tout le monde fût content, il faudrait à la fois que la guerre finisse et que la politique de de Gaulle échoue... ». Tout le monde, à gauche, est-il de si mauvaise foi ? Soyez sûr que, si le Président de Gaulle réussit à faire la paix, il y aura des hommes de gauche qui seront contents que la guerre finisse et qui reconnaîtront volontiers — malgré d'antérieures affirmations — que l'honneur de la réussite en revient à de Gaulle, et que lui seul a pu faire accepter ce qui paraissait — en d'autres temps et sous d'autres gouvernements — inacceptable.

Evidemment, pour ces hommes de gauche, il y aura, dans leur for intérieur, une légère tache à leur satisfaction : la vexation de s'être trompés. Mais qu'importe alors ! Puissions-nous nous être trompés !

MICHEL CORTOT,
Mâcon.

LA BATAILLE DES HUILES

Permettez-nous de vous féliciter sincèrement pour l'excellente enquête que vous avez publiée dans « L'Express » du 23 février, sur la bataille des huiles. Cette enquête est objective. Elle se place du point de vue du consommateur. Ce sont là deux conditions premières qui permettent de dégager les vérités simples et utiles.

Nous sommes d'autant plus intéressés par cet article que nous sommes précisément les fabricants de l'une des deux grandes marques — actuellement en état de guerre publicitaire dans la région parisienne — auxquelles vous faites allusion...

Vous n'auriez pas eu l'occasion d'attirer l'attention de vos lectrices sur la bataille des huiles... si cette bataille n'avait pris forme pacifique sur les murs, les couloirs de métro, les autobus et les écrans, comme dans la presse.

Alors, pour sauver cette liberté nécessaire, il faut bien accepter cette publicité massive qui donne l'occasion à la ménagère française, comme le disait André Gide, « d'avoir une âme non habituée ».

Et c'est contre ces habitudes d'achat, vous l'indiquez très justement, que la grande étape dans la diffusion de l'huile sera l'emballage perdu. Inutile de vous dire que nous l'étudions comme notre concurrent, avec tous les moyens et aussi toutes les précautions que soulève un tel problème.

L'emballage perdu dépend d'abord de l'éducation de la ménagère. Des essais selon différentes formules et dans différentes régions nous en ont convaincus.

A titre de premier exemple, et ceci sans aucun préjugé au départ, demandez à vos lectrices ce qu'elles pensent d'un emballage en verre. En verre perdu. C'est-à-dire en verre allégé : aussi solide que la bouteille classique mais deux fois plus léger.

Nous considérons les lectrices de Madame Express comme l'élite des lectrices. Leur avis nous intéresse donc au plus haut point.

A. FABRE,
attaché à la direction
de *UNIPOL* (huiles Dulcine).

Cette semaine :

- **L'éditorial** de *J.-J. SERVAN-SCHREIBER* p. 3
- **Des contacts à la négociation** par *JEAN DANIEL* pp. 8-9
- **La Chine et les autres** par *FRANÇOIS MITTERRAND* pp. 10-11
- **Le dollar en ballottage** par *ALFRED SAUVY* pp. 13-14
- **Mme Express aux « Arts Ménagers »** pp. 17 à 24
- **J'écris dans la neige** par *FRANÇOISE SAGAN* p. 29
- **Le retour des intellectuels** par *ARTHUR MILLER* pp. 32-33
- **Le Bloc-Notes** de *FRANÇOIS MAURIAC* p. 40

LA REMISE DU PRIX DE LA FRATERNITE A JULES ROY

Le jury du « Prix de la Fraternité » (1) (décerné chaque année par le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix) avait organisé, la semaine dernière, une réunion pour fêter son lauréat de l'année, notre collaborateur Jules Roy, couronné pour son livre « La Guerre d'Algérie »,

que les lecteurs de « L'Express » ont pu lire en prépublication. On voit ici le président Léon Lyon-Caen remettre le diplôme du prix à Jules Roy.

(1) Ce jury est composé notamment de MM. François Mauriac, André Maurois, Alioune Diop, Max-Pol Fouchet, J.-P. Le Chanois, Jacques Madaule, Louis Martin-Chauffier, Claude Roy, Georges Sadoul.

LA JEUNESSE ET LE ROCK N' ROLL

Votre article sur le rock n' roll m'a fait mal. Non pas parce qu'il parle de ces blousons noirs hystériques et convulsés, de ces cinq mille gueulards. Non. Mais parce que, ce même 2 mars à 18 heures, se déroulait, à Montpellier, une manifestation de jeunes qui protestaient contre la guerre d'Algérie. Vous me direz que son règlement est proche. Qui sait ? Pour ma part, depuis cinq ans, je manifeste avec des copains, je colle, je peins sur les murs, je distribue des tracts, je « gueule », je prends sur la gueule aussi.

Pourquoi ? Parce que je veux la paix en Algérie. *Je*, non ; *nous*. Car il faut mettre au pluriel. Nous étions près de trois cents. Etudiants, ouvriers. Beaucoup de filles. Nous sortions des amphis ou des ateliers. J'aurais aimé que Michèle Manceaux fût là pour interroger un agent ou un C.R.S., ou les garçons et les filles qui manifestaient, cette mère de famille qui applaudissait, ou cet étudiant noir qui s'est joint à nous...

A. B.,
Montpellier.

DEMAIN, IL SERA TROP TARD

Je viens de lire l'article de Michèle Manceaux sur le « grand gala du rock n'roll ».

Félicitations pour ce reportage : il est courageux et nous rappelle certaines choses.

Je ne suis pas contre la musique moderne, mais il est évident (et certaines réflexions recueillies le prouvent) que l'on se trouve pratiquement devant une sorte d'exploitation de la jeunesse actuelle... Résultat : des millions de jeunes se laissent emporter par l'hystérie collective et d'un autre côté certains producteurs empochent.

Il est grand temps que notre pays prenne conscience de tout cela. Dans les cités qui se construisent, il est grand temps de faire une place à la jeunesse (terrains de sports, salles de détente, de lecture, de musique, etc.). Il y a probablement bien des idées : combien ont été mises à exécution ? Et les familles ? Je leur demande si elles ne se sentent pas responsables de ce laisser-aller, de cette exploitation de la jeunesse ? Combien ont travaillé pour aider les jeunes à occuper sainement leurs loisirs ?

Il y a un immense travail collectif à accomplir et non pas demain, mais aujourd'hui, car demain il sera trop tard.

C. M.,
23 ans,
Mornac-sur-Sendre
(Charente-Maritime).

« ROCCO » EN FRANÇAIS

A propos de l'article de Morvan Lebesque sur le film « Rocco et ses frères », je tiens, en tant que chargé de la version française, à apporter quelques précisions, d'ailleurs aisément vérifiables.

Tout d'abord, « Rocco » n'est pas un film italien, mais un film international tourné en Italie, sur un thème italien. La plupart des scènes ayant été tournées entièrement ou en partie en français, on ne saurait parler de « doublage », mais de « post-synchronisation » (ce qui est très différent) puisqu'il s'agissait surtout de reconstituer le plus fidèlement possible le son-témoin, c'est-à-dire ce que les acteurs avaient dit au tournage.

Cela dit, examinons ses affirmations en détail :

« *Doublage bâclé* » : 22 journées (sans compter les soirées et les nuits) d'enregistrement pour la parole seule, 14 jours pleins et 3 nuits de mixages (mélanges), 5 jours d'essais de voix... ce qui est sans précédent dans les annales de la post-synchronisation.

Voilà pour le « bâclage ».

« *Texte vulgaire et désaccordé...* » (*sic*) : toutes les scènes de Delon, Girardot, Praxinou, Hanin, Suzy Delair et Max Cartier (Ciro) ont été *tournées* en français.

Pour la partie italienne, aucune adaptation n'a été faite, en ce sens que M. Visconti n'a toléré qu'une traduction aussi synchrone que possible, et qu'il a été d'une intransigeance absolue sur le sens et la forme des répliques.

« *Voix douteuses* » : en dehors des acteurs plus haut cités et qui naturellement se sont synchronisés eux-mêmes, tous les rôles, jusqu'au plus petit, ont été longuement sélectionnés parmi les meilleurs comédiens de Paris.

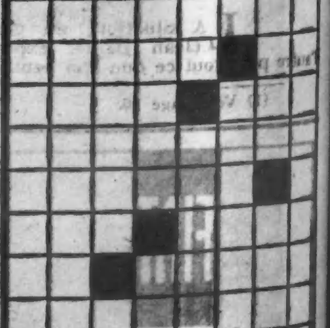
Voici quelques noms au hasard : Henri Vilbert, Jean-François Poron, Jean Gaven, Maurice Sarfati, Evelyne Dandry, Huguette Hue, Pierre Trabaud, Georges Poujouly, M.-B. Vergne, Yves Massard, Mathilde Casadesus, et j'en passe...

Enfin « *... Visconti a abandonné ce travail à des tâcherons...* ». M. Visconti a participé de la façon la plus étroite au travail à tous les stades : choix des voix, enregistrements, mixages, jusqu'à, y inclus, la répétition de la projection au Théâtre des Champs-Elysées, à la veille du Gala.

PIERRE CHOLODENKO,
Paris.

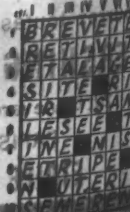
[*Quels que soient les efforts accomplis pour le doublage de ce film, le résultat me paraît médiocre. C'est mon rôle de critique de dire ce que je pense.* — M. L.]

Mots croisés n° 282



Horizontalement. — 1. Variante d'itinéraire pour le Toulousain qui « monte » à la capitale. — 2. S'enrichira, si l'on en croit le proverbe... — 3. En mesure, désormais, d'aller plus vite. Ne se prête pas à la pêche au chalutier. — 4. Fis peau neuve. Un peu allongé pour une raison euphonique. — 5. Cité assez peu opportunément, par un avocat amateur. — 6. Faisais marcher. — 7. Pas en état de répondre affirmativement à une question accompagnée d'un petit choc. Troisième fils d'une longue série. — 8. Consolation provisoire. Entre violons et violoncelles. — 9. Elle a de la ligne et de la vitesse. — 10. Est tirée du néant (deux mots).

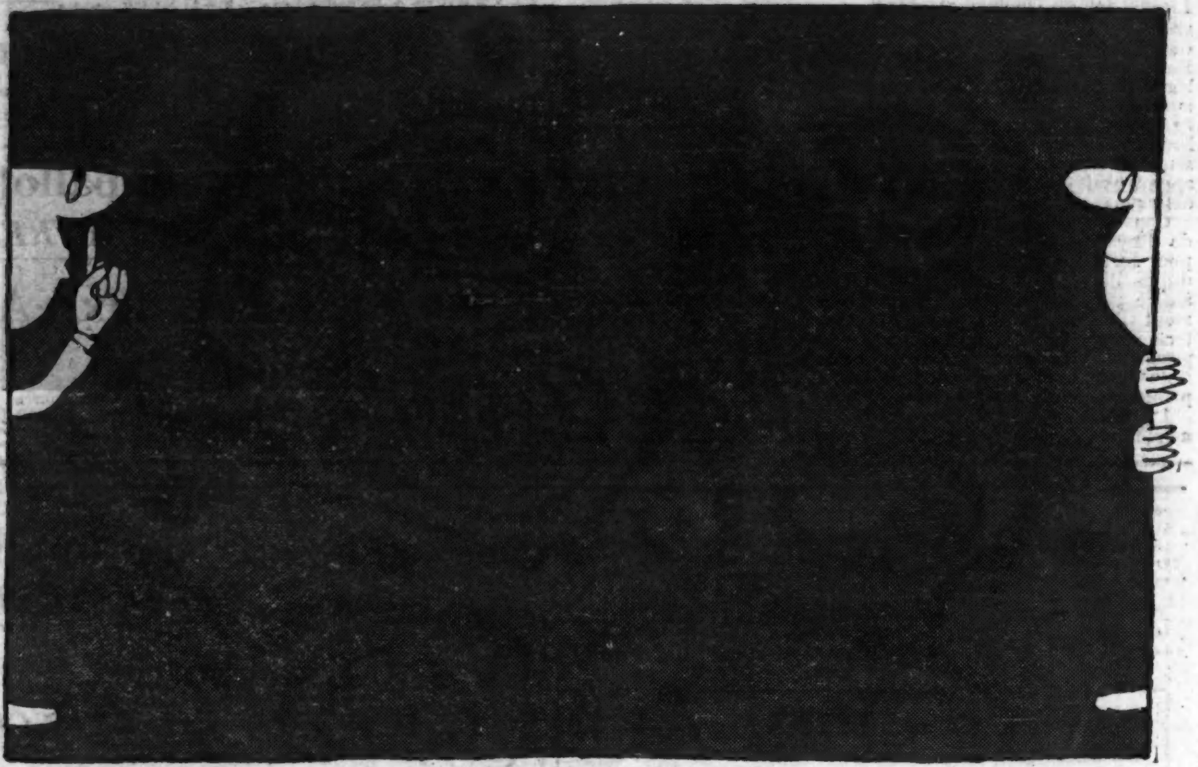
Verticalement. — I. Au cours d'une même époque assez agitée, ce fut la veste, la ronde ou la chanson. — II. Prises, au moins temporairement. — III. Courbe qui se déduit d'une autre. Dans Trèves, mais pas dans Sarrebruck. — IV Etablit, construisit, monta, disposa. N'éclaire plus guère. — V. Il y a, à ce moment, plus de monde aux frontières. Travailler en vue de la filasse (forme admise). — VI. Répété par l'intransigeant qui veut en terminer. Fut aimée par Marius. — VII. Genre de chien. Ancien monopole masculin. — VIII. Brûlée sans utilité, s'il s'agit d'une pièce artificielle, d'origine ligneuse.



Solution du n° 281

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 16, r. du Faub. Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

(7e année)
331e semaine
de la guerre
d'Algérie.



Les contacts franco-algériens, *vus par Siné.*

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

La France tranquillisée

VOICI la semaine gaulliste par excellence : on ne sait rien, on ne dit rien, on n'entend rien. Ce qui pourrait être la veillée de l'espoir est obscurci par le mystère, les contradictions, les démentis, les manœuvres.

Peut-être est-ce cela la politique, et la conduite des nations. Peut-être, pour résoudre un problème aussi complexe, aussi délicat que celui de la paix en Algérie, faut-il soigneusement anesthésier l'opinion, cacher son jeu. Peut-être la participation du peuple aux affaires du gouvernement est-elle plus nuisible que souhaitable, comme l'expose François Mauriac dans son « Bloc-Notes » (1). Mauriac, pour qui le vrai danger dans la partie qui se joue est, au fond (il le dit), la trop grande liberté de la presse (*« qui risque de devenir une dernière arme aux mains de ceux qui boudent contre la paix »*). Peut-être...

Peut-être le régime parlementaire est-il désormais *« hors d'usage »* et *« le pouvoir d'un seul, une nécessité »*.

De tout mon instinct je me révolte contre une telle conception de la méthode politique. Mais ce ne doit pas être là affaire de sentiment, et les radoteurs quarante-huitards qui ont les mots de République, de Démocratie, de Peuple plein la bouche sans leur accorder aucun contenu réel ont cessé depuis longtemps d'être nos maîtres à penser. Il faut donc essayer d'aller plus loin, d'examiner ce malaise étrange mêlé d'espoir qui nous saisit cette semaine.

LA situation, en gros, (Jean Daniel expose, d'autre part, tout ce que l'on peut savoir de l'état réel de la pré-négociation) est celle-ci :

1. — Ni les Tunisiens, ni les Algériens, ni les Français d'Algérie, ni bien entendu la presse et l'opinion françaises, ni même les membres du gouvernement, n'ont idée de ce que de Gaulle compte faire dans les dix prochains jours, décisifs.

2. — Cependant, par le seul fait que des hommes comme Bourguiba et Harriman ont reçu, de de Gaulle lui-même, l'assurance formelle que l'on irait maintenant — et très vite — jusqu'à la négociation directe, il est extrêmement peu probable que cette négociation puisse ne pas s'engager.

3. — Il y a donc une sorte de mécanique, mise en train, qui devrait conduire à la paix. Chacun, confusément, le sent si bien qu'avant même que la première parole publique ait été échangée entre les interlocuteurs, avant que le moindre *fait* soit venu confirmer une impression générale, l'on assiste à une démobilisation vertigineuse de l'opinion. Pour le Français que l'on interrogerait au hasard dans la rue, l'affaire d'Algérie est pratiquement réglée, ce n'est plus qu'une question de modalités auxquelles quelques spécialistes seuls s'intéressent.

Peut-être de Gaulle ira-t-il jusqu'au bout de la décolonisation en Algérie ; à coup sûr, il est déjà arrivé à désintéresser presque complètement les Français de la politique. Ce que nous voyons, depuis le dernier référendum, à cet égard, est spectaculaire.

Nos contradicteurs nous disent et nous répètent que les deux choses sont justement et étroitement liées. Que si de Gaulle est sur le point d'aboutir à une négociation avec le F.L.N., c'est qu'il a patiemment, au préalable, « déconnecté » tous les fils qui reliaient l'opinion publique, les partis, l'Armée, etc., au problème algérien.

C'EST une question qui n'est pas simple, et je n'aurai certes pas la prétention de porter sur cette méthode un jugement catégorique. J'aurais tendance, bien sûr, à penser que ce que de Gaulle, trois ans après, va peut-être réussir bientôt (dicter une politique de paix en Algérie, et être obéi) il était pleinement en mesure de le réaliser dès son arrivée au pouvoir en juin 58. Je suis persuadé que rien n'aurait pu s'opposer réellement à sa volonté de paix, à l'époque, s'il l'avait manifestée. Si cela est vrai, alors ces trois années auront été un terrible gaspillage. On pourrait indéfiniment en discuter ; à quoi bon ? Ce qui est fait est fait. Si d'ici à huit jours, comme prévu, le processus de la négociation politique est entamé, nous nous en réjouirons sans réserve, car cette guerre charrie avec elle trop d'horreurs pour qu'un quelconque motif de politique intérieure puisse faire regretter à tout homme sensé que ce soit un régime non démocratique qui y mette fin. Qu'on y mette fin d'abord, on discutera ensuite...

MAIS il nous faut regarder plus loin. La fin de la guerre d'Algérie, lorsqu'elle interviendra, la fin de la décolonisation, va accoucher d'une nouvelle France. Bien des débats, des problèmes, des difficultés, des passions que nous avons connus depuis la Libération seront soudain comme escamotés, et c'est enfin à leur pays, à son développement, à sa production, à son mode de société, que les Français *pourraient* librement — délivrés des séquelles et des mythes impériaux — s'intéresser.

Pourraient... Tout est là. Quand je vois un homme comme François Mauriac, qui a su mener les combats d'opinion les plus courageux de la presse française, se féliciter que le chef, seul, dans le secret des antichambres, délivré de tout contrôle de l'opinion, de tout débat — délivré, en somme, des Français — combine comme il l'entend le règlement d'une affaire capitale, je suis effrayé. Car, avec son instinct très sûr, il traduit là le sentiment de l'immense majorité des Français en 1961, et même des jeunes qui, retour d'Algérie contingent par contingent, ne demandent, le plus souvent, qu'une chose : ne « plus en entendre parler ». Quel sera l'avenir de notre génération après l'anesthésie gaulliste ?

Il arrive qu'un malade reste sur la table d'opération (« mort guéri »), qu'il ait été tellement bien insensibilisé, « tranquillisé », qu'il ne reprenne plus sa conscience. C'est ce danger mortel qui menace la France de notre génération.

AUSSI la semaine de l'espoir de paix, qui devrait être exaltante, a-t-elle commencé dans une apathie presque générale. Quelques hommes courageux se sont réunis au Colloque de Grenoble (2) pour ranimer l'opinion publique et la faire participer activement à l'opération cruciale qui s'annonce. Quels journaux ont fait écho à leurs débats, quel appui les pouvoirs publics ont-ils donné à cette initiative — la seule — qui manifeste la volonté d'un large secteur de l'opinion française de réussir une paix qui sauvegarde tout le possible pour l'avenir et représente une politique constructive ? Pour 1 Français qui en a entendu parler et s'y intéresse, 99 sont doucement, gentiment, incités par la radio, par leur journal, et surtout par l'homme qui détient actuellement l'audience presque exclusive de la nation, à vaquer à leurs occupations quotidiennes sans se mêler inutilement de ce qui ne les regarde pas.

NOUS allons peut-être vers la démobilisation des troupes en Algérie, nous allons certainement à la démobilisation des consciences dans notre pays. Ainsi l'ont voulu le régime et ses partisans (de droite comme de gauche). Ils vont sans doute réussir la double opération. Que sera la France après ?

Pour notre part, modeste, nous essayerons à la fois de ne rien faire, de ne rien dire qui risque d'entraver le processus de paix, mais en luttant vigoureusement contre la stérilisation du débat politique dans la nation. C'est, sans aucun doute, une voie devenue étroite. C'est la seule pour ceux qui n'admettront jamais de séparer l'engagement, la conscience politique de la vie elle-même.

J.-J. S.-S.

(1) Voir page 40.

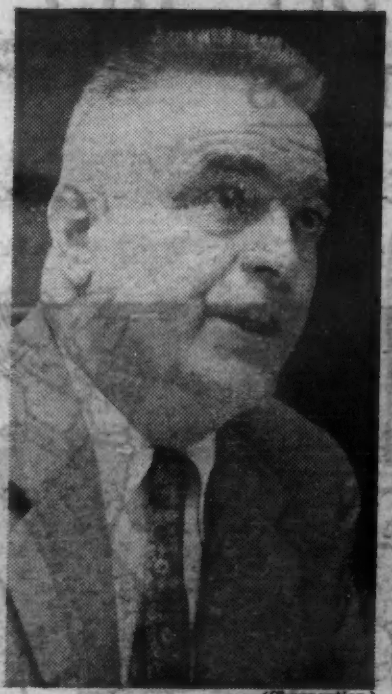
(2) Voir page 4.

FIAT
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2100
Vous les verrez toutes et pourrez toutes les essayer
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETOILE 11-52

COLLOQUES

Le laboratoire de Grenoble

● *La paix en Algérie, la liberté en France, l'avenir.*



(Charpentier.)
M. DENIS FORESTIER.
Pied à pied.

(Marquis.)
M. RAYMOND GUYOT.
Pour la première fois.

LE Colloque qui réunissait à la fin de la semaine, à Grenoble, un grand nombre de personnalités de la Gauche française, du communiste Raymond Guyot au S.F.I.O. Christian Pineau, en passant par les représentants du P.S.U., et des hommes comme François Mitterrand, Pierre Mendès France, des syndicalistes, des professeurs d'université et des juristes, apparaissait comme une opération délicate.

Convoquée à la suite des colloques de Royaumont et d'Aix-en-Provence pour mettre au point une charte juridique de l'autodétermination, c'est-à-dire pour définir précisément comment il est possible de mettre un terme dans les meilleures conditions possible à la guerre d'Algérie, cette réunion était menacée au départ par plusieurs écueils :

1°) Elle se déroulait au moment même où, après la rencontre de Gaulle-Bourguiba, il pouvait paraître inutile de parler des moyens de faire la paix alors que tous les journaux affirment que le général de Gaulle est en train de la faire.

2°) Le parti communiste, qui était représenté à Grenoble, avait nettement pris position contre toute discussion sur le problème des « garanties » des minorités vivant dans l'Algérie nouvelle, estimant que ce problème est du ressort du futur Etat algérien.

3°) Enfin, parmi les personnalités réunies à Grenoble, se trouvaient notamment un avocat passionné de la solution dite de « la table ronde », M. Denis Forestier, leader du Syndicat des instituteurs, plusieurs représentants du Parti communiste qui estime que rien de positif ne sera fait tant que des négociations directes et publiques n'auront pas été engagées entre le gouvernement français et le G.P.R.A., des représentants de la S.F.I.O. dont le secrétaire général fait confiance purement et simplement au général de Gaulle et considère que la meilleure garantie en cas de paix est le maintien en Algérie de l'Armée française.

Dans la chapelle

Nombreux étaient donc les participants qui sont arrivés dans l'ancienne chapelle où le curé d'Ars fut ordonné prêtre, pleins d'appréhension ; une nouvelle fois, la Gauche française n'allait-elle pas offrir à ses adversaires le spectacle habituel de ses divisions et de son impuissance ?

Aux pieds d'Athéna, géante statue de Bourdelle, le bâtonnier Thorp présidait, un plaid à carreaux bleus et verts dissimulant son bras plâtré fracturé la veille. M. Georges Lavau, professeur de droit à Grenoble, lança la discussion sur l'autodétermination en déclarant notamment : « *La négociation ne se fait pas entre des tendances, mais entre des pouvoirs. Seul le G.P.R.A. représente un pouvoir, lui seul est le promoteur et l'animateur de l'insurrection.* »

Comme on s'y attendait, M. Denis Forestier contesta que le G.P.R.A. soit le seul interlocuteur valable. Sans reprendre formellement l'idée de la « table ronde », il exprima la crainte que la négociation n'en soit rendue encore plus difficile. MM. André Philip et Raymond Guyot lui répondirent, le premier : « *Seul le G.P.R.A. peut donner à la France de réelles garanties politiques.* » Le second : « *Le G.P.R.A. est reconnu officiellement par dix-huit gouvernements et, en fait, par de nombreux autres. Nous devons contraindre le gouvernement à renoncer à la fausse solution de la table ronde.* »

Plusieurs orateurs établirent d'ailleurs un parallèle entre le G.P.R.A. en 1960 et ce qu'était le gouvernement du général de Gaulle en 1944.

C'est à la commission de rédaction, présidée par Pierre Mendès France, que les discussions se cristallisèrent ensuite, se prolongeant tard dans la nuit de vendredi à samedi, pour reprendre samedi matin. M. Denis Forestier, se rendant compte qu'il n'avait aucune chance d'être suivi sur sa proposition de table ronde, se rallia finalement à la majorité après avoir discuté, pied à pied, avec les représentants du Parti communiste qui, pour la première fois, acceptèrent de parler du fond du problème, comme ils devaient accepter ensuite d'aborder le problème des garanties.

La pression de l'opinion

Finalement, le texte voté à l'unanimité retenait plusieurs idées essentielles :

1) Le G.P.R.A. est le seul interlocuteur possible pour la nécessaire négociation. Mais, bien entendu, cela n'empêche pas qu'il soit procédé d'autre part à toutes les consultations qui seraient jugées utiles.

2) L'opinion publique doit, dans la période actuelle, exercer de plus en plus son action, son influence, sa pression en faveur de la paix.

3) Pendant la période intermédiaire qui précédera la consultation populaire en Algérie, après le cessez-le-feu, il est souhaitable que soient trouvées entre les interlocuteurs français et algériens des solutions qui seront proposées en commun au verdict populaire.

4) Les garanties à accorder aux minoritaires qui désireront demeurer en Algérie et participer à l'avenir algérien, ainsi que pour les Algériens qui vivent et vivront en France, doivent être clairement définies et faire l'objet d'accords extrêmement précis.

5) Sur proposition de M. Mendès

Pan American :

Nouveau service Jet quotidien Paris - New York

VOL 119 – DÉPART 10 h 30

Pour le retour, inauguration d'un vol de jour Jet Clipper* : départ New York 9 h 45

A partir du 1er mars Pan American assure chaque jour deux services Jet Clippers à destination de New York, avec déjeuner à bord. En ajoutant un vol de jour New York-Paris à son vol de nuit déjà existant, Pan American vous permet de voyager de jour ou de nuit, à votre gré. Sur tous ces vols Jet Clippers vous avez le choix entre le service de Première Classe Président Spécial et les tarifs Économie " Rainbow ".

Confort, Service, Régularité... bénéficiez de l'inestimable expérience Pan American dans tous les domaines.

Pour tous renseignements et réservations, consultez votre Agent de Voyages ou Pan American. A Paris : 138 Champs-Elysées et 1 rue Scribe. BAL 92-00. A Nice : Hôtel Négresco Tél. 88-53-84.

ALLER		RETOUR	
VOL 119		VOL 118	
Paris 10h30	New York 12h30	New York 9h45	Paris 22h45
VOL 115		VOL 114	
Paris 13h30	New York 15h30	New York 19h30	Paris 8h30

(HEURES LOCALES)

PAN AMERICAN
LA COMPAGNIE AÉRIENNE LA PLUS EXPÉRIMENTÉE DU MONDE

*Marque déposée

LA RÈGLE DU SILENCE

— Il s'agit, maintenant, de tenir le dernier quart de soupir...

France, le Colloque a demandé à son bureau et à son secrétariat d'envisager de se rendre en Algérie pour exposer aux Européens cette charte de l'autodétermination, les études du problème des garanties et échanger avec eux réflexions et informations sur ces problèmes.

Le Colloque de Grenoble a donc, contrairement à certaines craintes — ou à certains espoirs — contribué à resserrer le travail d'unité amorcé lors de précédents colloques. Il a permis, en outre, d'évoquer un certain nombre de problèmes qui se poseront une fois la guerre d'Algérie terminée, en raison des mesures restrictives de la liberté individuelle adoptées ces dernières années, mesures qui ont été dénoncées par M. Maurice Rolland, conseiller à la Cour de Cassation.

Mais, au-delà des problèmes concrets qui y sont débattus, des réunions comme celle de Grenoble présentent un intérêt exceptionnel pour l'avenir. Les représentants de toutes les tendances de la Gauche, souvent séparés par des querelles personnelles, des préjugés tenaces ou des différends politiques anachroniques, rapprennent à se connaître et à s'estimer. Des hommes jeunes y font leurs premières armes. La loi de la démocratie y joue pleinement. Royaumont, Aix, Grenoble et bientôt Lille, dans ces laboratoires politiques, une France nouvelle cherche sa voie.

B. G.

POLÉMIQUE

Deux poèmes politiques

● ***Ce que lisent les élèves de Saumur et les lecteurs de « Voici pourquoi ».***

POUR encourager les élèves de Saumur à s'abonner au Bulletin de l'école, un numéro de cette publication leur a été distribué gratuitement. Ils y ont trouvé un poème signé Hugot (il s'agit d'un capitaine) et repris de « L'Echo des Cuirasses », bulletin de liaison des cuirassiers des Alpes-Maritimes. En voici quelques strophes :

« Oui, Cambronne a dit merde à la [face du monde,
Merde aux Anglais, merde aux [Prussiens, merde à la ronde
Avant de succomber écrasé sous le [nombre
Au soir de Waterloo, journée tragique [et sombre.

.. ..

« Depuis ces temps glorieux, on l'a [changé, ce mot
Soi-disant trop brutal. Nous, nous [disons : trop beau.
On l'a remplacé par un autre bien [plus doux,
Qu'on prononce ravi, quand on reçoit [des coups.

« Il commence aussi bien mais se [termine mal,
Sur un son étouffé, digne de carnaval,
Car maintenant, au lieu de : merde, [on dit : merci.
Les Français en sont là, hélas !... et [c'est ainsi.

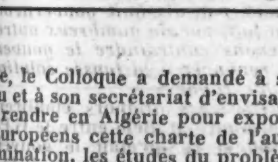
« Merci à Ho Chi Minh ainsi qu'à [Bourguiba,
Mohammed et Nehru, merci à qui [voudra
Nous botter le derrière, hurler : [déguerpissez,
Valise ou bien cercueil, qu'est-ce que [vous choisissez ?

.. ..

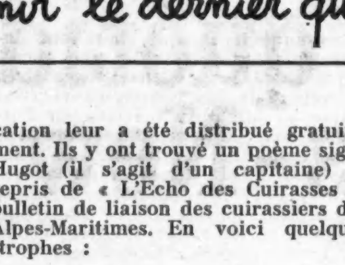
« Mais en voilà assez, et même trop. [Aussi
France, réveille-toi et ne dis plus [merci.
Digne de ton passé, que plus rien ne [se perde.
Rassemble ton courage et crie-leur à [tous : merde. »

Dans le dernier numéro de « Voici pourquoi », le journal de M. Soustelle, un pied-noir poète répond indi-

→

CEINTURES
POUR HOMMES

BELLARD-THILLIEZ
24, Fg-Montmartre - PARIS (9e)
Spécialiste agréé Sécurité Sociale

PHILCO
Un électrophone stéréo
vraiment exceptionnel !
- Stéréo, deux haut-parleurs séparés.
- 4 vitesses.
- Changeur de disques automatique toutes dimensions.
- Axe changeur 45 tours inclus.

Prix : 675 NF
EUROCOM ELECTRONIC
IMPORTATEUR-DISTRIBUTEUR
19, rue Marbeuf - PARIS (8e) - Tél. BAL. 55-78
Liste de nos distributeurs sur demande

Publi SARP

les IMPERMEABLES
et les COSTUMES
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

→

rectement au capitaine Hugot en réhabilitant — mais pour d'autres usages — le mot « merci » :

.. ..

« Puisque Papa est mort, son Algérie
[est morte.
Le progrès est en marche, emboîtons-
[lui le pas !

« On dit qu'il n'a pas fait tout ce qu'il
[aurait dû faire,
C'est possible, après tout. Nul n'est
[parfait sur terre.
Et pourtant, si Papa n'était jamais
[venu,
Où serait l'Algérie, chers Messieurs de
[l'O.N.U. ?

« Car, avant que Papa n'invente
[l'Algérie,
La contrée s'appelait vaguement
[« Barbarie »...
Souviens-toi, Mohammed, qu'on y
[crevait de faim...
Il me semble, à présent, qu'on s'y
[porte assez bien.

« Merci, Papa... Les gosses mouraient
[comme des mouches ;
Or, Fatma, de nos jours, sait com-
[ment on accouche.
Merci, Papa... Sans lui, cette popu-
[lation
N'aurait pas augmenté, je pense, par
[millions

« Au temps d'Abd-el-Kader non plus,
[je ne vois guère
Mohammed fréquenter les univer-
[sitaires...
Et si Papa (toujours) n'avait pas mis
[du sien,
Monsieur Ferhat Abbas serait-il
[pharmacien ?

« ...Etre civilisé comprend la poli-
[tesse.
Savoir dire merci n'est pas une
[bassesse.
Et si Papa n'a point toujours été
[parfait,
Est-ce une raison pour oublier ce
[qu'il a fait ? »

FAITS DIVERS

Histoire d'une machine à écrire

● ***Comment a été menée l'enquête sur l'affaire Peugeot.***

LE 3.204ᵉ renseignement était le bon. Il a permis à M. Verdier, directeur de la Sûreté Nationale, de gagner son pari contre son collègue américain E. Hoover, directeur du F.B.I., qui lui avait dit cet hiver à New York : *« Les familles françaises ont de la chance. Votre « milieu » est plus respectueux que le nôtre de la vie des enfants. Chez nous, on ne retrouve que des petits cadavres. Mais on arrête les criminels. Je parie que vous ne mettrez pas de sitôt la main sur les auteurs de l'affaire Peugeot. »*

Défi relevé. Pari tenu. La piste fournie par la 3.024ᵉ information parvenue à la brigade mobile a conduit, au 329ᵉ jour de l'enquête, à l'arrestation des deux ravisseurs d'Eric Peugeot, fruit de 78.000 heures de travail.

C'est seulement le mercredi 1ᵉʳ mars que les policiers de la rue du Faubourg-Saint-Honoré ont eu la certitude absolue d'être sur la bonne voie et qu'ils ont décidé de précipiter les choses.

Ce jour-là, ils retrouvent dans la Sarthe, chez M. et Mme Baudras, les parents de l'ancienne femme de Raymond Rolland, dit de Beaufort, des doubles de factures dactylographiées par cette femme sur l'Hermès S/2000 à caractère élite-pica qu'elle avait achetée quand elle était encore jeune fille. Cette machine, Ginette Baudras se rappelle l'avoir prêtée le 3 avril 1960 à Rolland, qui ne la lui a jamais rendue. Les deux époux étaient déjà en instance de divorce. La demande de rançon adressée à la famille Peugeot date du 12 avril.

(AGIP.)

LE COMMISSAIRE PIETRANGELI.
Sept points en onze mois.

Les enquêteurs, qui cherchent depuis trois mois à établir une corrélation entre les dépenses excessives de Rolland depuis le mois d'avril 1960 et une « indication » reçue par l'intermédiaire d'Interpol, soumettent ces exemplaires de frappe au professeur Ceccaldi, directeur du laboratoire de l'identité judiciaire. L'expert a analysé les deux lettres anonymes tapées avec un ruban d'encre rouge par les ravisseurs d'Eric Peugeot.

Soixante fonctionnaires

Si la fonte des caractères est monopolisée par 5 ou 6 grandes firmes qui fournissent indifféremment tous les constructeurs de machines à écrire européens, il est possible de reconnaître la frappe d'une machine en étudiant soigneusement l'alignement des lettres. Mais surtout l'usure des caractères dépend de la force de frappe de l'utilisateur, ce qui permet d'en singulariser les défauts.

Le professeur Ceccaldi va donc pouvoir comparer la frappe des lettres anonymes avec celles des factures établies par l'ex-Mme Rolland. Ses conclusions sont formelles : il y a parfaite identité des caractères majuscules des deux modèles de dactylographie.

Pour les hommes du commissaire principal Denis — qui a hérité deux mois plus tôt du dossier patiemment tenu à jour par le commissaire Pietrangeli c'est le premier indice scientifique qu'ils aient obtenu depuis le début de l'enquête. Mais il leur suffit pour asseoir leur conviction et pour lancer en trois jours leur coup de filet.

Ce travail, qui n'a plus rien de commun avec le « flair » ou l'esprit de déduction des héros des romans policiers, a exigé la mise en œuvre de moyens considérables. A plusieurs reprises, les mille données fragmentaires et éparses de leur enquête ont été analysées par des machines électroniques I.B.M. Soixante fonctionnaires ont été mobilisés à plein temps pour effectuer plus de 10.000 missions, pour procéder à 1.500 auditions, pour exploiter les 3.000 renseignements provenant de sources très diverses, pour chercher des pistes en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Turquie, en Espagne, au Danemark, aux Etats-Unis, avec l'aide du service d'Interpol. Soixante mille diffusions d'extrême urgence ont été faites en France, 40.000 à l'étranger. Un millier de studios ont été visités dans l'espoir de découvrir le lieu où le petit Eric fut séquestré pendant deux jours. Quinze cents contrôles ont eu lieu chez les concessionnaires Peugeot et dans divers garages pour retrouver la 403 qui avait servi à l'enlèvement. Les 6.000 numéros des billets de la rançon avaient été relevés par les machines I.B.M. et transmis dans les vingt-quatre heures à tous les établissements bancaires et de crédit, ainsi qu'aux maisons de jeu.

Dans les pires conditions

Malgré cette activité intense, le temps passait sans apporter de fait nouveau, hormis la récupération de sept coupures : le 16 mai dans une agence de banque parisienne, le 17 septembre au bureau de poste de Roissy-en-France, le 24 à la poste de la rue Turbigo, le 14 octobre dans un magasin de la rue de Clichy, le 24 dans une société commerciale avenue de Villiers, le 27 dans une banque d'Auxerre, le 14 novembre dans un bureau des P.T.T. de la Sarthe.

Ces sept dates, ces sept lieux, ce furent pendant près de onze mois les seuls points sûrs de l'enquête. Chaque fois il fallut tenter de remonter la filière, chercher d'où venait le billet, et toujours, à un moment, les investigations se perdaient dans les sables. Après quelques émotions de ce genre et d'innombrables désillusions, le découragement s'emparait parfois des policiers, et le commissaire Pietrangeli insistait pour obtenir sa mutation à la police économique.

L'affaire, il est vrai, avait débuté dans les pires conditions. M. Roland Peugeot avait obtenu du ministre de l'Intérieur que ses services restent à l'écart de ses tractations avec les ravisseurs, à qui il avait d'autre part donné sa parole de ne pas porter plainte. Ce double engagement fit

JUSTICE

LE VERDICT DES BARRICADES

par ROBERT BADINTER

CE long procès marqué de tant d'éclats mais achevé dans une indifférence commune, quels enseignements nous laisse-t-il ? Pour l'amateur d'éloquence, la plaidoirie de Mᵉ Tixier-Vignancour. Pour l'érudit de la petite histoire, l'expression des conflits interarmes dans l'armée de la Vᵉ République. Pour le spécialiste de la balistique, les angles de tir les plus propices à la liquidation des gendarmes sur le pavé d'Alger. Et pour les passionnés de justice ? A défaut d'autre satisfaction, celle de voir la logique l'emporter.

Formellement, en effet, il appartenait aux juges de décider si les accusés avaient, courant janvier 1960 à Alger, attenté à la sûreté de l'Etat. La réponse était, semble-t-il, inscrite dans la chronique. Certes, tous les accusés n'avaient pas au même degré assumé des responsabilités dans l'insurrection. Mais les rafales tirées, les barricades dressées, les foules soulevées ne pouvaient, même à la limite extrême du mépris pour le Pouvoir, être réputées n'avoir jamais existé. Le crime, pour l'appeler par son nom, était constant. Il était donc impossible, à moins de légitimer l'insurrection, de ne pas le sanctionner. Mais, en l'espèce, la difficulté était particulière : pour que la sanction fût convenable, encore fallait-il qu'elle fût inefficace.

Un étrange syllogisme

Heureusement, pour la conscience des juges, le cours des débats, en même temps qu'il mettait en lumière le complot et la volonté d'agression meurtrière, permettait, par un processus de sélection quasi naturelle, de distinguer bien vite les bons des mauvais, les justes des damnés. Un étrange syllogisme judiciaire s'instaura dans le prétoire : si l'action des accusés était condamnable, ils ne comparaîtraient pas devant la Justice, puisque toute latitude leur avait été donnée de s'abstenir. Si donc ces hommes acceptaient de comparaître, c'est bien qu'à l'évidence ils étaient innocents... *Ergo,* acquittons tous les présents et condamnons tous les absents. Admirable décision qui permet aux juges militaires de sanctionner le crime, sans punir en fait aucun de ses auteurs. Les Pyrénées sont décidément bien utiles aux consciences embarrassées.

Que le Pouvoir soit dépité, c'est bien le moins. L'a-t-il pourtant assez voulu, George Dandin, sa justice casquée et militarisée. D'altération en délégation, au long de la guerre d'Algérie, la Justice a rejoint les recrues, à la caserne. Sans doute, le Pouvoir connaît bien l'histoire de France. Du duc d'Enghien aux Communards en passant par le Cloître Saint-Merry, les conseils de guerre ont bien mérité des gouvernements qui se veulent forts, au mépris, il est vrai, de la liberté et de la défense. Mais encore fallait-il prendre conscience de la proposition fondamentale : la Justice militaire est utile, quand l'Armée est docile, par vocation ou parce qu'elle estime sa cause liée à celle du Pouvoir. Alors, on peut lui déférer en toute certitude répressive les ennemis du régime. Mais la guerre d'Algérie a ruiné l'équation. Les ennemis politiques du régime ne sont plus nécessairement ceux de l'Armée ou, du moins, de cette fraction militaire qui se veut politiquement pensante. Et devant les Barricades de janvier s'altère l'harmonie qui régnait entre le Parquet, expression judiciaire du Pouvoir, et les Juges militaires, tant qu'il s'agissait de frapper les insurgés de la conscience, les insoumis de la morale officielle défiant à la fois l'autorité du Régime et celle de l'Armée.

La nouvelle Muette

Quelle contradiction, en effet, que de requérir d'officiers supérieurs la condamnation d'un des leurs, parce qu'il aurait été plus particulièrement compromis avec les chefs d'une insurrection qu'un simple froncement de sourcils militaire eût dispersée sans autres violences. Comment l'Armée siégeant au Tribunal militaire pouvait-elle condamner, en la personne du colonel Gardes, l'action même de l'Armée à Alger en ces journées-là ? Et comment les juges militaires, acquittant de toute nécessité le colonel Gardes, pouvaient-ils porter condamnation contre ces accusés dont l'Armée avait au moins toléré l'entreprise ?

Posée à des officiers supérieurs, la question fondamentale : « Les accusés ont-ils porté atteinte à la sûreté de l'Etat ? » s'exprimait tout naturellement : « Les accusés ont-ils porté atteinte à la sûreté de l'Armée ? » La réponse ne pouvait être que négative. La logique y trouve son compte, sinon l'équité, toujours frappée à gauche.

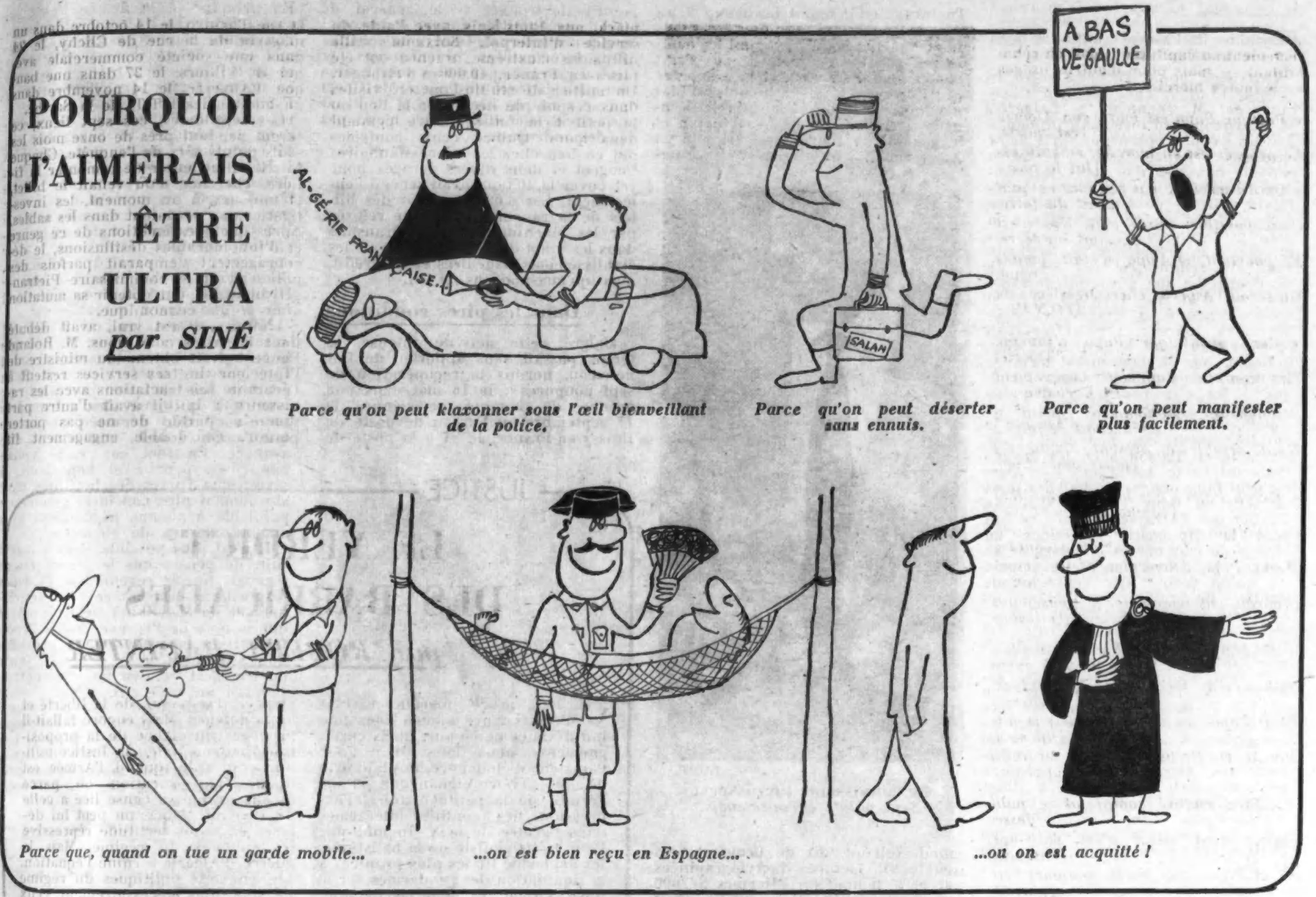
Les rêveurs de Justice s'interrogent encore : quelle décision eût rendue la Justice populaire du pays siégeant en la personne de ses jurés dans l'enceinte de la Cour d'Assises, si elle eût connu de cette affaire ? En ce procès exceptionnel, le Pouvoir a choisi que les accusés rendent leurs comptes à l'Armée, qui s'en est déclarée satisfaite. La conscience du pays n'a pas été interrogée, comme si l'on voulait faire d'elle à présent la Grande Muette. Il est vrai qu'elle s'était déjà prononcée. La grande colère populaire de janvier 1960 en métropole emportait condamnation immédiate des hommes des Barricades. Le reste, c'est-à-dire l'acquittement, n'est qu'affaire de gouvernement.

ROBERT BADINTER.

7ᵉ
12 RUE DE SÈVRES PARIS
Berel
TAILLEUR CHEMISIER
NOUVEAUTES DE PRINTEMPS
BLAZERS en JERSEY
219 NF

POURQUOI J'AIMERAIS ÊTRE ULTRA

par SINÉ



Parce qu'on peut klaxonner sous l'œil bienveillant de la police.

Parce qu'on peut déserter sans ennuis.

Parce qu'on peut manifester plus facilement.

Parce que, quand on tue un garde mobile...

...on est bien reçu en Espagne...

...ou on est acquitté !

démarrer l'enquête avec trois jours de retard et trop peu d'éléments : un vague signalement de deux ravisseurs, la description plus que sommaire de l'appartement où fut enfermé Eric, et les deux lettres anonymes que M. Peugeot consentit à livrer à la police, seulement après la restitution de son enfant.

— *S'il s'était agi d'un citoyen comme un autre,* murmuraient souvent les enquêteurs, *on l'aurait filé et on aurait mis la main sur les ravisseurs dans les quarante-huit heures.* »

Sur le carnet noir

A la fin novembre, le commissaire détaché à l'Organisation Internationale de Police Criminelle, rue Paul-Valéry, reçoit une « information » du milieu de Pigalle selon laquelle deux petits truands associés dans une affaire de machines à sous mènent grand train depuis avril, l'un d'eux ayant même dans sa poche son billet d'avion pour Rio.

Le commissaire Gillet, chef de la brigade mobile, va faire exploiter cette « information ». Comme toutes les autres, avec le maximum de discrétion, pour ne pas donner l'éveil. Les deux hommes sont repérés et surveillés. Mais aucun fait ne permet de rapprocher leur comportement de l'enlèvement d'Eric Peugeot jusqu'à l'identification de la machine à écrire que Rolland avait empruntée à sa femme neuf jours avant.

Toutes les autres pistes sont alors abandonnées, les enquêteurs concentrant leurs efforts à tendre le filet dans lequel vont tomber les ravisseurs. Sur le carnet noir où il enregistre les messages de recherches, le gendarme Vial, dont la brigade de Saint-Trivier-de-Courtes (Ain) a arrêté Larcher dimanche au volant de sa 404, a pu écrire : « Mission accomplie ».

J. Dy.

SONDAGES

M. Bourguiba et les Français

D'octobre 60 à mars 61.

AU mois d'octobre 1960, l'Institut de Plans et Etudes Cambessédès posait, au cours d'un sondage d'opinion effectué dans le département de la Seine, la question suivante :

« Estimez-vous que le président Bourguiba peut aider à ramener la paix en Algérie, ou estimez-vous qu'on doit le tenir à l'écart ? »

Les réponses furent :

— Peut aider à ramener la paix : 31 %.

— Doit être tenu à l'écart : 38 %.

— Pas d'opinion : 31 %.

La même question, posée le vendredi 3 mars, a donné les résultats suivants :

— Peut aider à ramener la paix : 47 %.

— Doit être maintenu à l'écart : 20 %.

— Pas d'opinion : 33 %.

DIPLOMATIE

M. Harriman à Paris

Deux points d'accord et deux points de désaccord.

« *QUANT à nous, Américains, nous avons pris le parti de jouer la confiance vis-à-vis de Moscou.* » Ainsi s'est exprimé M. Harriman au cours de son entrevue avec le général de Gaulle : c'est celui-ci qui le raconte... au troisième tome de ses Mémoires. Mais l'entrevue dont il s'agit s'est déroulée au moment de la visite du général à feu Joseph Staline.

Retrouvant le chef de l'Etat avec le titre d'ambassadeur itinérant du président Kennedy, M. Harriman ne lui a évidemment pas tenu exactement les mêmes propos. Il ne lui a pas caché cependant que l'opinion dominante au sein du gouvernement américain est que M. Krouchtchev constitue, actuellement, ce qu'on peut espérer de mieux en U.R.S.S. et qu'il convient de l'aider contre « ses ennemis », en particulier, bien entendu, contre l'influence du gouvernement chinois. Le général de Gaulle n'est sans doute pas entièrement convaincu de la justesse des opinions américaines sur M. Krouchtchev mais, pour lui, l'essentiel est de jouer à fond la carte du désaccord russo-chinois. N'est-il pas un des premiers hommes d'Etat occidentaux à avoir insisté sur le caractère inévitable du différend entre l'Union Soviétique déjà « nantie » et la Chine encore misérable ? Quand il en parla publiquement, lors de sa conférence de presse du 10 novembre 1959, il ne fut suivi ni à Londres ni à Washington. Depuis, la diplomatie américaine s'est ralliée à son jugement. Le général de Gaulle s'est donc trouvé d'accord avec M. Harriman pour penser qu'il n'est pas urgent de laisser la Chine entrer à l'O.N.U. Sur ce point, Français et Américains ont le même avis — qui n'est pas celui de M. Macmillan, pour qui il est grand temps de faire cesser

→

JOIES DE LA VOILE
DU SKI NAUTIQUE ET DE L'EXPLORATION SOUS-MARINE
Des moniteurs qualifiés forment de nouveaux adeptes, perfectionnent les enthousiastes

PAQUES au soleil
Les Iles Baléares (Palma-Ibiza), 15 jours, Paris à Paris......NF. 295,00
Le Tour d'Espagne en autocar Pullmann (semaine Sainte à Séville), 15 jours, Paris à Paris ....NF. 485,00
Croisière en Grèce et en Crète (train-bateau), 15 j., Paris-Paris. NF. 745,00

Logement en bungalows confortables.
Du 1er avril au 1er octobre
Centre de San Antonio-Formentera, dans la petite île d'Ibizia (Baléares), 18 jours, Paris-Paris, dep. NF. 295,00
Centre de Sipan (Riviera yougoslave), 18 jours, Paris-Paris, dep. NF. 380,00

Rens. : Club des Argonautes
Lic. Alsa 255
122, rue de Provence, Paris-8e - LAB. 61-96

vous avez raison
de vous en tenir à
VICHY-ÉTAT

VICHY-ÉTAT
VICHY ÉTAT
ses sources :
CÉLESTINS, HOPITAL
GRANDE-GRILLE
sont recommandées
par le Corps Médical
VICHY-ÉTAT
combat
le cholestérol
favorise la digestion
apporte à l'organisme
l'équilibre minéral
dont il a besoin
pas d'alimentation
rationnelle
sans VICHY-ÉTAT
CURE A L'ÉTABLISSEMENT THERMAL
DE VICHY DE MAI A OCTOBRE

→

l'anomalie de l'absence chinoise dans les organisations internationales.

Deuxième point d'accord entre le chef de l'Etat et l'ambassadeur itinérant de M. Kennedy : l'Algérie. M. Harriman était fortement influencé par les propos optimistes qu'il avait entendus à Rabat. Dans la tentative actuelle qu'essaie d'orienter le président Bourguiba, le gouvernement américain voit la possibilité d'attacher fortement l'ensemble maghrebin à la politique occidentale. Dès avant son élection à la présidence, M. Kennedy avait été séduit par les idées de M. Bourguiba sur une confédération des pays d'Afrique du Nord, plus ou moins reliée à la France, et délibérément tournée vers l'Occident. M. Harriman vient de s'entendre dire, à Rabat, par M. Bourguiba, qu'entre les deux camps qui se partagent l'Afrique — les « neutralistes », disposés à certaines alliances avec l'Est et les « occidentaux » partisans d'assurer le développement des nouveaux Etats africains en liaison avec les grands Etats du Pacte Atlantique — l'Algérie peut faire pencher la balance dans un sens ou dans l'autre. Soucieux d'éviter que l'Afrique du Nord ne soit pour la diplomatie soviétique un champ de manœuvres comparable au Congo, le gouvernement américain n'a qu'un désir : que l'entrevue de Gaulle - Bourguiba de Rambouillet aboutisse à des négociations franco-algériennes et à la paix. L'enjeu est trop grave et la partie trop difficile pour que les Etats-Unis ne ménagent leur soutien à l'entreprise actuelle : M. Harriman l'a assuré au général de Gaulle. Les deux hommes ont évoqué ce que pourraient être les conséquences diplomatiques de la fin de la guerre d'Algérie et du ralliement des Algériens à la politique pro-occidentale du président Bourguiba. L'un et l'autre sont tombés d'accord pour juger que c'est l'ensemble des positions occidentales en Méditerranée et en Afrique qui va être en jeu.

Un vœu

Au contraire, la confrontation des vues françaises et américaines sur le Congo a fait apparaître leurs divergences. Le général de Gaulle est convaincu que les événements ont justifié son scepticisme envers les possibilités d'action de l'O.N.U. au Congo. M. Harriman, au nom du président Kennedy, a dit qu'à son avis il n'y avait pas d'autre solution que de renforcer cette action en s'appuyant sur la majorité « raisonnable » des Etats membres de l'O.N.U. Pour le général de Gaulle, toutes les catastrophes viennent de l'absence complète de coordination entre les grands Etats occidentaux. Si cette coordination existait, il serait alors possible d'imposer au Congo une ligne de conduite continue et unique. Le Président de la République s'est appuyé sur les multiples manifestations de divergences entre les politiques belge, américaine, britannique, etc. En réalité, le Congo n'est, aux yeux du général de Gaulle, que l'un des terrains qui appellent une politique commune des « trois Grands » de l'Ouest, France, Grande-Bretagne, Etats-Unis. Il a donc profité de son entretien avec M. Harriman pour revenir sur cette idée, qu'il n'a jamais abandonnée depuis son mémorandum de 1958. Au dossier déjà épais de la correspondance échangée entre Paris et Washington, M. Harriman a versé une pièce nouvelle : un message de M. Kennedy au général de Gaulle l'assurant qu'il tenait beaucoup à lui demander son avis sur tous les sujets importants et établir avec lui les meilleures relations. Mais il ne s'agit encore que d'un vœu, et la rencontre possible entre les deux hommes d'Etat n'a même pas été évoquée : M. Kennedy a trop à faire à Washington et le général de Gaulle, qui est allé en Amérique l'an dernier, n'envisage pas de traverser une nouvelle fois l'Atlantique.

(A.D.P.)

M. AVERELL HARRIMAN ET LE GÉNÉRAL DE GAULLE (*).
En avance sur le calendrier ?

Pourtant, des consultations devront bien avoir lieu entre les deux gouvernements sur un sujet précis, qui est au premier plan des relations internationales : l'arrêt des expériences nucléaires. La diplomatie américaine semble prête à faire des concessions pour parvenir à un accord avec l'Union Soviétique sur ce point, à la reprise des négociations anglo-russo-américaines de Genève, dans trois semaines. Paris a déjà fait savoir qu'un accord éventuel ne lierait pas la France. Mais que se passera-t-il si les Soviétiques font une condition absolue de son extension au « Quatrième Grand » ? Peut-être une solution serait-elle trouvée si le général de Gaulle acceptait de donner son accord aux pourparlers de Genève en échange des informations scientifiques et techniques indispensables pour mettre sur pied sa force de frappe. Mais cela même n'est pas sûr : le chef de l'Etat ne cesse de dire qu'il n'est pas « demandeur ».

P. M. G.

ALGÉRIE

Des contacts à la négociation

● ***Voici la semaine-clef. Elle va mener à l'ouverture d'une négociation directe et immédiate... ou bien à une guerre prolongée. Jean Daniel expose ses informations.***

« *IL y a eu un communiqué officiel du conseil des ministres français déclarant les entretiens de Rambouillet satisfaisants ; il y a eu un communiqué de la conférence tripartite de Rabat affirmant qu'il n'y avait plus d'obstacle à la négociation : c'est tout ce que nous devons retenir. Ni la note de l'agence France-Presse, ni la dépêche du Caire ne sauraient avoir une importance quelconque. Comment pouvez-vous douter de nous, alors que nous sommes en avance sur le calendrier ?* »

Ces propos, M. Masmoudi les a entendus trois fois mardi soir à Paris, avant son retour à Tunis, de la bouche d'un ministre et de deux hauts fonctionnaires. Le calendrier ? C'est celui qui avait été fixé à Rambouillet par les présidents de Gaulle et Bourguiba.

En principe, à la fin du Ramadan, c'est-à-dire vers le 16 ou le 17 mars, l'ouverture d'une négociation au sommet entre le gouvernement français et le G.P.R.A. devait être annoncée en même temps que l'invitation à Paris de M. Ferhat Abbas par le général de Gaulle. Entre-temps, c'est-à-dire dans la période du 27 février au 17 mars, les contacts secrets décidés à Rome et qui ont eu lieu à Tunis devaient déblayer le terrain. Entre-temps aussi, un certain nombre de mesures, dont le rapprochement de Paris de Ben Bella et de ses compagnons, devaient être prises pour confirmer, aux yeux des Algériens, l'état d'esprit des conversations de Rambouillet dont M. Bourguiba s'est fait le chaleureux avocat.

Nous sommes au cœur de cet « entre-temps » et il est affirmé que le calendrier est en avance. Cela veut dire que le transfert de Ben Bella est une fois de plus imminent, ou bien que la phase des pourparlers secrets est déjà dépassée, ou encore que l'annonce de la rencontre va être avancée. En tout cas, cela signifie une chose précise et importante, à savoir que l'arrêt des hostilités n'est absolument plus considéré comme un préalable à aucune négociation ni à aucune mesure de clémence.

Il n'est plus possible, depuis mardi soir, de penser que le gouvernement français puisse revenir sur de telles dispositions. Davantage : le gouvernement de M. Michel Debré a assuré que la note de l'agence France-Presse faisant du cessez-le-feu un préalable non seulement à la rencontre mais au transfert de Ben Bella ne correspondait en rien aux volontés de la France. Mais c'est alors le moment de revenir sur l'histoire de cette note qui a failli provoquer une crise très grave et qui révèle des méthodes dont la répétition pourrait compromettre encore les négociations enfin envisagées.

La note de l'A.F.P.

Le mercredi 1er mars, à la suite du Conseil des ministres, le ministre de l'Information, M. Terrenoire, a commenté le communiqué pour quelques journalistes. Au cours de son commentaire, il a à la fois déclaré que la France n'exigeait plus du F.L.N. « *qu'il dépose son couteau au vestiaire* » et que, néanmoins, le gouvernement n'envisageait pas de négociation publique avant l'arrêt des combats. Un journaliste de l'agence France-Presse fit son devoir, qui était d'essayer de comprendre, et il se livra à une minutieuse et scrupuleuse enquête. Il vit plusieurs ministres, il téléphona à d'autres et il réussit à se faire une opinion qu'il transcrivit fidèlement dans une note. *Cette note n'a pas été publiée à l'agence France-Presse sans avoir été plusieurs fois relue et corrigée par les membres du cabinet d'un important ministère.*

Il est très utile d'en relire aujourd'hui un passage :

« *Le tempo de Paris apparaît différent de celui affiché par certains à Rabat. Si, dans la capitale française, on continue à se montrer optimiste et à croire en effet que la voie de la négociation directe semble se préciser, on ne voit pas de raisons de précipiter les événements et de brûler les étapes. C'est ainsi qu'une rencontre gouvernement français-rebelles algériens, qui reste inscrite dans l'avenir, ne pourrait se dérouler que si les combats avaient préalablement cessé.* »

Le jour de la publication de cette note, M. Masmoudi était à Rabat. M. Bourguiba était reparti la veille pour Zurich dans l'euphorie. Le ministre tunisien était en conversation avec MM. Abbas, Krim, Ben Tobbal et Boussouf, refaisant pour la centième fois le récit de ses entretiens avec de Gaulle, lorsque Boussouf lui lut à haute voix le passage publié plus haut et émanant des « milieux autorisés français ». Masmoudi blêmit. Il venait d'affirmer le contraire. Et puis, surtout, les phrases l'atteignaient à vif :

(*) A gauche, MM. Joxe et Couve de Murville.

HERTZ
l'organisation de location de voitures
le plus perfectionnée du monde,
vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Une flotte de voitures dernier modèle
Un service international de réservation
Réservez votre voiture de Tourisme à :
Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75 - 48 bis, rue Custine, ORN 16-63
Nice . Le California Park, Prom. des Anglais, tél. 867-01
Bordeaux : 165, rue Croix de Seguey, tél. 48-50-45
Aéroports : Orly - Le Bourget - Nice - Bordeaux-Mérignac - Lyon - Bastia et dans les principales villes de France.
Service HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15
d H 16
Louez donc HERTZ dans votre ville.

Hissez la voile
A Pâques
Venez naviguer avec nous dans la magnifique baie de Saint-Florent, en Corse. Vous apprendrez la voile, la croisière dans une ambiance sportive et deviendrez chef de bord. Vacances profitables.
Formation sérieuse : 250 NF.
23 mars-6 avril. CENTRE SAINT-FLORENT, 28, rue du Four, Paris. BAB. 52-66 (2 à 8 h.).
Cet été : voile, exploration sous-marine.
Communiqué.

MM. Abdelhafid Boussouf et Lakhdar Ben Tobbal (*). (Y. Debraine.)
Des questions d'épiderme. ?

« précipiter les événements », « brûler les étapes ». Ainsi ce dynamisme optimiste qui avait été si providentiellement efficace pour l'avenir franco-maghrebin était boudé et même saboté par certains au moins des interlocuteurs de Rambouillet !

En Suisse

Dès son retour à Paris, M. Masmoudi fit connaître au gouvernement français que le président Bourguiba « *serait aussi déchaîné dans la dénonciation qu'il avait été chaleureux dans le soutien* ». Mais, selon les fonctionnaires auxquels il s'adressait, il s'agissait d'un pur et simple malentendu. Le général de Gaulle, ému par la réaction du G.P.R.A. à la note de l'A.F.P., convoqua M. Michel Debré et désavoua la teneur de la note. M. Debré eut ensuite l'occasion de recevoir le Premier ministre du Sénégal, M. Mamadou Dia, auquel il déclara que cette note était stupide.

Enfin, M. Masmoudi s'ouvrit à M. Averell Harriman, envoyé spécial du président Kennedy, de passage à Paris, de ses inquiétudes et de son irritation. M. Harriman, qui, deux jours avant, avait transmis à M. Bourguiba l'invitation de se rendre aux Etats-Unis le 2 mai, devait être reçu par le général de Gaulle. Il se fit alors l'écho des préoccupations du ministre tunisien. Le général de Gaulle répondit : « *Cela n'est pas sérieux. Nous nous félicitons du rôle joué par le président Bourguiba. Maintenant les choses vont aller très vite.* » Il était donc bien question de précipiter les événements et de brûler les étapes.

Qu'était-il arrivé? On peut le révéler maintenant. Au début février, à Rome, une personnalité française officiellement investie invite le G.P.R.A. à désigner un délégué pour une « *mission d'exploration et d'échanges* ». Le G.P.R.A. accepte et la rencontre a lieu en Suisse au milieu de février. Cette mission, l'envoyé du général de Gaulle en précise les limites : il s'agit d'éviter que la rencontre au sommet ne conduise à un nouveau Melun et pour cela il faut d'abord étudier le minimum essentiel et commun. Comme l'a révélé M. Alaoui, trois questions ont été en effet abordées : la trêve, le Sahara, et la base de Mers-El-Kébir. Sur ces trois questions, le général de Gaulle souhaitait qu'un désaccord ne détourne pas de l'objectif essentiel qui reste la création de l'Etat algérien.

Sur le caractère plus ou moins algérien ou plus ou moins français du Sahara, sur le destin de Mers-El-Kébir, dont du côté français on semble avoir espéré faire un Gibraltar français, mille questions détaillées ont été, à plusieurs reprises, posées par les délégués du G.P.R.A. A l'aide de l'éclairage supplémentaire fourni par les entretiens de Rambouillet, les divergences n'ont jamais semblé insurmontables. Restait cependant cette question délicate et complexe de la trêve.

Le Sahara et Mers-el-Kébir

Le général de Gaulle a toujours jugé inconcevable que des négociations « publiques et officielles » puissent s'ouvrir pendant la durée des hostilités. De son côté, le F.L.N. a lui aussi toujours maintenu la position inverse. Sans doute, pendant les conversations de Melun, un arrêt presque total des combats a été observé de part et d'autre. Mais cela s'est fait sans qu'on le proclame, c'est-à-dire sans que le F.L.N. prenne les risques de cette démobilisation des énergies qu'il craint tant. De plus, un réflexe qui date de la « paix des braves », laquelle consistait à séparer le cessez-le-feu des négociations politiques, est resté très vif. Ce dernier point a été bien compris par l'Elysée et c'est pourquoi le délégué français en Suisse a été chargé de proposer non pas un cessez-le-feu durable, mais une simple suspension des hostilités dont la proclamation se ferait au moment de l'annonce des négociations publiques et dont les modalités seraient discutées en priorité au début de ces mêmes négociations.

La question en était là le 27 février lorsque le général de Gaulle s'entretint avec M. Bourguiba. On admit alors que les discussions sur le Sahara et sur Mers-El-Kébir seraient plus opportunes, l'Etat algérien une fois constitué. On admit aussi que les difficultés sur le principe de la trêve devaient être tournées par des négociations officielles mais secrètes qui succéderaient aux pourparlers actuels secrets mais officieux.

Le président tunisien s'employa à soutenir le point de vue selon lequel les difficultés subsistantes provenaient moins d'un désaccord sur le fond que d'un climat de méfiance. Selon lui, il fallait que les pourparlers subissent l'influence des forces de paix et d'optimisme. Pour sa part, il contribuerait à alimenter ces forces, mais la France pouvait immédiatement améliorer le climat en prenant des mesures telles que la libération de Ben Bella. A aucun moment on ne lia du côté franjais cette libération à un accord sur la trêve.

Un certain sentimentalisme

M. Bourguiba, certain que l'heure de la paix avait enfin sonné, fit ce qu'il avait dit devoir faire. Mais, singulièrement, quelques ministres français s'impatientèrent devant ses débordements d'enthousiasme. Le chef de l'Etat tunisien, selon eux, allait trop vite en besogne, il considérait la partie comme jouée, il risquait de faire croire au F.L.N. que la France pouvait céder sur tout et, de ce fait, les pourparlers de Suisse pouvaient s'étirer en longueur alors qu'ils étaient déjà fort longs. Cet incroyable raisonnement, qui révèle une méconnaissance totale de la psychologie nord-africaine, est à l'origine de la note de l'A.F.P. Un certain « sentimentalisme » maghrebin paraît être jugé avec hauteur dans quelques sphères officielles même très libérales. « *Ce sont des questions d'épiderme* », dit-on volontiers devant les irritations suscitées par la note. Cette explication est piteuse. Laisser dire publiquement que la cessation des hostilités est un préalable à tout alors qu'en secret, ou même en privé, on cherche le moyen de faire en sorte qu'elle ne soit un préalable à rien, c'est un désordre qui est pris par l'adversaire algérien pour une manœuvre et par l'allié tunisien pour du sabotage.

Cela dit, peut-on s'entendre sur la trêve ? Oui, dit-on du côté français, si l'on peut déjà à l'ouverture même des négociations avoir l'assurance d'un accord sur des principes généraux. En ce cas on pourrait admettre que le cessez-le-feu soit l'une des questions à négocier. Mais pour cet accord sur les principes généraux, il faut précisément négocier, répond le F.L.N. C'est pourquoi le biais de la vraie négociation secrète sera probablement adopté. Le G.P.R.A., qui se réunit à Tunis à la fin de cette semaine, devra prendre position sur ce point. Il n'est pas exclu qu'il ait même à discuter d'une nouvelle proposition secrète et récente adressée par la France : c'est en quoi le « calendrier » serait « en avance ».

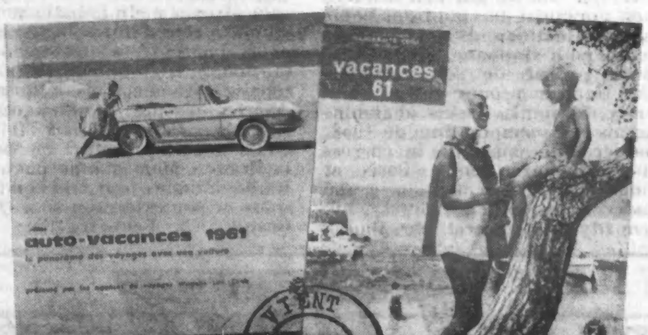
JEAN DANIEL.

(*) Ministres de l'Armement et de l'Intérieur du G.P.R.A.

GRATUIT

2 DOCUMENTS POUR RÉUSSIR " VOS VACANCES "

• " AUTO VACANCES "
• " VACANCES 1961 "



demandez-les à l'une des Agences de Voyages

WAGONS-LITS//COOK

A PARIS : 14, Boul. des Capucines RIC. 91-79 • 2, Place de la Madeleine OPE. 40-40 • 62, Rue du Bac LIT. 42-80 • 43 ter, Avenue Pierre-1er-de-Serbie (angle avenue George V) BAL. 57-70 • 14, Rue Guichard (avenue Paul-Doumer) TRO. 89-10 • 133, Avenue du Roule, Neuilly - SAB. 01-33

et dans les principales villes de province

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET CIE
91 Bd. HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

LA CHINE ET LES

« MON grand-père était un propriétaire foncier. Il eut trois filles. Deux d'entre elles se marièrent avec des hommes riches. La troisième, ma mère, épousa un homme pauvre. Quand nous nous réunissions en famille, nous étions heureux de nous retrouver. Mais peu à peu, parce que ma mère était pauvre, on prit l'habitude de la faire asseoir au bout de la table. On la chargea de menus travaux. Elle finit par laver la vaisselle. Enfant, j'observais cela et maintenant il m'arrive souvent de penser à cette époque disparue, à cette société, fort heureusement détruite. Dans la famille du monde, la Chine est pauvre. Les autres, les riches, veulent qu'elle occupe le bout de la table. Ils ne lui ont pas ménagé les affronts, les vexations. Mais le monde, comme la société chinoise d'autrefois, se modifie sous la poussée de nouvelles forces. La Chine ne veut pas toute la place, mais elle veut être traitée convenablement. Pour cela, elle ne demandera de permission à personne. »

Ainsi parlait le maréchal Chen Yi, ministre des Affaires étrangères de la République populaire de Chine, ancien commandant en chef de la III^e armée communiste qui termina victorieusement la guerre de « libération » par la prise de Shanghaï, tandis qu'un soir de février nous dinions dans un restaurant de Pékin où il m'avait convié pour me faire connaître et apprécier les spécialités culinaires de sa province natale, le Szechwan.

Le barrage et le tombeau

Le matin même, il m'avait reçu, quatre heures durant, au ministère, dans le cadre habituel réservé à leurs visiteurs par les dirigeants chinois : un salon clair, sans bureau, sans téléphone, de larges fauteuils alignés en fer à cheval et recouverts de housses, des petites tables pour le thé. Contre les murs, des panneaux décoratifs (montagnes escarpées, vols d'oiseaux, bambous mélancoliques). Dans un angle de la vaste pièce, deux secrétaires notaient les propos tenus. De temps à autre, des serveurs apportaient avec l'eau bouillante des serviettes chaudes et parfumées. Un collaborateur du ministre et quelques personnalités de l'Institut de politique étrangère assistaient à l'entretien, se contentant de hocher la tête ou de sourire quand M. Chen Yi, comme il aime à le faire, lançait une plaisanterie, citait un dicton populaire ou évoquait un souvenir personnel. Déjà, à l'Institut, j'avais participé à plusieurs conférences où le Laos, le réarmement allemand, le Congo — et moins souvent que je ne l'attendais, l'admission de la Chine à l'O.N.U. — suscitaient des discussions passionnées. Mais quelle que fût la question traitée, comme une antienne l'obsédant souci s'exprimait : la place de la Chine. Cette place autour de la table où s'organise la vie et s'ordonne le rang des nations, chaque conversation avec les responsables de l'Etat et du Parti montre qu'elle est l'objet constant de leur préoccupation — et de leur ambition. La Chine souffre de frustration. Elle supporte malaisément d'avoir été, durant tant de siècles, ce grand corps désarticulé, abandonné aux fureurs et aux fantaisies des hommes, des bêtes et des fleuves. Son histoire (dont elle entretient soigneusement les vestiges), son art (qu'elle révère et maintient dans les règles traditionnelles), sa médecine (qu'elle continue d'enseigner et de pratiquer avec un sentiment inavoué de supériorité), d'une certaine manière, lui pèsent. Elle considère que c'est son affaire à elle que de s'arranger avec son passé. L'étranger qui l'observe avec la curiosité de l'archéologue ou de l'amateur de bibelots, l'agace. Elle sait bien qu'elle n'est pas née en 1949, an 0 de la République populaire. Mais si elle accepte l'héritage d'une civilisation plusieurs fois millénaire, elle ne laisse à personne le soin de faire le tri et de décider en son nom ce qui distingue le passif de l'actif. Au visiteur admis chez elle (après mille précautions), elle prodigue les preuves de sa vitalité actuelle, de ses réalisations modernes, de son travail, de ses progrès. Elle veut qu'il n'ignore rien de la ville satellite, de l'université technologique, du haut fourneau, de la serre de jardin et de la couveuse artificielle. Tout, pour elle, est prétexte à proclamer qu'elle est définitivement entrée dans le siècle. Rien n'échappe à sa vigilance. Le circuit touristique qu'elle réserve à ses hôtes ne passe pas nécessairement par l'admirable site où fut découvert le tombeau du treizième empereur de la dynastie Ming, mais s'il y passe, ce sera parce que, surplombant la vallée funéraire, un colossal barrage de six cents mètres de longueur exalte, plutôt que les splendeurs d'un temps révolu, le combat dominateur de la Chine nouvelle.

Car la Chine, que tant de besoins immédiats assaillent, et qui s'y consacre avec une formidable énergie, a les yeux fixés sur les statistiques et les pourcentages. Et il ne lui suffit pas de constater qu'elle avance à grands pas : ce qu'il lui faut, c'est avancer plus vite que les autres.

PAR quel abus ironique des mots l'Etat fondé dans l'île de Formose par Tchang Kaï-chek est-il appelé : « Chine nationaliste » ?

La Chine nationaliste, je l'ai rencontrée partout au cours de mon voyage, à Pékin comme à Shenyang, à Canton comme à Hangchow. Partout je l'ai vue à l'œuvre, j'ai entendu ses professions de foi, j'ai reconnu ses thèmes de propagande.

Impossible d'en douter : elle n'est pas là où a fui, sous la protection de la flotte américaine, le dictateur déchu, chassé de sa patrie. Elle est restée parmi les siens et sur son sol — avec Mao. Elle s'est identifiée aux hommes et au parti qui ont éliminé, au prix des pires épreuves, l'occupation étrangère et qui, depuis qu'ils gouvernent, désignent sans relâche au peuple les chemins de sa sécurité et de sa puissance.

12.000 kilomètres

En effet, le Parti Communiste, dès ses premiers combats, a pris en charge le nationalisme chinois. Intimement associé aux souffrances et aux revanches de son pays qui, avant lui, avait eu assez d'orgueil et d'originalité pour refuser de se soumettre, mais trop peu de cohésion et d'idéal pour qu'aboutisse sa révolte, il a suscité l'insurrection, accepté, voulu la guerre. Avec une incroyable ténacité, il a subordonné ses propres visées, pendant plus de vingt ans, à la lutte contre l'envahisseur. On se souvient que, lors du débarquement japonais à Shanghaï, en 1932, quoique engagé dans une lutte à mort face aux armées supérieures en nombre et mieux encadrées de Tchang Kaï-chek et réduit à une défensive presque désespérée, le gouvernement central de la République soviétique de Chine — dénomination solennelle pour un organisme à l'audience encore fort restreinte — déclara la guerre au Japon. Contraintes de se replier, d'abandonner le Kiangsi et le Fukien, pourchassées, décimées, ses troupes entamèrent une extraordinaire retraite de douze mille kilomètres — « la longue marche » — mais ne cédèrent pas. Leur victoire de 1949 s'appelle « La Libération ». Et le mot, cette fois-ci, ne paraît pas usurpé.

Des précurseurs

Hésitant, louvoyant, quand il s'agissait du Japon, Tchang Kaï-chek frappait dur quand il s'agissait de ses compatriotes. Mais il perdit sur les deux tableaux et abandonna de la sorte au Parti communiste le monopole du patriotisme. Rien d'étonnant, dès lors, si, de ce monopole, le régime use aujourd'hui, largement et sans vergogne.

La République Populaire a pratiquement absorbé, assimilé l'héritage révolutionnaire du siècle dernier et met un grand soin à célébrer les mouvements insurrectionnels qui ont marqué le lent réveil national. J'ai pu observer qu'au musée historique de Pékin un lien traditionnel est établi entre les épisodes pourtant anarchiques de l'émancipation chinoise. Les Taï-Ping et les Boxers, ces émeutiers au turban rouge, sont honorés comme des précurseurs. De même, un hommage rituel est dû en toute circonstance au « Père de la République », le docteur Sun Yat-sen, dont le mausolée constitue aux environs de Nankin l'un des hauts lieux de la Chine Nouvelle. Cependant, comme tout événement comporte un enseignement dialectique, les tentatives héroïques et sanglantes, mais manquées, pour délivrer la Chine du joug étranger sont du même coup utilisées par le régime pour souligner, par comparaison, la valeur et l'ampleur de la tentative victorieuse — dont chaque citoyen est conduit à penser qu'elle n'a réussi qu'à partir du moment où le nationalisme chinois, en butte à l'impérialisme et au colonialisme, a été doté d'une doctrine et d'une méthode : le marxisme-léninisme du Parti communiste.

L'universel

Corollaire du nationalisme survolté, la haine de l'impérialisme, entretenue à haute dose, explique pour une large part le comportement actuel de la Chine dans les affaires internationales. Non que cette haine soit gratuite : l'U.R.S.S., à ses débuts, n'a pas subi le quart des exactions et des offenses supportées par la Chine. On exhibe aujourd'hui à Shanghaï les panneaux qui interdisaient « aux Chinois et aux chiens » l'accès des jardins publics. A Canton, sont exposés les canons anglais qui bombardèrent la ville afin d'imposer (*« au nom, peut-être, de la civilisation chrétienne »*, m'a glissé le maire adjoint) l'importation de l'opium en Chine. A Pékin, les guides signalent invariablement que l'incendie le plus désastreux du palais impérial fut l'œuvre (délibérée) des Occidentaux. La carte forcée des légations allemande, française et anglaise, l'intrusion des Américains dans la guerre civile au côté de Tchang Kaï-chek, l'invasion japonaise, la confiscation de Formose, justifient au surplus l'exaspération que le refus de l'admission à l'O.N.U. et la nouvelle mode des « deux Chines » ont portée à son comble. Cependant, les campagnes de propagande contre l'impérialisme (et il s'agit essentiellement, dans la bouche des militants du Parti, de l' « impérialisme américain ») ne signifient pas que la Chine chauffe son opinion publique afin de la préparer au déclenchement de la troisième guerre mondiale. Pour de multiples raisons, sur lesquelles je reviendrai, et malgré certaines apparences, la Chine est et ne peut qu'être hostile à tout procédé belliqueux qui l'obligerait à consacrer des crédits massifs à l'armement et donc à stopper son édification socialiste.

En réalité, la violence du ton cache la rigueur du dessein. L'exploitation méthodique de la haine de l'impérialisme, expression sincère d'un sentiment national outragé, n'est pas sans profit pour le régime : elle permet à la fois d'affermir la volonté des citoyens que risquerait de lasser la mobilisation permanente où les tiennent les mots d'ordre économiques et sociaux du Parti — et de réaliser l'union autour des objectifs principaux de la politique extérieure. Or, ces objectifs, pour la première fois dans l'histoire de la Chine, tendent à l'universel. Ils se situent sur trois plans : d'abord la reconquête des frontières dites naturelles. Ensuite, le refoulement de l'Occident hors du continent asiatique.

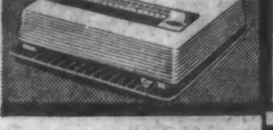
Enfin, l'appel aux peuples frères d'Afrique et d'Amérique pour élargir le camp socialiste, liquider le colonialisme et renouveler à l'échelle du monde l'expérience victorieuse de la Chine — ce pays « pauvre et arriéré » (l'expression est de Mao Tsé-toung) qui a maîtrisé son destin.

L'Alsace-Lorraine

A l'exception de Formose, de Hong-Kong et de Macao, en moins de onze années la Chine communiste a reconquis les frontières historiques du vieil empire au plus haut degré de sa puissance. Encore semble-t-elle se préoccuper assez peu de Hong-Kong, dont Mao disait un jour, répondant à un journaliste, que sa récupération serait l'affaire *« d'un coup de téléphone »*. *« Nous n'oublions pas Hong-Kong,* me confiait le vice-président de l'Institut de politique étrangère, M. Hou Yi-shi, *mais il n'y a pas urgence. La lutte contre l'impérialisme agressif des Américains passe avant le règlement du contentieux qui nous oppose à l'impérialisme vieillot des Anglais. »* De Macao, nul ne m'a jamais parlé. Il est vrai que ce petit territoire portugais dort d'un profond sommeil que n'agitent plus ni les salons de jeu, quasiment désertés, ni le trafic maritime, limité au va-et-vient paresseux des sampans et des jonques. La seule revendication constante, violente, inconciliable concerne l'île de Formose. Certes, les principaux dirigeants affectent sur ce point une insondable sérénité, de même qu'ils rédigent imperturbablement des notes de protestation chaque fois — et cela arrive souvent — que l'air de leur pays est violé par des passages d'avions américains. *« Nous tenons nos comptes en ordre »*, se contentent-ils de rétorquer à qui les interroge. Mais les cartes sur les murs des bâtiments publics, écoles, théâtres, gares, les slogans radiodiffusés, les enfants pleurant sur la patrie blessée, amputée, les étendards en deuil de la province volée, témoignent d'un mouvement patriotique intense qui rappelle assez exactement l'irrédentisme français d'avant 1918 à l'égard de l'Alsace-Lorraine. Et si précisément un Français s'en étonne et suggère que les Formosans, par leur race, leur langue et les variations de leur histoire, ne sont guère assimilables aux Chinois continentaux, on lui fera invariablement, aimablement et fermement observer que la race, la langue, les variations de l'histoire alsacienne n'ont rien retiré à la légitimité du rattachement à la France d'une province germanique !

Au cours de ma randonnée en Mandchourie, j'ai plusieurs fois interrogé les responsables locaux de cette région historiquement disputée entre la Russie, le Japon et la Chine, sur leurs sentiments à l'égard de leurs voisins. Ils m'ont aussi, et sans aucune variante, répondu que l'U.R.S.S. avait parfaitement compris ses devoirs et avait d'elle-même consenti à restituer à la Chine non seulement sa frontière mais encore ses droits sur le chemin de fer et sur les ports. En revanche, ils gardent tous un souvenir amer de l'occupation japonaise. Le meilleur interprète de cette rancœur fut le délégué des vieux de la maison de retraite des mineurs de Fushun, qui me raconta très simplement les conditions épouvantables de travail et de vie qu'il dut subir pendant vingt ans. En fait, Harbin, Shenyan (l'ancienne Moukden), avec leur mobilier russe et leurs ascenseurs japonais, symbolisent exactement la méthode chinoise, souple dans un cas, intransigeante dans l'autre. Le Japon militaire d'hier maintenant ancré « dans la zone américaine » continue de nourrir la hargne de ses anciennes victimes — et la direction du Parti entretient cet état d'esprit par une littérature dépourvue de nuance. Par contre, les Russes, qui ont renoncé bout par bout et sans em-

AUCUN RÉVÉLATEUR AVEC l'"ADJOINTE portable"



CETTE merveilleuse petite machine à copier est entièrement électrique : sans négatif ni bain périssable, elle ne coûte que lorsque vous vous en servez. Elle est toujours instantanément prête à vous donner votre copie en 4 secondes.

Démonstration chez vous, sous quelques jours, si vous le désirez.

MACHINES Thermo-Fax

MINNESOTA DE FRANCE

136, bd Sérurier, PARIS-19e - BOL 71-19 - BOT 42-60
TÉL. 42-22-21 A LYON et 57-34-56 A LILLE

PUB. YVAL

AUTRES par FRANÇOIS MITTERRAND

FRANÇOIS MITTERRAND AVEC LE MARÉCHAL CHEN YI.
La fin du péril blanc.

pressement excessif (les derniers arrangements sur Port-Arthur sont très récents) à leurs droits acquis, sont glorifiés pour leur « juste compréhension ». Quant à la Mongolie extérieure, République populaire indépendante, enfoncée comme un coin entre la Sibérie et la Chine, et que l'une et l'autre de ses voisines surveillent sans trop l'avouer, avec une vigilante attention, elle n'est présentement l'objet d'aucune requête. Et pour prouver son souci minutieux de n'enfreindre en rien les règles qu'elle s'est imposées à elle-même, la Chine vient de lui restituer la dépouille de Gengis Khan ! Quant au Tibet, dernier territoire continental disputé, et replacé depuis 1959 sous l'autorité directe de Pékin — notons que les Chinois s'irritent des contestations élevées à cet égard et rappellent avec vivacité qu'ils possèdent des certificats authentiques et même, depuis 1906, la caution britannique — il clôt la série des reconquêtes : le litige qui sépare encore la Chine et l'Inde sur la ligne Mac-Mahon s'explique vraisemblablement davantage par le désir de ne pas dilapider une monnaie d'échange valable dans le cadre d'un règlement général que par une réelle compétition territoriale.

Une procession continue

« *Que la Chine soit libre d'agir en Chine, nous ne demandons pas autre chose,* m'a déclaré avec vigueur le maréchal Chen Yi. *Nous récusons les ingérences des étrangers chez nous mais nous sommes logiques et nous nous interdisons toute ingérence chez les autres. Regardez, par exemple, le Cambodge, le Népal, la Birmanie, l'Afghanistan. Les partis communistes de trois de ces pays sont brimés, persécutés. Nous le déplorons, certes. Mais cela n'influe pas sur la politique de bon voisinage que nous entendons instaurer. Notre préoccupation est identique au Laos. Que le roi fasse ce qu'il veut, s'il en est libre. Que les Laotiens entretiennent de bonnes relations diplomatiques avec les Etats-Unis d'Amérique si cela leur plaît. Nous sommes signataires des accords de Genève : que la France reste dans sa base militaire de Séno, nous n'avons rien à dire. Mais il faut que l'Occident ne se fasse pas d'illusions. La Chine ne laissera plus l'impérialisme pénétrer en Asie.* »

LA Chine a pris le leadership de l'Asie de lEst et du Sud-Ouest et n'est pas disposée à le lâcher. De ce point de vue, l'hôtel de Pékin, où résident les invités du gouvernement, offre un spectacle probant. De toutes parts, une procession continue, à l'allure de pèlerinage, vient chercher chez Mao Tsé-toung, Liu Shao-shi et Chou En-laï l'exemple et le conseil. Birmans et Népalais ont fourni, ces derniers temps, le gros du contingent. Au Cambodgien Norodom Sihanouk a été réservé le triomphe populaire dédié à ceux que la Chine désire honorer pour mieux se les attacher. Des délégations bigarrées, composées indifféremment de militaires et de savants, de danseurs et d'étudiants, se sont pressées aux banquets que couronne ordinairement un discours du Premier ministre Chou En-laï. Des pactes d'amitié mutuelle ont été signés. Le bilan est clair : la Chine apparaît de plus en plus comme le garant de l'indépendance et de la sécurité des peuples d'Asie orientale et extrême-orientale. Malaisie, Birmanie, Indonésie, Népal, Ceylan, Afghanistan, Nord-Vietnam, Corée du Nord, Cambodge ont des liens constants avec elle. Certes, la Thaïlande (violemment dénoncée comme « le laquais » préféré de l'impérialisme), l'Inde et le Pakistan (grignotés à l'intérieur), le Sud-Vietnam (qui vacille), la Corée du Sud (« colonisée ») sont encore à l'écart de cette évolution. Mais la Thaïlande et le Sud-Vietnam ont déjà quelque peine à enrayer l'emprise des Chinois émigrés (fidèles à la mère-patrie et ménagés par elle), emprise qui s'accentue au point de menacer leur fragile équilibre interne. La progression chinoise n'est pas près de cesser dans ce secteur du monde.

Le secret des victoires

Mais ce n'est pas tout. La Chine a rarement tourné ses regards vers la mer. Déplacées à l'est de quelques kilomètres, ses plus grandes villes auraient pu ouvrir des places prospères sur l'océan Pacifique. Mais Tien-Tsin (6 millions d'habitants), Shanghaï (10 millions), Canton (2 millions) se sont installées en retrait, cités terriennes assises au bord des fleuves, chemin coutumier des hommes et des marchandises vers l'Empire du Milieu. L'Occident qui, par l'intermédiaire américain, tient les îles (Philippines, Formose, Japon), plates-formes périphériques qu'il juge nécessaires à son efficacité stratégique, se croit sans doute, de ce côté-là, à l'abri. Peu importe à la Chine communiste. Il ne s'agit pas pour elle d'acquérir des marchés et de disputer la préséance des pavillons. Ce qu'il lui faut, c'est entraîner dans son sillage les peuples que la géographie et l'histoire lui désignent. Radeaux à la dérive vers l'autre rivage, et que poussent des courants contraires, les Philippines ne l'intéressent qu'à moitié. De Formose, j'ai dit que la Chine saurait l'attendre sans renoncer. Mais un sort irrépressible guette le Japon. Déjà se dessine le choix : entre les Etats-Unis qui l'ont occupé militairement après l'avoir anéanti physiquement, et la Chine qui, resurgie des décombres, a retrouvé en elle-même le secret des victoires, le Japon n'éludera pas l'option fondamentale. A Pékin, le ton change et s'adoucit imperceptiblement à l'égard de l'ancien agresseur. On s'y fait maurrassien ! On découvre à tout moment les raisons qu'il y a de se réconcilier avec un peuple, victime, *lui aussi,* du militarisme des castes dirigeantes. On l'excuse d'avoir obéi. On lui explique comment, à l'avenir, il pourra se mettre à l'abri des erreurs criminelles. En nombre accru, des groupes politiques, culturels, sportifs débarquent de Tokyo. Le parti socialiste, principal parti d'opposition japonais, fraternise. On mûrit ensemble des projets. On se promet assistance. Les élites se fréquentent, confrontent leurs idées, découvrent qu'elles ont un objectif commun : se débarrasser des tutelles et promouvoir un ordre proprement asiatique. Comment le Japon résistera-t-il à cette force attractive ? Mais posons d'abord cette question : pourquoi y résisterait-il ? Adossée solidement — en dépit des discussions idéologiques — à l'U.R.S.S. et au bloc communiste, la Chine populaire, bien carrée dans ses frontières, prend conscience de sa force et de son rayonnement. Une remarque de Tibor Mende résume exactement la situation : *la Chine vient d'inventer sa doctrine de Monroe.* On pourrait, mot à mot, appliquer à l'Asie, et au bénéfice de la République populaire, la pétition de principe qui a commandé et commande encore la diplomatie des Etats-Unis d'Amérique, de l'Alaska à la Patagonie. Tout y est. Et j'ajouterai, après avoir vu la Chine de près, que si son nouveau bond en avant ne signifie pas le commencement du péril jaune, il marque sûrement — en Asie — la fin du péril blanc.

FRANÇOIS MITTERRAND.

La semaine prochaine :

LA CHINE ET L'AMÉRIQUE

EST-OUEST

Le calcul de M. Krouchtchev

● *Pendant huit jours, l'ambassadeur américain à Moscou a vainement cherché à remettre à M. Krouchtchev un message personnel du président Kennedy. Que s'est-il passé ?*

A Moscou, l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Llewellyn Thompson, respire enfin. Pendant plus d'une semaine, il s'est trouvé dans la triste position du facteur qui ne peut pas réussir à joindre le destinataire d'une lettre recommandée. Il avait en poche un message personnel du président Kennedy qu'il n'arrivait pas à remettre à M. Krouchtchev. Ce message était le résultat de trois semaines de délibérations confidentielles entre le président des Etats-Unis et ses principaux experts des affaires soviétiques, notamment MM. George Kennan, «Chip» Bowlen et Llewellyn Thompson lui-même. Il faisait le point de la position américaine à l'égard de l'U.R.S.S. et contenait certaines « ouvertures ».

M. Krouchtchev ne semblait manifester aucune curiosité pour ce texte. Le lendemain du retour à Moscou de M. Llewellyn Thompson, il était parti pour une longue tournée en Sibérie sans fixer de rendez-vous à l'ambassadeur américain. C'est mardi dernier seulement que celui-ci a été informé qu'il pouvait rejoindre le Premier ministre soviétique en Sibérie pour lui remettre son message.

L'attitude du Premier ministre soviétique a intrigué les chancelleries occidentales. A Londres, on pensait que M. K., sachant que le message américain lui proposait des échanges diplomatiques au niveau des ambassades, voulait manifester ainsi sa préférence pour la diplomatie du « sommet », chère également à M. Macmillan. A Washington, on craignait que le jeu du chef soviétique ne cachât des surprises plus graves. Un journaliste américain était allé jusqu'à affirmer que M. Krouchtchev ne recevrait l'ambassadeur Thompson qu'après une offensive communiste victorieuse au Laos...

Comme au Laos

En fait, l'incertitude américaine date du jour où fut annoncée la mort tragique de M. Lumumba. Les Soviétiques ont réagi très violemment à cette nouvelle, et Washington s'attendait au pire. M. Stevenson, représentant des Etats-Unis à l'O.N.U., a téléphoné presque publiquement au président Kennedy pour lui demander d'affirmer solennellement que les Etats-Unis s'opposeraient par la force à toute intervention unilatérale au Congo.

Pour beaucoup d'Américains, c'est cette fermeté de Washington qui a fait reculer les Russes. Mais je pense plutôt que l'éventualité d'une intervention militaire directe au Congo n'a jamais été envisagée par Moscou. En fait, l'attitude soviétique au cours de la crise congolaise — comme dans celle du Laos — est restée strictement conforme aux décisions prises à Moscou en novembre dernier par les représentants de 81 partis communistes du monde entier.

Cette conférence a accordé à M. Krouchtchev (malgré les réticences chinoises) le mandat qu'il sollicitait pour une nouvelle tentative de négociations avec les Etats-Unis. Mais en même temps elle a défini d'une façon plus précise la doctrine communiste de la coexistence et la stratégie à adopter vis-à-vis des pays sous-développés. C'est dans ce dernier domaine que M. Krouchtchev a décidé de « contenir sa fureur » — selon sa propre expression — pour ne pas compromettre les chances de réussite dans les autres secteurs.

Voyons les faits : la colère des Africains après l'assassinat de Lumumba n'était pas dirigée uniquement contre M. Tschombé et ses protecteurs belges. Dans la plupart des capitales, les manifestants ont assailli également l'ambassade des Etats-Unis et ont proclamé qu'ils tenaient l'Amérique pour complice sinon pour responsable de la politique équivoque de l'O.N.U. au Congo.

Le gendarme

Rien de pareil ne s'est produit à Moscou, à Varsovie ou à Prague. Là, la colère populaire a été canalisée vers des objectifs précis : la Belgique et M. Hammarskjoed. Les Russes ont préféré faire une entorse à la logique (qui croirait en effet que M. H. est l' « agent » de la seule Belgique ?) plutôt que d'envenimer les relations avec la puissance qu'ils définissaient hier encore comme « le gendarme du monde occidental », c'est-à-dire les Etats-Unis.

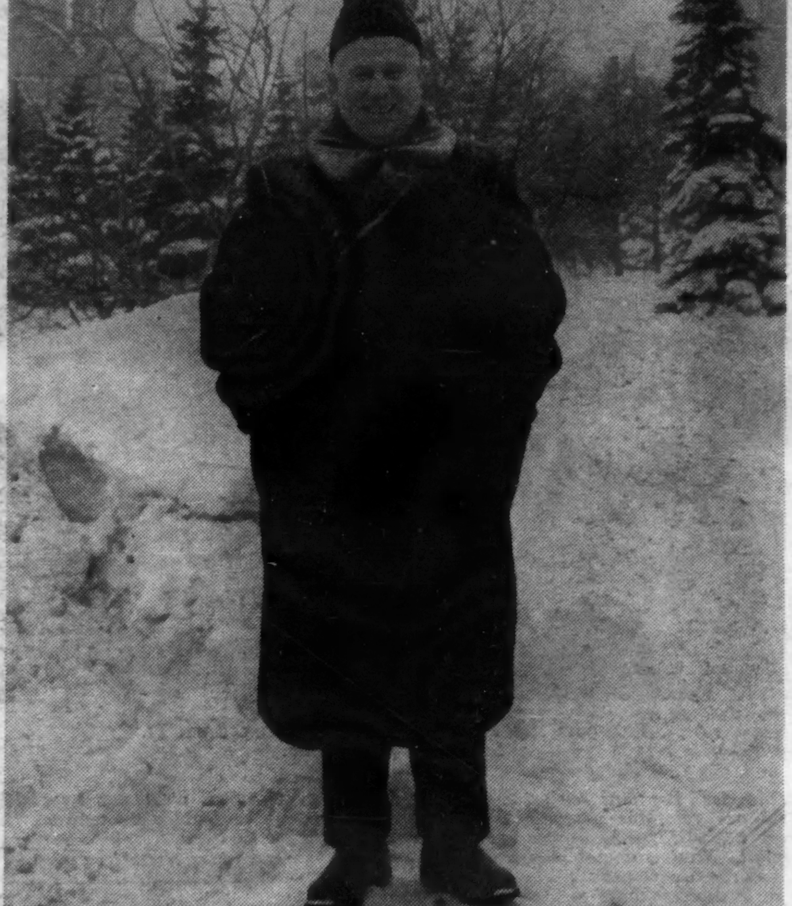
Ce sont les Américains qui, paradoxalement, ont dénoncé les premiers le pro-lumumbisme soviétique et ont décoché à titre préventif des flèches contre l'« agression » russe en Afrique. Même dans un domaine aussi éloigné de la crise congolaise que celui du désarmement, ils ont soudain fait preuve d'un scepticisme qui contrastait avec les premières déclarations de la nouvelle administration. Or, c'est seulement après le discours pessimiste de M. John MacCloy, chargé des problèmes du désarmement, que la presse de Moscou a commencé de critiquer la politique américaine.

Les raisons de ce revirement soviétique se laissaient déjà deviner dans la conversation que M. Krouchtchev a eue récemment avec le chef syndicaliste anglais, M. Frank Cousins. Celui-ci, qui est connu pour son action au sein du parti travailliste en faveur du désarmement nucléaire, s'est rendu à Moscou, il y a quelques semaines, avec une délégation britannique. M. Krouchtchev l'a envoyé chercher à son hôtel, l'a retenu pour dîner, et a bavardé avec lui pendant plus de six heures.

Le Premier ministre soviétique a longuement insisté, au cours de la conversation, sur les dangers que représente la guerre atomique. « *L'apocalypse nucléaire ne peut servir les intérêts d'aucune puissance, d'aucun système social,* a-t-il dit. *Pour moi, la question du désarmement c'est le « vopros voprossov »* (la question qui prime toutes les autres).

— *Et l'O.N.U. ?* a demandé M. Cousins à M. Krouchtchev. *Croyez-vous qu'elle puisse jouer un rôle dans le désarmement ? Qu'avez-vous obtenu à New York par vos attaques contre M. Hammarskjoeld ?*

— *Quand vous semez le grain, vous n'espérez pas avoir la récolte le lendemain,* a répondu M. Krouchtchev.



(Pic.)

M. NIKITA KROUCHTCHEV.
« Vopros voprossov. »

27 fois plus pauvre

Si M. Krouchtchev retourne à l'O.N.U., comme on le croit toujours à Londres, il paraît donc certain qu'il ne renoncera pas à son idée de faire remplacer M. Hammarskjoeld par un exécutif tripartite comprenant les Occidentaux, les neutres et les Soviétiques. Selon lui, c'est le seul moyen de rendre l'O.N.U. efficace et capable de protéger les petites nations.

Or, si le problème du désarmement domine les rapports américano-soviétiques, ce dernier point constitue la clef de voûte de la stratégie soviétique face aux nouvelles nations d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. La conférence de Moscou a longuement discuté cette stratégie au mois de novembre dernier, et c'est M. Gomulka qui en a donné le meilleur résumé devant le comité central du parti ouvrier polonais.

« *Le monde non communiste,* a-t-il dit, *comprend 17 pays hautement développés comptant 552 millions d'habitants et représentant 88 % de la production industrielle des pays non socialistes. Mais, à côté de ces riches, il existe une multitude d'autres pays habités par 1.354 millions d'hommes sous-alimentés et sous-employés. La différence du revenu par habitant atteint souvent des proportions fantastiques. Un Asiatique est vingt-sept fois plus pauvre qu'un Occidental d'Europe ou d'Amérique. Cette contradiction entre le niveau de vie de citoyens qui se réclament du même système politique porte en elle les germes de la destruction du capitalisme tout entier.* »

Selon M. Gomulka la stabilité des « sociétés de l'abondance » ne survivrait pas longtemps à l'émancipation économique des pays sous-développés qui approvisionnent les « riches » en matières premières et forment leur marché d'exportation : « *En aidant ces pays à s'affranchir du joug économique des puissances impérialistes, nous minons le fondement même du capitalisme moderne... La coexistence pacifique est devenue non seulement le moyen d'éviter une guerre mais aussi une stratégie devant assurer le triomphe final du communisme.* »

D'autres armes

Le bloc soviétique a conscience de ne pouvoir encore supplanter économiquement les Occidentaux dans le tiers monde. M. Gomulka a admis franchement que, depuis 1955, l'U.R.S.S. n'a accordé que 700 millions de dollars par an de crédit aux pays non communistes alors que les Etats-Unis ont distribué 2,4 milliards de dollars d'aide directe et 1,6 milliard de dollars par la voie des compagnies et des banques privées. Mais les leaders de l'Est sont persuadés qu'ils ont déjà bouleversé les rapports à l'intérieur du monde non communiste : « *Les monopoles impérialistes ne peuvent plus dicter impunément leurs prix sur le marché mondial* », affirme M. Gomulka.

Cette théorie de la lutte des classes entre les pays sous-développés et les anciennes puissances coloniales explique pourquoi les Russes sont prêts à aider des hommes comme le président Nasser ou M. Lumumba. Ils ne se font aucune illusion sur la possibilité de communiser leurs pays dans l'immédiat et ne cherchent aucune concession militaire en échange de l'aide fournie. Il leur suffit de savoir que l'Occident paye déjà très cher pour ces 700 millions de dollars que l'U.R.S.S. prête chaque année aux pays sous-développés.

Mais dans la mesure où ils pensent que la coexistence pacifique doit conduire à une désintégration du bloc occidental, les Russes sont d'autant plus décidés à éviter un conflit armé qui pourrait dégénérer en guerre thermonucléaire. « *Les fusées et les bombes atomiques ont révolutionné l'armement moderne, mais elles ne sont pas pour autant les armes de la révolution* », telle est, selon l'« Economist », la conviction primordiale de M. Krouchtchev. Elle explique pourquoi le chef de l'U.R.S.S. serait plus sûr de la victoire du communisme après un accord sur le désarmement complet qu'il ne l'est aujourd'hui, alors qu'il est obligé, pour des besoins polémiques, de brandir sans cesse la menace de ses fusées intercontinentales. Elle explique aussi pourquoi Moscou réagit avec tant de susceptibilité au moindre signe d'un raidissement américain sur le problème du désarmement.

K. S. KAROL

2.200 m² D'EXPOSITION
1000 MODÈLES
Dans un cadre rénové
AIGLE vous présente ses ensembles de bureau rationnels MÉTAL ou BOIS
Et ses dernières créations les meubles de bureau fonctionnels AIGLON BOIS et MÉTAL
AIGLE EAGLE
51, rue Vivienne, Paris-2e • Tél. GUTenberg 44-26
Parking facile - Ouvert sans interruption de 8h. 30 à 18 h. 30

GALERIE ROYALE, 11, rue Royale, PARIS (8e)
Exposition d'une collection d'ivoires et pierres dures ayant été saisis par la Douane, et également de provenances diverses, des tonnes de tapis persans anciens et modernes et de belles reproductions de toutes origines
Tapis de 10 à 11 m2 à partir de .... 250 NF
Tapis de 5 à 6 m2 à partir de .... 115 NF
Tapis AMADAN faits main à partir de .... 150 NF
Service de table en toile d'Italie à .... 40 NF
Draps de lit jour Venise à (la pièce) .... 20 NF
Cette exposition aura lieu sous la surveillance des agents de la S.M.T.
de 10 heures à 19 heures, 11, rue Royale
Du 2 mars au 26 mars 1961 et les jours suivants

ÉTATS-UNIS

Le dollar en ballottage

● *Alfred Sauvy, qui rentre d'un voyage aux Etats-Unis, donne son diagnostic sur l'avenir de l'économie américaine.*

LES vues assez claires que je croyais avoir sur la situation aux Etats-Unis se sont vite dissipées, une fois que j'ai été pris dans la masse. Les premiers que j'ai vus, des Français, m'ont dit qu'ils étaient fort mal renseignés localement et que — je n'invente rien — pour comprendre les événement de Washington, ils en étaient réduits à attendre l'arrivée de « L'Express »... Séduisante tentation pour moi, mais comment aurait-on apprécié cette attitude au 91, Champs-Elysées ?

La première impression sur l'économie américaine n'est pas celle qui correspond au chiffre massue de 5 millions de chômeurs. Aucune comparaison possible avec 1932 et l'arrivée de Franklin Roosevelt dans la panique. L'affolement devant la grande crise, au début de 1933, avait éclipsé l'arrivée de Hitler au pouvoir, tandis que, cette fois, l'ombre de Lumumba et l'esprit de Krouchtchev dominent les indices de la production.

Personne ne croit plus à la grande crise, sur l'imminence de laquelle s'était faite, en 1946, une curieuse unanimité entre libéraux, keynésiens, marxistes, abondantistes, etc. Mais c'est la ligne générale qui ne va pas. En cinq ans, le revenu national n'a augmenté que de 14 %, soit 2 1/2 % par an, 1 % par habitant. Ce manque à gagner ne serait pas grave en soi ; mais ce progrès n'est suffisant ni pour accroître l'emploi (8 % seulement en 5 ans), ni pour faire face aux progrès de l'U.R.S.S. (6 à 7 % par an), *ni, chose moins connue, pour faire face aux besoins.*

La chambre poreuse

Après 30 ans d'expérience, j'ai dû renoncer à me fier aux experts chargés de l'observation économique aux Etats-Unis. Sans remonter aux déconcertantes erreurs de Harvard pendant le grand plongeon, je rappelle deux faits récents :

En mars 1958, je conduisais une délégation du Conseil économique, chargée d'étudier la situation américaine et les méthodes d'observation. Le nombre de chômeurs venait de dépasser 5 millions et la dépression s'étendait de jour en jour. Les officiels les plus optimistes, ceux du département du Commerce, nous ont dit qu'ils espéraient vraiment voir la fin de la dépression en automne. C'était là, notons-le bien, *un optimisme de commande...* Or, six semaines après, l'économie américaine remontait en vigoureuse reprise. Ainsi, tout l'arsenal de statistiques, l'état-major d'experts et la confiance officielle n'avaient pas suffi à déceler ce changement important.

A la fin de 1959, les experts s'accordaient à prédire une brillante année 1960. La grève de l'acier ayant « assaini » la situation, une période de grande prospérité s'ouvrait, affirmait-on. Or, l'année a été marquée par un déclin presque continu !

Ce sont ces échecs répétés qui ont fait dire récemment à M. Koffsky : « Bien que les économistes prévoient une récession pour les prochains mois de l'an prochain (1961), *il n'est pas impossible que leur prévision s'accomplisse effectivement.* »

Tel est, en tout cas, l'avis du professeur Samuelson, qui a rédigé le rapport au président Kennedy « Prospects and policies for 1961 American economy ». Le chômage risque, dit-il, d'atteindre le pourcentage critique de 7,5 %.

Dans le capitalisme actuel, il est facile de provoquer une prospérité intérieure pendant quelque temps, en dégradant les échanges extérieurs. Accrue artificiellement (et rien n'est plus facile), la demande stimule les affaires, mais, en même temps, se porte en partie à l'extérieur et réduit certaines exportations. Le pays vit quelque temps sur le stock de devises, sans s'en soucier. Une telle période russe, comme celle du gouvernement G. Mollet-Ramadier, précède inévitablement de durs réveils.

Mais aux Etats-Unis, les deux maux coexistent : le ralentissement conjoncturel ayant marché avec la baisse de l'encaisse-or, un accroissement de la demande risque d'accentuer encore celle-ci. Du reste, pendant toute la dépression 1957-1958, les prix au détail n'ont cessé de monter.

C'est ce qui rend le problème plus difficile qu'on ne le croit. *Pour gonfler le pneumatique, la pompe est là, mais la chambre est poreuse.*

Ce n'est pas là un mal du capitalisme en général : sans parler même du Japon, nous avons vu, ces dix dernières années, le nombre d'emplois augmenter de 15 % en Suisse et aux Pays-Bas, de 26 % en Allemagne, etc., sans que l'équilibre monétaire de ces pays soit rompu.

Sans être proprement américain, le double mal n'est donc pas une fatalité du capitalisme actuel ; il faut aller au delà du verbalisme sur « la pompe à réamorcer » ou « la relance » par accroissement de la demande.

Notre manichéisme économique nous conduit à habiller de beaux atours les concepts que nous approuvons, et de défroques hideuses ceux que nous réprouvons : à « l'expansion harmonieuse », au « prix social » où chacun inscrit ses rêveries, s'opposent les croquemitaines « technocrates », « démagogie », etc., et aussi « inflation ». Ce terme devrait momentanément être banni du langage. Brandi constamment par les conservateurs contre tout changement, il a fini par ne plus faire peur à personne. Et pourtant...

Un peu de stabilité

Or, il y a deux phénomènes bien différents : hausse des prix intérieurs et rupture des échanges extérieurs. C'est le second le plus important, on serait tenté de dire le seul, car il résulte fatalement du premier.

Inspiré par Samuelson, Galbraith, etc., Kennedy pousse un peu vers le social ; il entend élargir l'assurance chômage, donner aux vieux, à l'enseignement, etc. Excellentes intentions. Pour l'enseignement, les Etats-Unis, pas plus que la France, ne risquent de faire trop, la marge à gagner est illimitée ; mais ce moyen n'agira qu'à plus long terme.

Devant les relèvements des allocations de chômage, du salaire minimal, etc., les milieux conservateurs s'émeuvent, comme si un vautour mangeait une partie de leur foie ; à l'échelle nationale, la mesure est bonne, non seulement sur le plan social, mais sur le plan économique, car elle donnera un peu de stabilité ; *un peu, rien de plus.* Et le Congrès atténuera de telle façon ces projets déjà si peu révolutionnaires qu'on ne peut en attendre aucune amélioration fondamentale.

L'économie américaine continuera à la fois à gaspiller et à onduler sur une courbe légèrement ascendante et à être absorbée par les grands problèmes du moment, c'est-à-dire par des questions insignifiantes.

Une constatation insolente

Les Etats-Unis ne sont pas le seul pays à avancer lentement. Demandons à des experts confirmés ou à l'homme de la rue : « Dans quels pays le niveau de vie augmentera-t-il le plus, ceux où la population active augmente le plus ou ceux où elle augmente le moins ? »

« Aucun doute, répondra-t-il. Avec l'automation, le progrès technique, etc., la productivité s'oppose au nombre des emplois. L'augmentation du nombre de travailleurs est difficile et appauvrissante. » Bien ! Regardons les résultats. Depuis dix ans, la production par travailleur et par an a progressé ainsi :

Angleterre	2,1 %	Canada	3,1 %
Pays Scandinaves	2,2 %	Italie, Pays-Bas	4,5 %
Belgique	2,5 %	Japon	5,5 %
Etats-Unis	2,6 %	Allemagne	5,9 %

Faites bien attention : *les colonnes n'ont pas été interverties.* Le progrès le plus faible se trouve bien dans la colonne de gauche, c'est-à-dire *dans les pays dont la population active est stationnaire et vieillissante.* A droite, les pays qui ont bénéficié d'importants renforts de main-d'œuvre. Et il s'agit bien de la production par personne, par travailleur.

Cette constatation renverse insolemment toutes les vues économiques actuelles, qu'elles soient libérales, marxistes ou keynésiennes, à la mode de l'O.E.C.E. ou du B.I.T.

Mais les Etats-Unis, me dira-t-on ? Leur population augmente. Ils démentent donc cette observation.

Regardez bien : depuis dix ans, leur population adulte, en âge de travailler, a évolué ainsi :

Jeunes (20 à 35 ans) — 2,1 %.
Vieux (50 à 65 ans) + 16,4 %.

Plus de vieux, moins de jeunes. Voilà un fait troublant (et d'ailleurs provisoire) qui explique bien des choses. Sous l'apparente mobilité américaine se dissimule une rigidité de structure mal connue. Je ne crois pas qu'un observateur sur cent ait attaché quelque importance à ce phénomène, parce que plus encore qu'en Europe, les économistes américains sont hypnotisés par les phénomènes monétaires, financiers, ou proprement « économiques », mais ignorent des mécanismes humains, il est vrai difficiles à observer à l'œil nu et même à l'œil statistique.

Mal provisoire, car, comme chez nous, la jeunesse monte là-bas et va réveiller ce monde somnolent, qui prend ses ronflements pour des signes de vitalité. Laissons donc ce facteur temporaire et voyons deux causes plus durables :

— L'intérêt public est écrasé par les intérêts privés.

— Les Etats-Unis sont en avance sur les autres pays ;

L'avance des E.U. sur les autres pays est un handicap, parce qu'ils entrent dans le secteur tertiaire, où les progrès de productivité sont beau-

(A.P.)

LE PRÉSIDENT KENNEDY ET M. DOUGLAS DILLON, SECRÉTAIRE AU TRÉSOR.
Ni assez bien, ni assez mal.

→

UN VOYAGE MAGNIFIQUE...
...MAINTENANT A VOTRE PORTÉE !
CROISIÈRE AUX TERRES SAINTES ET PAIENNES
m/s "CABO SAN ROQUE"
18.000 tonnes - Entièrement climatisé
20 Juillet - 13 Août
GRÈCE - TURQUIE - RHODES
LIBAN - JÉRUSALEM - ISRAEL
Prix à partir de N. F. 700 de Marseille à Marseille
Renseignements et Inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et
LUCIEN RODRIGUES-ELY S.A.
Agents Maritimes depuis 1826
PARIS
11, rue Tronchet, 11
ANJ. 53-39 - 57-85
MARSEILLE
5, rue Beauvau, 5
Tél. 20-01-40

coup plus lents. Pour couvrir les besoins en services médico-sociaux, par exemple, il faudrait de forts progrès de la productivité dans ce secteur. *La lenteur de la progression américaine ne résulte pas d'un excès de productivité mais d'une insuffisance.* Mais laissons même ce point qui surprendra bien des lecteurs.

Vous suivez une file de voitures plus ou moins échelonnées sur la route. Vous voilà bien renseigné, l'objectif étant en vue, dans le pare-brise. Mais si vous êtes la première voiture de la file, un peu détachée des autres, vous voilà embarrassé sur le chemin à suivre. Il est probable que les voitures *munies du même moteur* que vous vous rattraperont.

Ces voitures, ce sont les économies des pays développés, disons des pays ayant franchi le seuil industriel, donc y compris l'Italie et le Japon. Des transistors Sony venus de Tokyo et construits avec des salaires à 25 c. l'heure scintillent dans les étalages de la 42e Rue.

L'éventail des économies industrielles est en train de se réduire. En revanche, la file des économies sous-développées, montées sur des bourricots, ne suit pas.

Les besoins publics

L'avantage d'un retard, c'est qu'on peut le combler. L'économie française est de dix ans en retard sur celle des Etats-Unis. Elle a donc devant elle à la fois des modèles techniques et des plans de consommation.

L'économie américaine, elle, ne sait trop où aller ; les initiatives créatrices ne peuvent se lancer.

Ce n'est pas que les besoins soient satisfaits, comme l'imaginent encore des naïfs qui croient découvrir ce qui a été dit avant eux à chaque génération. *Le problème de la production est loin d'être résolu.*

Mais des besoins sans moyens de les satisfaire, ne peuvent être générateurs d'investissements privés. La situation d'une partie de la vieillesse est tragique. Mais qui va investir en vue de ces sans-avoir ?

Tout cela n'est rien encore. Si les besoins privés sont loin d'être satisfaits, que dire des besoins publics ? Déjà en France, nous voyons la moindre boutique, brillante de néon, parée de glaces, accabler de son étincellement notre pauvre Collège de France démuni et les laboratoires où se secrète la richesse de demain.

Aux Etats-Unis, le contraste est plus accentué encore. Des efforts prodigieux de publicité sont faits pour inciter (bien vainement) le public à acheter, tandis que les écoles, les hôpitaux, les institutions sociales vivent sacrifiés, sinon méprisés.

La seule publicité en faveur des compagnies de pétrole absorbe de quoi assurer le développement et la prospérité de 100 millions d'Africains ou d'Asiatiques, *tout cela pour ne pas vendre (globalement) une goutte d'essence de plus.*

Pronostic

Ce contraste est à peu près fatal dans le régime, car le drame est qu'il faut reprendre, *après coup*, aux individus, par une fiscalité maudite, ce qu'ils ont gagné ou cru gagner. *Ainsi le bien public n'est qu'un sous-produit du superflu privé.*

Les besoins à satisfaire sont immenses, ils sont de plus en plus collectifs et sociaux, ne serait-ce que l'armement et la formation des hommes, mais, tel qu'il est conçu, le régime est impuissant à assurer les transferts nécessaires.

Le gros volume d'explications pour remplir la déclaration de revenus est d'une terrible éloquence.

Il n'y a aucune chance pour que les réformes profondes du régime soient entreprises, du moins dans ce quadriennat. Transformer, par exemple, l'effarant commerce des produits nécessaires à la vie humaine (je parle de la pharmacie) en une vaste organisation sociale est moins pensable encore aux Etats-Unis qu'en France. Par suite, les correctifs proposés au capitalisme, par Kennedy, les dispositifs anticycliques, etc., n'auront que des effets très limités.

Mon pronostic est fort net :

L'économie américaine ne va ni assez bien pour utiliser convenablement la technique moderne, ni assez mal pour changer un système socio-politique attardé, mais relativement confortable.

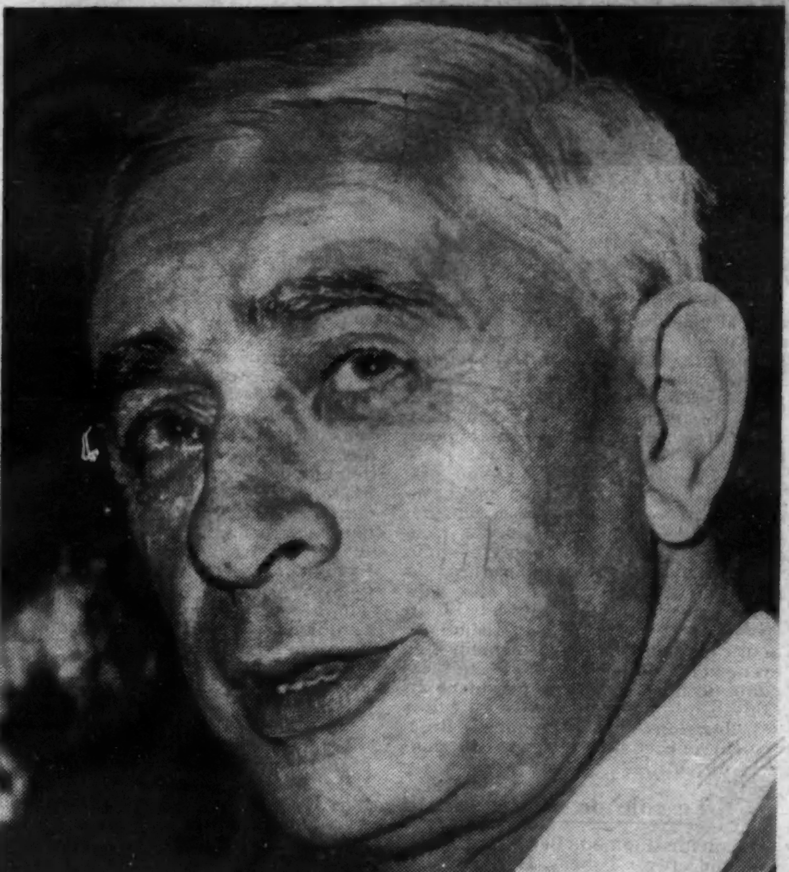
ALFRED SAUVY.

ISRAËL

L'Affaire

● *Paul-Marie de la Gorce raconte le drame vieux de sept ans qui met en cause aujourd'hui toutes les structures de l'Etat d'Israël.*

DEPUIS ce matin de décembre 1954 où le docteur Marzouk et Samuel Azer furent conduits par les policiers égyptiens dans la cour d'une prison du Caire et pendus haut et court, quelques hommes en Israël ne peuvent plus dormir en paix. Depuis un an, peu à peu, c'est le pays tout entier qui s'est senti emporté dans une crise morale sans précédent dans l'histoire du jeune Etat. D'une affaire d'espionnage on est passé à une crise nationale où toutes les structures de l'Etat sont mises en question. Depuis plus de deux mois, le gouvernement est démissionnaire. Pour résoudre la crise, M. Ben Gourion préconise de nouvelles élections. C'est le dernier épisode d'une affaire qui secoue les bases mêmes de la nation juive : l'affaire Lavon.



M. PINHAS LAVON. (A.P.)
Un nom qui se termine par un « i ».

Peut-être les Israéliens ont-ils hérité du temps de l'occupation britannique l'habitude de l'« under statement », de la litote : quand, durant l'hiver 54-55, il fallut mettre dans la confidence les rares personnes auxquelles on ne pouvait cacher le drame qui venait de s'achever au Caire par l'exécution de deux agents des Services Spéciaux, on parla à Tel-Aviv d'une « désastreuse affaire de sécurité ». Le contre-espionnage égyptien avait démantelé un réseau juif dont l'un des principaux membres, John Bennett, se suicida en prison. La mission du réseau était d'une envergure exceptionnelle. Il s'agissait, selon les documents tombés aux mains des Egyptiens, de faire sauter les bâtiments de l'ambassade des Etats-Unis et ceux de l'Office Américain d'Information à Alexandrie. Politiquement, l'objectif était de provoquer une crise entre les Etats-Unis et l'Egypte, les premiers accusant alors le régime du colonel Nasser de laisser se développer une vague de haine antioccidentale.

Rétrospectivement, le projet semble fou. La plupart des spécialistes européens des Services Spéciaux considèrent que jamais un homme politique responsable, appartenant à un gouvernement sérieux, n'aurait pu laisser s'accomplir un plan aussi démentiel. Mais d'autres prétendent que dans le climat de « guerre secrète » qui existait au Proche-Orient dans les années 50, ce qui paraît aujourd'hui invraisemblable était alors absolument courant. On ajoute que les services spéciaux israéliens sont de longue date les plus audacieux et les plus imaginatifs : *« N'oubliez pas*, dit un spécialiste du renseignement en pays arabe, *que les hommes des services spéciaux d'Israël sont les mêmes que ceux qui, dans le groupe Stern ou dans l'Irgoun Zwai Leumi, ont mené contre toute la puissance britannique une lutte folle et sanglante, mais finalement victorieuse. »*

A l'origine même de l'affaire Lavon, on voit qu'elle n'aurait pu naître nulle part ailleurs : son premier épisode est incompréhensible hors de l'histoire même d'Israël.

La débâcle du réseau israélien d'Egypte bouleverse le ministère de la Défense à Tel-Aviv. Le président du Conseil est alors M. Moshe Sharett, un homme digne et modéré, au visage triste barré d'une grosse moustache noire. Il a succédé à Ben Gourion et mène une politique prudente à l'égard des voisins arabes d'Israël. Il ordonne une enquête que couvrira jusqu'au bout une censure impitoyable.

Deux hommes

Le ministre responsable, celui de la Défense, s'appelle Pinhas Lavon. Connaissait-il les instructions données aux agents israéliens ? Les documents examinés par les enquêteurs établissent son entière responsabilité. Mais un échec technique n'est pas un crime : du moins en juge-t-on ainsi. Pinhas Lavon est désigné par les organes directeurs de son parti, le Mapaï, au poste de secrétaire général de la Histadruth (1) après avoir été contraint de démissionner.

Le silence se fait. Il va durer cinq ans. Mais, dès cette première enquête, toute l'affaire se charge d'obscurités. Pinhas Lavon était, au ministère de la Défense, en relation quotidienne avec deux hommes : Shimon Pérès, directeur général du ministère, et Moshe Dayan, chef d'état-major. Entre ces deux hommes et lui existait une incompatibilité totale de tempérament et de conception. Lavon ne pouvait souffrir Dayan, le héros au bandeau noir sur l'œil, le soldat aux innombrables blessures, la « gloire nationale ». Il ne pouvait souffrir non plus Shimon Pérès, beaucoup plus jeune que lui, dynamique et gai, poulain favori de Ben Gourion, mais aussi inspirateur ou acteur de toutes les opérations clandestines, de toutes les négociations secrètes, de toutes les manœuvres qui ressemblent à des complots...

Au moment où éclata l'affaire du réseau israélien, les rapports entre Pinhas Lavon et ses collaborateurs étaient devenus tels qu'il se préparait à jeter sa démission dans la balance. Déjà — on retrouvera ce thème tout au long de « l'affaire » — Lavon voulait soumettre l'armée à la direction d'un Conseil de Défense où des civils seraient associés aux militaires. Pérès, joutant la carte de l'armée, s'y opposait passionnément. Lavon demanda sa révocation : il ne l'avait pas encore obtenue quand, au Caire, le suicide de Bennett marqua l'effondrement des services secrets israéliens...

Plus tard, on devait apprendre que Shimon Pérès avait témoigné devant la commission d'enquête en chargeant Pinhas Lavon de la responsabilité majeure de toute l'affaire.

Etre nommé secrétaire général de la Histadruth ce n'est pas un limogeage. La Centrale syndicale israélienne est un Etat dans l'Etat. Quand l'affaire prendra toute son ampleur, le poste occupé par Pinhas Lavon depuis le début de 1955 deviendra l'un des enjeux du conflit qui déchire le pays et, avec lui, c'est tout le rôle des syndicats dans la nation qui sera remis en cause. Mais quand Lavon le prend en main, il ne pense pas encore à l'arme formidable que représentera pour lui cette Histadruth que Moshe Sharett vient, par compensation, de lui mettre dans les mains. Lavon ne pense qu'à une seule chose : son innocence bafouée, son nom compromis aux yeux de ses camarades du Mapaï, la haine de Shimon Pérès, qui a triomphé et dont le rôle est plus grand que jamais, maintenant que Ben Gourion lui-même occupe le ministère de la Défense.

Un procès de droit commun

Cinq ans : il fallut attendre cinq ans avant qu'une brèche se fit dans le mur de silence derrière lequel Pinhas Lavon ressassait son amertume et sa rancœur. De ces années d'impuissance, il devait se venger ensuite en se jetant à corps perdu dans la bataille : il en est récompensé maintenant. Pour d'innombrables Israéliens, son nom et sa silhouette sont associés à toutes les grandes causes, celles de la justice, de l'honneur, des droits de l'homme. Sa haute taille, son visage ridé et fin d'intellectuel sont devenus aussi populaires que la silhouette trapue, les traits durs, et les extraordinaires touffes de cheveux blancs de son ennemi d'aujourd'hui, le légendaire Ben Gourion.

Au début de 1960, le « fait nouveau », si longtemps et si patiemment attendu par Lavon, se produit enfin. Lors d'un procès de droit commun, un officier qui avait témoigné dans la première enquête révèle brusquement qu'il a participé à la fabrication de faux. Ces faux avaient un but précis : établir que le réseau israélien d'Egypte agissait « sur instructions de Pinhas Lavon ». Pourquoi ces faux ? Sur l'ordre de qui ? C'est là que l'impitoyable censure israélienne rend difficile l'éclaircissement de l'affaire. Le procès, en effet, se déroule à huis clos. Le nom de l'officier en cause est gardé soigneusement caché. Tout au plus une indiscrétion permet de savoir que ce nom se termine par un « i ». Mais désormais, l'affaire ne peut plus être étouffée. Presque aussitôt après, un autre officier remet à Lavon des documents qui confirment les falsifications commises durant l'enquête de 1954. Ces documents sont transmis à Ben Gourion. Une nouvelle enquête devient indispensable. Plus rien ne peut empêcher « l'affaire Lavon » d'éclater : elle est maintenant passée sur la place publique.

Une première commission d'enquête est formée sur les directives de Ben Gourion. Elle est entièrement composée de magistrats et présidée par le juge Cohen. Ses conclusions sont plutôt favorables à Lavon — puisqu'elles reconnaissent que l'ancien ministre n'a très probablement pas eu connaissance de l'affaire d'Egypte — mais demeurent très nuancées — puisqu'elles admettent la responsabilité globale du ministre pour toutes les affaires de son ministère. Pinhas Lavon n'accepte pas ce verdict. Il veut que soit publiquement reconnue son innocence totale et, du même coup, que soient confondus ceux qui ont monté contre lui la « machination ».

C'est alors que Ben Gourion sort de sa neutralité apparente. L'affaire,

(1) Centrale syndicale israélienne.

dit-il, est du domaine de la justice, elle ne doit pas en sortir. Des juges se sont prononcés, il n'y a rien à ajouter à leurs jugements. Il faut considérer l'affaire Lavon comme classée. Cette argumentation n'est peut-être pas sans logique, elle n'est, en tout cas, pas sans effet sur le déroulement de l'affaire. L'opinion publique tout entière est soulevée par les passions que déchaîne le cas de Pinhas Lavon. Derrière celui-ci, un homme s'est imposé, il s'appelle Yerushalmi. Issu d'une famille très orthodoxe, il occupe dans l'arène politique israélienne une position de gauche. C'est lui qui assiste Lavon dans sa campagne, c'est lui qui mobilise la presse et fait sortir les syndicats de leur neutralité. Les partis de gauche, le Mapam, l'Ahdout Avodah se prononcent en faveur de Lavon.

L'ermitage de Sde-Boker

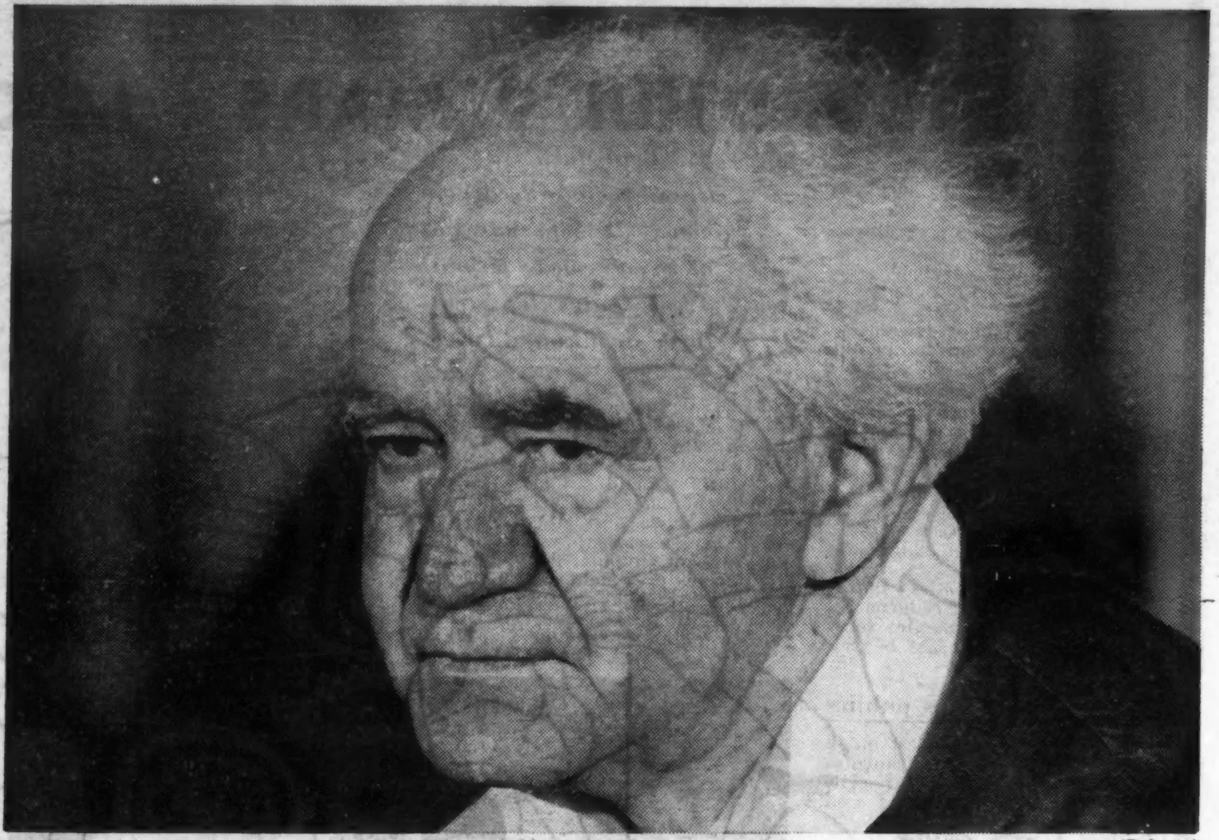
Dans le camp adverse, c'est la nouvelle équipe dirigeante du Mapaï qui fait bloc autour des thèses de Ben Gourion. Mais quelle est cette équipe ? On y trouve d'abord Shimon Pérès, ministre de la Défense, celui-là même qui témoigna contre Lavon en 1954. Moshe Dayan, maintenant ministre de l'Agriculture, second adversaire de Lavon à l'époque où il était chef d'état-major. Josephtal appartient lui aussi à la génération des « jeunes turcs » qui se placent dans le sillage de Ben Gourion. Quant à Almogi, secrétaire général du Mapaï, il est généralement considéré comme un « exécutant » du président du Conseil.

Le Mapaï, qui détient le pouvoir depuis la naissance d'Israël, est donc menacé directement. Ben Gourion s'accroche à sa thèse de « l'affaire judiciaire ». Il mobilise les militants de son parti contre la campagne déclenchée par Lavon et Yerushalmi dans tout le pays. Mais son gouvernement est une coalition de partis. A la majorité, les ministres décident de conclure l'affaire en formant une commission chargée de statuer définitivement sur l'innocence ou la culpabilité de Lavon. Ben Gourion cherche en vain à s'y opposer. Sept hommes compose la commission : Levi Eshkol, ministre des Finances, membre du Mapaï ; Shitrit, ministre de la Police, membre du Mapaï ; Pinhas Rosen, ministre de la Justice, progressiste (c'est-à-dire libéral) ; Ben Aron, ministre des Transports, membre du Ahdout Avodah ; Barzilaï, ministre de la Santé, membre du Mapam ; Shapira, ministre de l'Intérieur, et Muntz, ministre des P.T.T., tous deux « orthodoxes ». Pinhas Rosen est président Ces sept hommes doivent trancher le fond de l'affaire. Théoriquement, après leur jugement, il ne doit plus y avoir d'affaire Lavon. Or, leur conclusion est formelle : Pinhas Lavon est innocent.

Cela se passe début février 1961 : déjà il ne s'agit plus seulement de l'affaire Lavon. Ben Gourion, qui a condamné le principe même de la commission, en a critiqué les méthodes et refusé d'en confirmer le verdict, quitte brusquement Tel-Aviv et se retire dans son « ermitage » de Sde-Boker, le kibboutz dont il fait partie. Il n'en revient, quelques jours plus tard, que pour démissionner. Sa lettre de démission condamne Lavon, coupable, selon lui, d'avoir déchaîné l'opinion publique contre son propre parti et plus encore d'avoir récusé le verdict de la justice pour préférer celui des hommes politiques. Almogi convoque le comité central du Mapaï. Le dernier épisode va se jouer dans un théâtre. C'est, en effet, au théâtre Ohel de Tel-Aviv que se réunit le comité central. Il a à ratifier la résolution adoptée par le secrétariat du parti qui, par 28 voix contre 11, s'est prononcé pour la révocation de Pinhas Lavon de son poste de secrétaire général de la Histadruth.

Un seul appui

Ni Ben Gourion ni Lavon ne sont là. Vingt-six membres du comité central se sont abstenus de venir, dont beaucoup pour protester contre la résolution. C'est que l'issue des débats ne faisait aucun doute. L'homme qui joue le rôle du procureur contre Lavon est Levi Eshkol qui, jusqu'à la veille, passait pour « conciliateur » : les centristes du Mapaï ont donc rallié Ben Gourion. Pour Lavon, s'élève la voix du professeur Rottenstreich, directeur des études philosophiques à l'Université hébraïque. Parmi les politiques, il ne rencontre qu'un seul appui important, celui de l'ancien président du Conseil Moshe Sharett. Ils représentent bien, à eux deux, la coalition qui, dans le pays, soutient Lavon : les intellectuels et les adversaires de la politique « dure » de Ben Gourion.



(Dalmas.)

M. Ben Gourion.
Le luxe d'une crise.

Par 159 voix contre 96, le comité central décide le remplacement immédiat de Lavon à la tête de la Histadruth. « *Avec regret,* prononça Moshe Sharett, *je constate que le parti n'est pas guidé par l'honneur.* »

Ben Gourion et ses amis savent bien que l'affaire n'est pas finie. Mais pour eux il n'y a pas *une* affaire mais deux. Le cas de Pinhas Lavon est, disent-ils, réglé sur le plan juridique et administratif. Mais la campagne qu'il a déchaînée en faveur de son innocence a créé une nouvelle « affaire » qui est, aujourd'hui, la seule qui compte. Il s'agit des rapports entre les syndicats et l'Etat. Lavon s'est servi de la Histadruth pour attaquer le gouvernement. Les événements ont prouvé qu'il était capable de faire reculer le président du Conseil lui-même, de mettre en échec ses décisions, de provoquer délibérément une rupture au sein du pouvoir exécutif.

Le rôle de la Histadruth

En démissionnant, Ben Gourion n'a fait que crever l'abcès. Il a obligé le Mapaï à choisir entre l'Etat et la puissance du chef des syndicats. Jamais l'affaire Lavon n'aurait été ce qu'elle est devenue si Lavon lui-même n'avait été à la tête de la Histadruth : sur ce point capital, amis et adversaires de Ben Gourion sont d'accord. Nulle part au monde, les syndicats ne sont ce qu'ils sont en Israël. Partout ailleurs, l'existence de l'Etat a précédé celle des syndicats. En Israël, c'est le contraire. Partout ailleurs, c'est la classe ouvrière qui a donné naissance aux syndicats ; là encore, c'est le contraire en Israël. Les fondateurs de la Histadruth ne pouvaient s'appuyer sur les travailleurs pour la raison bien simple que d'innombrables professions étaient interdites aux Juifs. Bien avant la lutte contre les Anglais, bien avant la bataille pour les frontières, le petit groupe des hommes qui firent la Histadruth engagèrent la lutte pour le « travail juif ». Il s'agissait d'un objectif élémentaire : permettre aux Juifs de travailler dans n'importe quelle profession. C'est seulement à mesure des conquêtes de la Histadruth que les Juifs pouvaient devenir des travailleurs et, par là même, adhérer aux syndicats nés avant eux. De cette histoire sans exemple dans d'autres pays, vient le rôle exceptionnel des syndicats en Israël. Les bureaux de placement leur appartenaient, la sécurité sociale — cotisations et prestations — dépend exclusivement d'eux. Tout le système national des coopératives est sous l'autorité de la Histadruth. La Tnouva, coopérative de vente des produits agricoles, le Solel Boueh, la plus grande entreprise de construction du pays, les compagnies de navigation Zim et Shoham sont des propriétés de la Histadruth.

Aujourd'hui, les « jeunes turcs » de l'entourage du vieux Ben Gourion ne cachent plus leur objectif. Il s'agit pour eux d'abattre la toute-puissance de la Histadruth, de se « libérer » — c'est le terme qu'ils emploient — de sa tutelle économique et administrative, de la réduire à son rôle syndical de défense professionnelle. Tous ceux qui, en Israël, ont défendu Pinhas Lavon savent maintenant qu'ils défendent l'avenir même de la Histadruth. C'est la place des syndicats dans la gestion économique du pays, dans son orientation sociale, qui est en jeu. C'est cela maintenant l'affaire Lavon. Peut-être n'est-ce pas ce qu'avait voulu le vieil homme distingué à cheveux blancs qui pendant cinq ans se désespérait de voir son innocence bafouée, mais c'est là qu'il en est arrivé.

L'étau arabe

S'agit-il d'une lutte entre la gauche et la droite ? La plupart des Israéliens hésitent à en convenir. Mais tous les ambassadeurs présents à Tel-Aviv ont averti leur gouvernement : derrière Lavon, une autre politique s'offre à Israël. Ce n'est pas un hasard si des homme comme Moshe Sharett, au sein du Mapaï, avec l'appui de tous les partis de gauche, défendent Pinhas Lavon contre Ben Gourion, Shimon Pérès et Moshe Dayan. Ces derniers n'ont jamais cru qu'à la vertu des épreuves de force pour desserrer l'étau des pays arabes autour d'Israël. Ils ont joué à fond la carte de la guerre froide en cherchant à compromettre Nasser et les nationalistes arabes aux yeux de l'Occident en démontrant, même avec les preuves les plus fragiles, leur complicité avec Moscou. Les partisans actuels de Lavon, à commencer par l'ancien président du Conseil Moshe Sharett, estiment, pour la plupart, que la solution véritable des problèmes d'Israël ne peut être que la coexistence normale avec les pays arabes : pour eux, rien n'est plus important que la recherche patiente et systématique de cette coexistence. Dans la mesure où la diplomatie américaine cherche à maintenir de bonnes relations entre l'Occident et les Etats Arabes, ils peuvent compter sur certains appuis américains. Une politique israélienne moins « aventureuse » que celle de Ben Gourion peut convenir davantage au Département d'Etat. Ce problème n'est pas sans rapport avec les âpres discussions qui opposent au sein du sionisme mondial Ben Gourion au président de l'organisation sioniste mondiale : M. Nahum Goldmann.

Cet arrière-plan politique, beaucoup d'amis de Pinhas Lavon n'aiment pas en entendre parler. Pour eux, le drame est celui d'un homme seul pour lequel rien n'a compté que sa propre innocence. C'est vrai qu'il a dressé les syndicats contre le gouvernement, c'est vrai qu'il a cassé en deux le Mapaï, c'est vrai qu'il a fait soupçonner le légendaire Ben Gourion d'avoir couvert une machination, c'est vrai que son cas fait impliquer une partie de l'état-major dans une sombre affaire de faux. Pinhas Lavon savait qu'il allait dresser contre lui les hiérarchies de l'Etat, provoquer la colère du « bonze » Premier ministre inamovible de l'Etat d'Israël, suscité d'innombrables manœuvres de la part des puissants services secrets de son pays. Pour tout éviter, il lui suffisait, tout simplement, d'accepter le verdict de culpabilité rendu contre lui en 1955 ou le jugement bâtard prononcé en 1960. Peut-être Pinhas Lavon lui-même s'y serait-il résigné. Mais pour ses défenseurs, la justice était en cause. Les intellectuels, les vieux idéalistes socialistes qui ne conçoivent Israël que comme une terre de liberté, les jeunes syndicalistes qui ne veulent pas d'un Etat caporalisé où le culte des vieux héros et la censure militaire tiennent lieu de règles suprêmes, ont récusé la raison d'Etat.

La situation d'Israël est telle, disent les amis de Ben Gourion et de Shimon Pérès, que l'Etat ne peut pas s'offrir le luxe d'une crise grave. Toutes les énergies doivent être consacrées à un seul objectif : exister, car l'existence d'Israël ne sera jamais admise par ses voisins. Ainsi, le pays n'a pas de Constitution. Sa rédaction aurait obligé à poser le problème des rapports entre la synagogue et l'Etat. C'est un problème auquel on ne peut pas toucher sans risquer de faire éclater la nation elle-même. Attaquer les plus hautes instances de l'armée et du gouvernement c'est créer une crise aussi grave. C'est pourtant ce qu'a fait Pinhas Lavon ; et c'est cela son crime envers l'Etat.

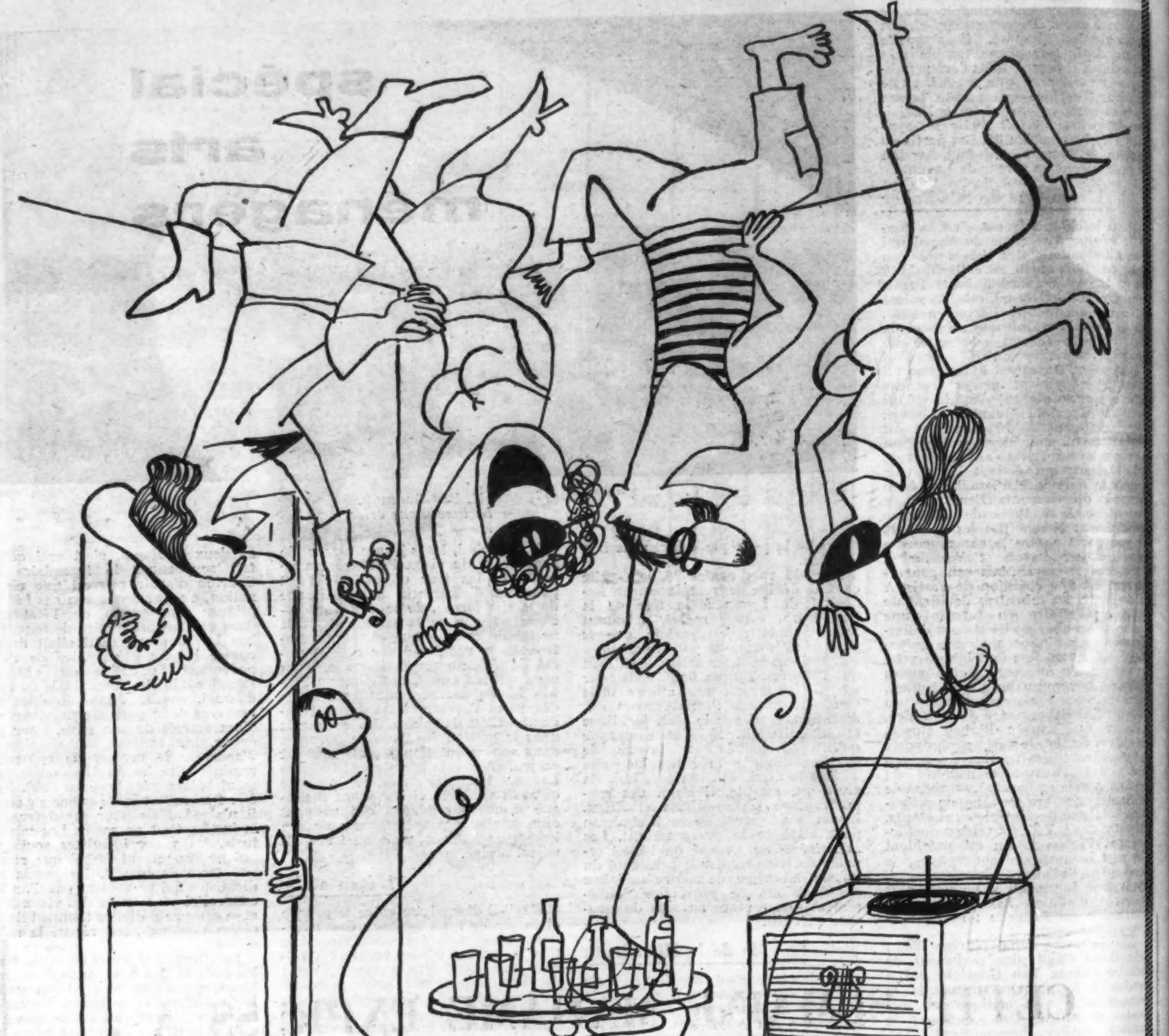
L'armée

A travers les campagnes pour l'innocence de Pinhas Lavon, l'armée s'est sentie atteinte. Or, l'armée, en Israël, c'est la nation elle-même. De sa force viennent la naissance de l'Etat et le tracé de ses frontières. Mais elle est aussi le creuset où se mêlent des hommes et des femmes venant de cinquante pays différents. C'est dans l'armée que les jeunes immigrants apprennent l'hébreu. L'armée comporte aussi le Nahal, organisation agricole militaire qui place une masse de conscrits dans les kibboutz, dont elle assure en grande partie la défense et le recrutement. Tous les Israéliens se sentent en permanence des réservistes de leur propre armée.

Dans ce pays qui n'est pas séparable de ses propres structures, nées des vieilles luttes pour l'indépendance et la survie, l'affaire Lavon remet maintenant tout en cause. C'est pourquoi le drame de l'innocence de Pinhas Lavon est devenu le drame où se joue le destin de son pays.

PAUL-MARIE DE LA GORCE.

AUJOURD'HUI 9 MARS : MI-CARÊME !



... mais s'il pleut, cet été, pendant vos vacances, vous en ferez une tête ! Nous, au Club, nous avons l'assurance-soleil, car nous avons choisi la Méditerranée !

CLUB MÉDITERRANÉE

8, RUE DE LA BOURSE - PARIS - RIC. 43-39

COMMUNIQUÉ

MADAME EXPRESS

(Roustan.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Reçu*** le dernier-né des guides touristiques pour la France. Très clair, il a l'avantage de comporter, outre les hôtels et les restaurants, une notice touristique contenant l'essentiel pour chacune des 4.000 localités citées. D'après les recoupements qu'a pu faire Mme Express, la classification des bons gîtes et des bonnes tables est très valable. Malheureusement, si la classe des établissements est bien indiquée par le nombre de couronnes ou de verres, le guide ne comporte aucune indication de prix : c'est dommage. (« France 1961 », les Guides de Poche, 700 pages, 4,90 NF.)

● ***Préparé*** un gratin d'endives avec de la sauce blanche en sachets. C'est une poudre blanche qu'il suffit de délayer dans un demi-litre de lait tiède et de porter ensuite à ébullition. Réaction des convives : seul un palais délicat l'a trouvée plus fade que la sauce blanche maison (Mme Express avait pourtant suivi le mode d'emploi et amélioré la sauce en ajoutant quelques noisettes de beurre). En réalité, la sauce est un peu trop fluide et on a intérêt à réduire très légèrement la quantité de lait indiquée. La préparation est simple, la réussite assurée (on ne risque pas de faire des grumeaux) mais on ne gagne pratiquement pas de temps. Conclusion : une nouveauté qui sera appréciée des débutantes. (Knorr, 0,60 NF le sachet.)

● ***Appris*** la création d'une Mutuelle maladie et retraite pour les gens de maison. Il s'agit d'un régime complémentaire avec participation de l'employé (maximum 10,50 NF pas mois) et de l'employeur (maximum 15,75 NF par mois). Plusieurs options sont possibles, impliquant évidemment des prestations différentes, mais toujours intéressantes pour compléter celles de la Sécurité sociale, particulièrement insuffisantes pour cette catégorie de travailleurs. Un effort des employeurs dans ce sens permettrait peut-être de revaloriser une profession de plus en plus délaissée. (Mutuelle de Prévoyance Sociale et de Retraite des Employés de Maison, 6, rue Saint-Didier-16e.)

● ***Essayé*** non sans scepticisme une nouvelle gaine « combiné » en tulle élastique blanc. A première vue, « l'objet » — joli au demeurant — ressemble à un maillot de bain une-pièce blanc pourvu de jarretelles. Expérience faite (sous une jupe droite) il s'avère que la « Dorabelle PK » ne gêne pas, ne serre pas et, chose rare pour une tout-en-un, affine les hanches sans épaissir la taille. Le secret de cette gaine, conçue pour les jeunes filles et les femmes assez minces (du 38 au 44), réside sans doute dans le fait qu'elle n'est pas renforcée et ne comporte aucun baleinage. Son prix est très raisonnable : 49,50 NF. (Marque Triumph, Grands Magasins et maisons spécialisées.)

● ***Récupéré*** une tête convenable, malgré une mise en plis défaillante, avec la brosse « Tourbillon ». En sanglier, de forme conique et s'apparentant un peu à un goupillon à bouteilles, elle permet de remodeler une coiffure sans crêper les cheveux. En effet, les mèches s'accrochent à la brosse et il suffit de la tourner dans le sens des boucles pour se coiffer. Un seul défaut, son prix : 40 NF. Compréhensible étant donné la quantité de matière première employée, excusable étant donné ses qualités. (Jean, Simon, 5, rue Marbeuf, 10, faubourg Montmartre.)

● ***Constaté*** à la veille des dimanches de printemps, que les pères de familles nombreuses (ou même peu nombreuses) ont intérêt à munir leurs sièges de voitures de housses faciles à remettre en état après une promenade en forêt. Un nouveau modèle vient de sortir qui correspond à ces impératifs, la « Houss Vit ». En jersey Hélanca 100 % nylon, elle gaine les sièges de très près. Lavée à l'eau savonneuse, elle sèche en deux heures et se remet en place sans repassage. Existe en bleu roi, rouge vif, gris éléphant, chaudron et vert. Prix : 213 NF pour une Dauphine. Ce n'est pas bon marché, aussi avons-nous cherché un modèle moins cher : en plaid écossais et plastique sur les côtés, la housse « Vit'mise » se fixe avec des sangles à boucles « aviation ». Elle n'existe malheureusement que pour les sièges avant mais un plaid assorti est prévu pour la banquette arrière. Prix : 125 NF les trois pièces pour une Dauphine. (« Houss Vit » en vente à la Housse Avia, 50, rue Danton, à Levallois ; « Vit'mise », en vente chez Jocourt, 12, avenue de la Grande-Armée.)

PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE TÉL. TRI. 04-73
Mᵉ SAINT-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI TÉL. TUR 44-07
Mᵉ CHATELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES TÉL. LIT. 39-28
Mᵉ SÈVRES-BABYLONE

ROYALDAIM
74 RUE DE RENNES · LIT 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE

skip
FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
KP - 167-226/2

ON VOUS PARLE DIÉTÉTIQUE
SAVEZ-VOUS RÉPONDRE ?

1. GAYELORD HAUSER est devenu célèbre grâce à un livre qu'il écrivit. Connaissez-vous le titre de cet ouvrage ?

2. On affirme que les contrats « Assurance-Vie » coûtent moins cher aux personnes minces qu'aux personnes fortes. Est-ce vrai ? Pourquoi ?

3. Y a-t-il du calcium dans certains aliments ? Lesquels ?

4. L'état de notre peau dépend-il exclusivement des soins que nous lui donnons extérieurement ?

5. Connaissez-vous les aliments « miracle » ? Pouvez-vous citer les principaux ?

6. Nos dents sont bonnes ou mauvaises. Nous n'y pouvons rien. Vrai ou faux ?

7. Savez-vous pourquoi GAYELORD HAUSER a « distingué » la SUPERLEVURE ? Depuis combien de temps est-elle importée en France ?

8. Est-il possible de fortifier les enfants sans leur donner de médicaments ?

9. Peut-on suivre les indications de GAYELORD HAUSER et boire du vin ? du café ?

1. « Vivez jeune, vivez longtemps ». Cet ouvrage a été traduit en 27 langues et est maintenant connu dans le monde entier. 2. Oui, les statistiques de ces compagnies le prouvent. Comme l'affirme GAYELORD HAUSER, « chaque centimètre gagné sur le tour de taille équivaut à une année de vie en plus ». 3. Oui, il y a du calcium dans certains aliments : dans le lait, mais encore plus dans le super-écrémé, les yoghourts et fromages « super-écrémés » préparés par CHAMBOURCY. 4. Non, certes, il faut nourrir sa peau intérieurement avant de la soigner extérieurement. 5. La SUPERLEVURE, le lait super-écrémé, les supergermes, les black-straps molasses, les yoghourts super-écrémés. 6. Ni oui ni non. La qualité de nos dents est souvent héréditaire, mais nous en sommes ausi responsables ; nous devons leur fournir des aliments riches en calcium, phosphore, vitamines D. 7. Pour la qualité et la teneur exceptionnelle et constante de ses composants : protéines complètes, vitamines rares, sels minéraux précieux. Sans sel, ni sucre, ni graisse, ni amidon, convient à tous les régimes. Depuis 5 ans environ, exclusivement sous la recommandation GAYELORD HAUSER. 8. Oui. En fortifiant leurs aliments : du super-écrémé dans leur lait, des supergermes dans leurs potages, salades, etc. 9. Oui, GAYELORD HAUSER conseille un verre « à bordeaux » par repas. Du café, si on l'aime, sans en abuser bien sûr.

Entre 7 et 9 réponses précises : Bravo ! La Diététique n'a pas de secrets pour vous. Moins de 7 réponses justes, vous auriez intérêt, pour votre Santé, votre Beauté, à lire le Nouveau Digest 1961 GAYELORD HAUSER (36 pages). Envoi gratuit sur demande par le Centre GAYELORD HAUSER, 4, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS (VIIIᵉ).

Communiqué par le Centre Gayelord Hauser

DIÉTÉTIQUE

La confiance règne

● *Dans les boutiques de santé, rien n'est dangereux mais tout n'est pas efficace.*

Au milieu des flacons de jus de pomme de terre, d'huile de pépins de raisins, de pots de crème jaunâtre qui n'avouent pas toujours leur origine, mais énoncent fièrement l'immense variété de leurs vitamines, Madame Express a enquêté cette semaine dans les magasins de produits diététiques.

A côté de vastes entreprises (l'une d'elles dispose de 150 succursales en France), l'industrie du régime appartient surtout aux petites boutiques. On y entre comme dans un lieu saint dont on ne connaît pas exactement les trésors qu'il renferme. Les clients consultent la patronne à mi-voix (il y a peu d'hommes dans la profession) comme on demande conseil au pharmacien sur les petits maux qui ne valent pas une visite chez le médecin. (Les rayons de diététique prennent également depuis cinq ans une extension considérable dans les pharmacies).

Confiance ou crédulité ?

En vérité, on comprend que la clientèle hésite devant la variété de ces aliments parfois précieux, souvent étranges.

— *Bien sûr, il y a trop de produits*, disent les commerçants. *Les nouveaux fabricants* (il y en a tous les jours) *croient qu'ils vont révolutionner ce domaine où tout est basé sur la confiance.*

La confiance, voilà le grand mot lâché. Aucun doute, les clients font confiance. Un peu trop, même. Sans doute, on pourrait aller vérifier si les endives, les poireaux ou les œufs garantis naturels le sont vraiment : ils viennent de fermes proches de la capitale. Mais qui ira voir si les oranges et les pamplemousses arrivés de Marrakech ont bien mûri sur des arbres qui n'ont pas été forcés chimiquement ? Et même si c'est vrai, sont-ils plus riches en vitamines que leurs semblables vendus deux fois moins cher au marché ?

Mais la crédulité générale semble à toute épreuve. Tout se vend, même les savonnettes aux algues, même l'eau de toilette naturiste. En réalité, il y a pour les maisons de régime, trois sortes de clients :

● ceux dont l'état de santé exige un régime déterminé. Ils trouvent effectivement dans les maisons spécialisées des produits étudiés par des marques sérieuses ;

● ceux qui vivent dans la hantise de l'intoxication alimentaire : pour eux, le mot de passe est « produit naturel », même si on ignore ce que recouvre l'étiquette ;

● les végétariens convaincus : il faut bien leur proposer des produits de remplacement puisqu'ils renoncent volontairement aux indispensables protéines du régime carné.

Un peu de sérieux

Etant entendu que chacun reste libre de manger à sa façon, il faut savoir que le seul fait d'entrer dans une boutique de régime soumet l'acheteuse normale à une rude épreuve : celle de la curiosité. Après tout, se dit-on, la crème d'amandes, c'est peut-être délicieux.

Donc, tentée comme tout le monde, mais prudente, Madame Express a demandé à une diététicienne de mettre un peu d'ordre et de sérieux dans cette avalanche de produits miraculeux. Voici ce qu'il faut en savoir et ce que l'on peut en attendre.

SANS SEL :

Ceux qui mangent sans sel trouveront :

● des sels de remplacement : bons, à condition de ne pas contenir de sodium (Diasal, Bouillet) ;

● des moutardes sans sel, ou plutôt pauvres en sel. Mais certaines marques ne sont pas autant sans sel qu'elles le prétendent ;

● les biscottes et pain sans sel : réellement sans sel, ils sont efficaces. 8 biscottes normales apportent 350 mg de sodium contre 10 mg seulement pour 8 biscottes sans sel ;

● du jambon : 15 mg de sodium par tranche moyenne (Sancel) contre 560 mg pour le jambon blanc ordinaire.

RÉGIME AMAIGRISSANT :

C'est dans ce domaine que règnent les plus graves illusions. Aucun aliment en soi n'est amaigrissant. Pour maigrir, il faut observer un régime comprenant une quantité déterminée de protides, lipides et glucides, manger le moins possible, et rechercher les aliments peu assimilables. Exemples : la saccharine et l'huile de paraffine, parfumée à l'estragon (pour les salades et la mayonnaise, mais attention : elle est laxative).

En revanche, la publicité d'un pain amaigrissant annonce qu'il n'apporte que 70 calories par baguette de 10 gr. Mais peu de gens savent que 10 gr de pain ordinaire n'en apportent que 50 !

Les laits écrémés, yaourts ou fromages blancs maigres (Chambourcy-Gayelord Hauser) sont de bons aliments non amaigrissants, mais non engraissants.

POUR LA CIRCULATION :

On assiste actuellement à la ruée des personnes souffrant du cœur, des artères, d'hypertension, sur les huiles dites légères : maïs, tournesol, etc. Elles sont excellentes, mais elles ont été lancées sur le marché par une publicité tapageuse alors que les travaux des chercheurs sur l'artériosclérose ne permettent toujours pas de conclure sur leurs bienfaits.

Il faut donc se conformer — et s'en tenir — aux prescriptions médicales. Une précision qui ne manque pas d'intérêt : l'huile de maïs vendue dans les Prisunic (Maisor) vaut 3,80 NF le litre alors que certaines marques vendues dans des maisons (ou des rayons) spécialisées valent jusqu'à 16 NF.

RECETTES

Deux sauces

● CORDON BLANC

SAUCE PIQUANTE A L'ANCIENNE : 60 gr de beurre, 2 gros oignons, 1 carotte, du céleri-rave, thym, laurier, basilic, 2 clous de girofle, 2 échalotes, 1 gousse d'ail, persil, ciboulette, 2 cuillerées de vinaigre de vin, 1 cuillerée de farine, un peu de bouillon, sel, poivre, des cornichons.

Cette sauce est excellente avec la tête de veau, les pieds de veau, les restes de viande, tout ce qui a besoin d'être relevé.

Mettez dans une casserole : le beurre avec les oignons émincés, la carotte et le céleri coupés en petits morceaux, les aromates et les herbes. Mettez sur le feu jusqu'à ce que le tout soit bien coloré. Ajoutez alors la farine, puis mouillez avec le bouillon et le vinaigre. Faites bouillir à petit feu pendant environ 30 minutes. Passez au tamis, assaisonnez. Coupez les cornichons en rondelles dans la sauce.

● CORDON BLEU

BEURRE BLANC : 50 gr de beurre demi-sel, 200 gr de beurre fin, 10 échalotes, 1 verre de vin blanc sec, sel, poivre (pour 1 kg de poisson).

Cette sauce raffinée accompagne parfaitement les poissons d'eau douce (en particulier le brochet) et les poissons de mer : bar, turbot, limande, daurade (cuits au court-bouillon ou grillés).

Hachez les échalotes et faites-les bouillir dans le vin blanc. Broyez-les bien et laissez réduire. Avec le beurre fin, faites de petits tas que vous alternez avec de petits tas d'échalotes que vous placez au fond d'un plat de terre, celui-ci reposant dans un bain-marie *pas trop chaud*. Battez au fouet. Le beurre doit se mêler aux échalotes tout en restant bien crémeux. Vous ajoutez ensuite le beurre demi-sel en tournant toujours. Assaisonnez et servez dans une saucière chauffée.

SUZANNE ET HENRIETTE

POUR LES SURMENÉS :

● les dextroses, type « dextrosol » : ce sont des sucres sans pouvoir calorique supplémentaire, mais qui ont l'avantage, étant moins sucrés au goût, de pouvoir être absorbés en plus grande quantité ;

● les protéines : on utilise celles du lait (hyperprotidine) pour enrichir le régime.

POUR TOUS :

● *les vitamines* : elles sont précieuses dans les aliments dits « complets » : riz complet, soja, sel non raffiné, pain complet, mélasse, farines de seigle, de sarrasin, de châtaigne, sucre de canne, etc... mais uniquement lorsqu'on n'en absorbe pas une ration suffisante dans un régime normal ;

● *le pain complet* : pour ceux qui l'aiment et le supportent (à proscrire chez les colitiques et les dyspeptichez les colitiques et les dispeptiques), Le son contient en effet des vitamines du groupe B et des éléments minéraux.

● *les produits-miracles* : type confit d'amandes, crème d'oléagineux (pignons, caju, noisette), ils sont destinés à remplacer la viande dans les régimes végétariens, il ne faut en aucun cas les ajouter à un régime normal, sous peine d'être dangereusement suralimenté.

L'ascète et son entourage

● ***Pour suivre un régime, il faut de la volonté mais surtout un sens aigu de la psychologie.***

LES végétariens convaincus, les doux maniaques et les vrais malades ne sont pas les seuls à contribuer au succès des magasins de diététique.

Les femmes — et les hommes — que préoccupe leur ligne les connaissent aussi. Or, l'excédent de poids ne paraît jamais plus encombrant qu'au printemps.

C'est maintenant que les bonnes résolutions se prennent, c'est maintenant que les régimes s'entreprennent.

Mais le régime qui n'obéit pas à des impératifs médicaux, qui n'a pas pour but la diminution du taux de cholestérol mais celle du tour de taille, implique non seulement une discipline physique et morale mais surtout un sens aigu de la psychologie pour établir des rapports agréables entre l'ascète et son entourage.

Trois cas peuvent se présenter qui entraînent chacun des situations différentes (et délicates) :

1°) Un ascète doit lutter contre la mauvaise volonté de son entourage qui refuse d'admettre la nécessité de son régime.

2°) L'entourage veut aider l'ascète dans son effort sans pour autant le transformer en grand malade.

3°) L'entourage veut transformer en ascète un bon vivant qui n'en voit pas l'utilité.

Premier cas :

(Nous prenons ici un exemple féminin.)

Partez du principe absolu qu'Il sera contre. Après avoir vaincu les réticences de votre paresse ou de votre gourmandise, il vous faudra encore affronter ses moqueries, voire son indignation, si ce n'est son veto. Lorsqu'il aura prononcé la phrase inévitable : « *Je t'aime comme tu es* », passez à l'attaque.

« *Tu sais, mon chéri, j'ai essayé de remettre la robe grise que tu aimes beaucoup : impossible, je ne rentre plus dedans* », ou bien, si l'argument vestimentaire ne semble pas le frapper : « *Je suis pleine de boutons, mon foie ne doit pas fonctionner très bien ; je crois que j'ai besoin de me désintoxiquer* » ; etc.

Aussi convaincante que vous soyez, ne comptez pas sur une adhésion immédiate et entière, mais le plus dur est fait. Il vous reste à respecter la règle du jeu.

SUR LE PLAN PSYCHOLOGIQUE :

Affichez une bonne humeur à toute épreuve. N'oubliez jamais que ce n'est pas *lui* qui vous impose ce jeûne ; bannissez de votre vocabulaire les mots : faim, appétit... régime.

Evitez, avant tout, de vous plaindre.

SUR LE PLAN MATÉRIEL :

● Au petit déjeuner buvez, à petites gorgées, une tasse de thé, il ne s'apercevra pas que vous délaissez les tartines.

● Profitez au maximum des repas où il n'est pas là... pour ne pas manger.

● S'il est là, trichez, mais trichez bien. Ne restez pas devant une assiette vide ; servez-vous copieusement de salade ; mâchez chaque feuille longuement. Parlez beaucoup, vous mangerez moins.

● Ne refusez en aucun cas d'aller au restaurant. La seule astuce consiste à respecter le nombre de plats traditionnel. Mais personne ne vous empêche de commander un demi-pamplemousse pour commencer, un steak grillé, une salade, un morceau de gruyère et une pomme au lieu de : une terrine de canard, un petit salé aux lentilles, un munster et une meringue glacée Chantilly. Laissez-vous servir un verre de vin, rien ne vous force à le boire.

Enfin, lorsque vous aurez perdu les quelques kilos qui pesaient sur vos hanches — et sur votre conscience — sachez qu'il y a peu de chances pour qu'il manifeste un enthousiasme spectaculaire. Il vous dira sans doute, un peu distrait : « *Je ne sais pas pourquoi, mais tu es en forme en ce moment.* »

Après tout, n'est-ce pas ce que vous espériez ?...

Deuxième cas :

« Il » est au régime, vous êtes mince comme une guêpe.

● Encouragez-le... même si le résultat ne vous paraît pas éclatant après quatre jours d'efforts.

● Prenez-le extrêmement au sérieux. S'il fait une entorse (même grave) à son régime, ne le ridiculisez pas : « *Alors, ces bonnes résolutions ? Déjà finies ? Les hommes n'ont vraiment pas de volonté* », etc.

● N'assistez pas à sa pesée (matinale ou vespérale). S'il a perdu 75 gr., il vous le dira ; si son poids est stationnaire, il sifflotera d'un air dégagé en descendant du pèse-personne ; s'il a regrossi... vous le saurez toujours assez tôt.

● Ne le traitez pas en malade, mais en héros.

(Eve.)

UNE SCÈNE CLASSIQUE AU PRINTEMPS.
Parlez beaucoup, vous mangerez moins.

Ce cas est entièrement « réversible » et s'applique aussi bien aux épouses de « rondelets » qu'aux conjoints de rondelettes.

Troisième cas :

Vous voulez *lui* faire suivre un régime. Ne croyez pas que cela soit simple. L'abord du sujet relève de la haute diplomatie. Voici quelques suggestions.

L'ATTAQUE INDIRECTE : « *Il me semble (mon chéri), que tu t'essouffles facilement ces temps-ci ; évidemment, quatre étages... Que veux-tu, nous n'avons plus dix-huit ans...* »

L'ATTAQUE « DOUCHE ÉCOSSAISE » : « *Mon Dieu (mon chéri), que tu es beau ! Quel dommage que tu aies un double menton...* »

L'ATTAQUE SEMI-DIRECTE : « *Il y a quelque chose qui ne va pas : où ton costume te grossit, ou alors... ou alors... c'est toi qui as grossi.* »

Quand il aura commencé, ne croyez pas que votre tâche soit accomplie. C'est à vous d'équilibrer ses menus, de l'aider à maigrir sans le dégoûter de l'existence, de lui faire croire (provisoirement) que la gastronomie est un art décadent.

● Servez-lui un petit déjeuner copieux (œuf coque, jambon), il mangera moins au déjeuner.

● Ne le forcez pas à « brouter » des salades vertes ; la verdure ne présente aucune valeur énergétique aux yeux des hommes. Préférez les légumes cuits... en salade (choux-fleurs, céleri, fenouil, crosnes, etc.).

● Usez et abusez du poisson (maigre).

● Achetez-lui du fromage qui se mange sans pain (gruyère, cantal).

● Ne le privez pas de vin, mais donnez-lui un bourgogne plutôt qu'un rosé : il en boira moins.

● Supprimez le beurre sur la table.

● Ne lui faites pas sauter de repas. Il serait trop triste... et se rattraperait voracement au repas suivant.

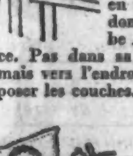
● Ne lui ordonnez pas de suivre simultanément un régime et des séances de gymnastique. L'exercice physique creuse.

● Freinez les sorties au restaurant. Jamais un homme n'oserait commander une grillade sans garniture et un yaourt sans sucre.

● Dans la mesure du possible, ne composez pas deux menus différents. Si vous avez faim en sortant de table, attendez qu'il soit parti pour grignoter un « supplément ».

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

"Bébé et les petites odeurs..."



Bébé change de couches.

Avant de changer Bébé, en femme avertie, vous donnez un coup de bombe AIR-WICK dans la pièce. Pas dans sa direction, bien sûr, mais vers l'endroit où vous allez déposer les couches.

Bébé n'aime pas l'odeur de la pipe

de Papa et vous ne voudriez pas qu'il en souffre. Aussi dès que votre mari fume près du berceau, donnez quelques bons coups de bombe AIR-WICK et l'odeur de tabac sera détruite.

Si Bébé est malade,

vous fermez la porte de sa chambre pour qu'il soit au calme. Mais en mère attentive, vous lui donnerez un air pur en plaçant sur la commode un flacon d'AIR-WICK, mèche à peine tirée, jusqu'à ce qu'il guérisse.

Bébé a un tapis plastique

qui est facile à entretenir mais qui sent assez fort. Pour que Bébé ne souffre pas de l'odeur, débouchez un flacon d'AIR-WICK dans sa chambre, chaque matin, pendant quelques heures.

FUTURES MAMANS
élégantes
"MAMAN CHIC"
a créé à votre intention une collection de "Classe" dans des tissus couture.
Tous modèles conçus pour être transformables par ses soins après la naissance.
48, RUE DE PASSY
"SALON BOUTIQUE" DANS LE JARDIN
416, RUE ST-HONORÉ
SALONS AU 1er ETAGE (ANGLE R. ROYALE)
CATALOGUE SUR DEMANDE

JEANNE GOUBERT
DEJA
les TRICOTS PRINTEMPS
PREMIERES MARQUES
140, av. Victor-Hugo, 140

LA FOIRE AU

« PUIS-JE vous faire une démonstration ? Voulez-vous un dépliant ? Voici nos tarifs... » Le stand est impeccable, rangé, propre, rodé comme si la manifestation durait depuis une semaine. On y vend des aspirateurs allemands. Au stand d'à côté, des caisses traînent encore, les appareils ne sont pas montés, le démonstrateur avoue quand on lui demande un conseil : « Je ne peux pas vous répondre, j'attends le patron, mais il ne saurait tarder ». C'est un stand français.

Cette scène, chaque visiteur a pu en être témoin plusieurs fois dans la matinée de jeudi dernier à l'ouverture du 30e Salon des Arts Ménagers.

Deux jours essentiels

Pour faciliter leur travail, journalistes et détaillants avaient été convoqués deux jours avant le grand public. Il s'agissait donc, pour les fabricants, des 48 heures presque essentielles puisqu'ils pouvaient ainsi prendre contact avec les dépositaires de la France entière venus sélectionner les appareils qu'ils vendront en cours d'année. Pourquoi beaucoup de fabricants français n'ont-ils pas fait l'effort, dans ces conditions, d'être prêts à temps ? On se souvenait avec mélancolie d'une certaine exposition de 1937.

(Mme Express en a souvent entendu parler.)

La tentation étrangère

Pourtant, l'enjeu est de taille. Les biens d'équipement ménager représentent chaque année une dépense de 230 milliards d'anciens francs environ. Et le marché français peut encore — doit — se développer. Les étrangers sont prêts à payer cher une place dans les cuisines françaises. L'ampleur de leur participation et le luxe de leurs stands au C.N.I.T. le montrent clairement.

Les visiteurs se passionnent pour ces nouveaux exposants européens. Les lignes et les coloris italiens, les chromes et la robustesse allemands, l'ingéniosité et le goût des Nordiques séduisent la ménagère française. Mais faut-il se laisser tenter ?

Trois facteurs interviennent dans le choix d'un appareil électro-ménager : la qualité, le prix, et les réparations éventuelles. Sur le premier point, les firmes étrangères offrent

FROID
LAVAGE
MÉNAGE
Electrolux
vous invite
dans ses Salons
26, Bd. Malesherbes - Tél. Anj. 61-70
Odette Pascale sera heureuse de vous accueillir et de vous présenter les "nouveautés" et l'ensemble du matériel Electrolux.
Vous pourrez faire vous-même, gratuitement, l'essai des appareils qui vous intéressent.
Sensation aux Arts Ménagers !
Exclusivité mondiale Electrolux
le "picnic box"
1er réfrigérateur portatif thermo-électrique

REPORTAGE

Si vous y allez

En cinq heures, à cinq, l'équipe de Madame Express n'a pas tout vu au C.N.I.T. Voici ses conseils et ses encouragements.

LE tout n'est pas de partir, il faut arriver. On a beaucoup écrit sur le Grand-Palais et ses embouteillages, la congestion du cœur de Paris et les difficultés de parking.

Il est à prévoir que l'on écrira beaucoup sur le rond-point de la Défense et ses embouteillages, la congestion de la périphérie de Paris et les ressources du parking.

9 H. 22 : une fraction du commando de Madame Express quitte l'Etoile en voiture. Elle a revêtu la panoplie de parfaite visiteuse de Salon : souliers ni hauts ni bas, serviette d'homme sous le bras, pas de sac à main (et pas de porte-monnaie bien garni pour éviter la tentation).

10 H. 7 : une dame Express arrive en vue du C.N.I.T. A droite, à gauche, en face, des voitures sont alignées ; sur chaque pare-brise, un papillon bleu. Renseignements pris, il ne s'agit pas de contraventions mais de tickets de parking. Un gardien les délivre contre la somme (ronde) de 2 NF. Premier conseil : n'hésitez pas à vous garer dans le premier parking que vous rencontrez ; le parc-Salon peut contenir 4.500 véhicules, mais il est évident que les places proches de l'entrée sont prises vite et tôt.

Le temps passe

10 H. 15 : quelques hautes marches sont franchies, 2 NF sont versés, les portes du XXXe Salon des Arts Ménagers s'ouvrent (1).

A partir de cet instant, le temps ne compte plus. En 5 heures à cinq, au Palais de la Défense, nous n'avons pas tout vu, mais nous avons beaucoup appris. Voici quelques « trucs » qui vous aideront (peut-être) à ne pas vous perdre et vous permettront de profiter de votre visite à cette cathédrale de béton et néon :

● POUR S'ORIENTER : les plans triangulaires abondamment diffusés par la presse ne vous serviront pas à grand-chose. Le catalogue (3 NF) édité en quatre langues, non plus.

Sachez que vous pénétrez au Salon par le niveau 3. Les galeries d'exposition sont numérotées de 1 à 5 ; mais il n'y a, en fait, que deux grandes plates-formes (1 et 3), les niveaux 2, 4 et 5 étant constitués par des galeries intermédiaires.

LES VISITEUSES ...
Si vous ach...

Si vous arrivez sans idée préconçue, avec l'âme légère du badaud, contemplez longuement l'extraordinaire robinet aérien d'un adoucisseur d'eau qui ruisselle sans fin du ciel (ci-contre) ; tâchez de découvrir son secret avant qu'on vous l'explique ; promenez-vous, égarez-vous, retrouvez-vous.

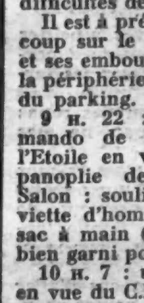
Si vous venez avec l'intention d'acheter quelque chose — que ce soit un couteau de cuisine ou une machine à laver — attention ! un plan de bataille est indispensable.

Points de repère

Nous avons noté à votre intention quelques points de repère, tous

(1) Le Salon est ouvert tous les jours de 10 à 19 heures. Les lundis, mercredis et samedis, fermeture à 23 heures.

élégant et chatoyant
NINO 402
FIBRE DIOLEN POLYESTER MÉLANGÉE
Refuge douillet contre la pluie, ce vêtement satisfera votre double souci de confort et d'élégance. En tissu polyester chiné, NINO 402 vous offre, dans une grande variété de teintes, des modèles de classe aux lignes jeunes et souples ayant la douceur et l'aspect de la soie.
Franck et Fils
80, RUE DE PASSY à PARIS
MAGASIN CLIMATISÉ



FEMMES PETITES
LA MODE
"TROIS POMMES"
PRÊT A PORTER
GENEVIÈVE CORNE
21, R. LA BOËTIE - ANJ. 68-64

LORÈNE
COLLECTION DE PRINTEMPS
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

…NFORT

…ties que leurs concurrents … ce qui concerne les …angements par rapport … salon, si ce n'est une …aire sur les réfrigé… … % environ). Malgré … encore importants … T.V.A. sur les pays … les marques …nt en général que de … chères. Certaines, … volontairement ali… …ix français.

…blème des services … ce domaine, l'im… …anciens des fabri… représente un net … dépositaires assure… … réparations. Mais …ndra les pièces im… …ent les exposants

…ffort esthétique

… peuvent par consé… …tenter, mais les au… …regretter amèrement …vant une machine à … dans quelques an… …ions d'implantation

auront changé. Pour l'instant, la prudence s'impose.

En tout cas, cette compétition européenne ne peut que profiter aux consommateurs. Pour les séduire, les fabricants ont multiplié les petits perfectionnements techniques (1) mais c'est surtout sur l'esthétique des appareils qu'ils ont fait porter leurs efforts. Il existe maintenant une mode ménagère au même titre qu'une mode vestimentaire (2). Dans dix ans, on pourra deviner à la couleur d'une casserole l'année où elle fut achetée.

Le jour viendra peut-être où l'on changera de réfrigérateur comme on change parfois de voiture : parce qu'on en tombera amoureux. Nous n'en sommes pas encore là ; mais l'immense Foire au Confort qui se tient au C.N.I.T. cette semaine n'a déjà plus aucun rapport avec la petite kermesse qu'abritait depuis trente ans le Grand Palais. Elle est à l'échelle de nos envies, sinon à celle de notre pouvoir d'achat.

C. C.

(1) Voir « Nouveautés 61 », p. VI.
(2) Voir « Esthétique », ci-dessous.

…ort aux marches de …ur :
● … renseignements est … l'entrée (niveau 3).
● …urs sont au même ni…
● …isine : niveau 1, dans …s de l'entrée princi…
● … à laver se trouvent …iveau 1, presque au
● …écoration » (Le Foyer …st située à l'inter… … du fond, à droite des

si les conférences ne vous passionnent pas) (niveau 1).

● Pour acheter (ou commander) : ne vous laissez pas submerger par les prospectus. Ne thésaurisez que ceux qui vous intéressent. Demandez au démonstrateur de noter le prix des articles et l'adresse d'un dépositaire *sur le prospectus même.* Prenez garde que les prix des appareils étrangers ne soient pas indiqués en lires, en couronnes ou en dollars.

Dernière recommandation : ne tentez pas de déjeuner au self-service du Salon (niveau 2) entre 13 h. et 14 h. C'est le moment où les exposants ont faim.

(Eve.)

VISITEUSES … *Si vous ach…*

…ez — de loin — un … intéresse, par exem… …inaire qui luit sous … l'étoile du berger, …s par derrière, rasez …viterez ainsi de mon… …ndre la multitude de …mi-niveaux pour par…

… que vous n'êtes plus … ne cherchez pas la …aires : il n'y en a pas.

…poser : quelques sug… … moment (inévitable) …fuseront de vous por… … trouver un siège : … la banque (niveau 2), … conférences (même

ESTHÉTIQUE

Un effort fructueux

● ***Vous aurez envie de blanc pur, de couleurs tendres, de lignes longues.***

La plupart des appareils ménagers présentés au XXXe Salon bénéficient des mêmes perfectionnements techniques. Pour emporter l'adhésion des acheteurs, les fabricants ont fait porter l'essentiel de leurs efforts sur le plan esthétique.

Mme Express a noté les différentes tendances qui situeront, dans l'histoire de l'art ménager, les acquisitions de 1961.

Les couleurs

Tout ce qui, les années précédentes, était jaune, ou crème, est devenu blanc. Blancs les réfrigérateurs, blanches les machines à laver, blancs les séchoirs à linge ou à cheveux... Suffit-il de trois heures pour « habituer l'œil », ou, au contraire, s'agit-il d'un instinct naturel ? Mme Express a constaté qu'auprès de ces surfaces immaculées, les crème prennent l'aspect d'un blanc douteux.

Autre nouveauté : la nursery a déteint sur la cuisine, la salle de bains et (éventuellement) la lingerie. Les éléments de cuisine, les mixers, les casseroles, les planches à repasser se parent des couleurs les plus tendres. Le bleu ciel et le rose bonbon dominent. On peut même, si l'on est très raffiné, assortir à l'ensemble du matériel l'intérieur du réfrigérateur. Presque toutes les maisons, en effet, proposent des modèles à intérieur « pastellisé ». Attention : essayez, même si vous êtes très fantaisiste, de vous en tenir à une seule couleur : les ensembles « Arlequin » deviennent vite fatigants pour l'œil. Seules teintes vives : les aspirateurs adoptent le rouge vif ou sombre

Enfin, Mme Express a remarqué quelques réfrigérateurs noirs (déprimants) et quelques salles de bains noires (romantiques).

Jet d'eau aérien.
Si vous flânez.

Les formes

Sous l'influence incontestable des Italiens, spécialistes des belles carrosseries, et des Nordiques, maîtres ès formes fonctionnelles, les lignes se verticalisent. Les réfrigérateurs maigrissent, ils s'élancent vers le ciel. Parfois, même, ils maigrissent exagérément et prennent l'aspect fluet de garçonnets grandis trop vite.

De chenilles, les aspirateurs deviennent poires ou pommes et gagnent, en hauteur, ce qu'ils perdent en largeur. Des cubes aux angles adoucis, ou parfois même des sphères parfaites remplacent les traîneaux traditionnels.

Si la plupart des gros appareils ménagers retrouvent des angles nets, les éléments de cuisine, en revanche, reviennent aux courbes fonctionnelles, moins douloureuses en cas de heurts.

Les matières

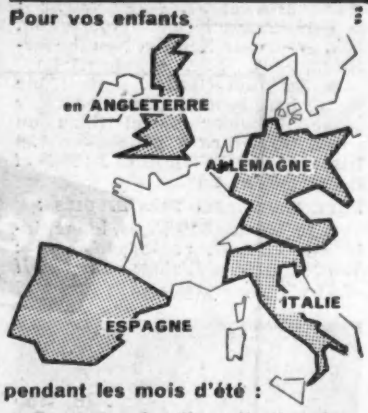
Parmi les matières utilisées, les plastiques jouent toujours un rôle important, mais essaient autant que possible de prendre des aspects originaux. Parfois, ils deviennent mats, ou légèrement satinés. Souvent, ils imitent le marbre et, surtout, le bois. Il est probable que bien des femmes adopteront ces « faux bois », qui les consoleront de ne pouvoir s'offrir des placards en teck ou en acajou véritable, somptueux mais réservés à quelques privilégiées.

Cet effort esthétique était souhaitable. Il a donné, dans l'ensemble, de bons résultats. Il ne faut pas, cependant, le pousser trop loin. Les baignoires et les lavabos en forme d'hexagone ou de polygone gênent le regard, et ne donnent pas particulièrement envie de les utiliser. Et l'on frémit devant le stand d'un fabricant qui s'intitule « couturier de la haute cuisine », à la vue d'une cuisinière, aux lignes vaguement « lecorbusiéresques », enjolivée d'un revêtement émaillé à carreaux roses et bleus (ci-dessous). Elle est heureusement réservée aux collectivités et « aux maisons bourgeoises ». Tant mieux pour les autres !

(Roustan.)

Une cuisinière « haute-couture ».
Si vous aimez...

Collection de printemps
chez
Marie-Martine
8, rue de Sèvres
BAB. 18-44
Parking assuré

VACANCES STUDIEUSES
Pour vos enfants


pendant les mois d'été :
★ Dans des familles sélectionnées.
★ Sous la responsabilité de professeurs expérimentés.
★ En vue d'une pratique intensive de la langue.
★ Pour réussir dans les études et aux examens.
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ
Renseignements (préciser le pays choisi) et inscriptions aux :
VACANCES STUDIEUSES
3, rue du Fg St-Honoré - PARIS (8e)
ANJou 59-25 et 19-14
6, Avenue Van Dyck - PARIS (8e)
WAGram 28-33 CARnot 26-66
Séjours à Noël, Pâques et toutes époques de l'année : documentation sur demande.

SOYEZ JEUNES ! RESTEZ JEUNES !
Avec l'âge, la peau tend à se dessécher, les pores à s'élargir et le teint à perdre de son éclat.
Pour toutes les femmes ayant dépassé la trentaine, CHARLES OF THE RITZ apporte une promesse de jeunesse avec son nouveau traitement vraiment révolutionnaire, BEAUTY FORTY, composé de trois produits : ASTRINGENT CREAM, VELO DERMA 770 LOTION et DUAL LOTION.
Employé régulièrement chaque jour, le traitement BEAUTY FORTY donne des résultats incomparables qui persistent au cours des années
ASTRINGENT CREAM
Crème miracle dont la formule complètement inédite convient à toutes les natures de peau.
Resserre les pores, tonifie les muscles, affine le grain de la peau sans dessécher.
ASTRINGENT CREAM, employée chaque jour pendant un quart d'heure sur le visage et sur le cou, est une assurance-santé et une assurance-beauté pour l'épiderme.
VELO DERMA 770 LOTION
La peau tendant à se déshydrater avec l'âge, VELO DERMA 770, lotion superconcentrée hydratante, rend à l'épiderme l'humidité interne qui lui est essentielle. Exceptionnelle base de maquillage à qui elle confère éclat et fraîcheur.
DUAL LOTION
Lotion tonique et stimulante, qui enlève toute trace d'impuretés, stimule la circulation du visage et du cou et donne de l'éclat.
BEAUTY FORTY est en vente chez les Dépositaires exclusifs de CHARLES OF THE RITZ et dans les Grands Magasins de Paris.

Tissus …dré
…5 RUE DE PASSY - AUT 18-01
… qualité au meilleur prix
…INZAINE PUBLICITAIRE AVANT SAISON
…AINAGES DE PRINTEMPS
… shetland, cheviotte, unis et fantaisie
provenance Haute Couture
…aleur 30 NF, Soldé 10 NF le mètre

Durer
PARIS
Collection de Printemps
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
38, rue du Faubourg-Saint-Honoré

bella boutique
vous attend avec sa nouvelle collection de printemps
ROBES-MANTEAUX-TAILLEURS
et une sélection sensationnelle d'IMPERMEABLES
12, rue La Boétie
ANJ. 93-96

PAQUES
Ville ou ski
Madame, Monsieur...
votre pantalon sur mesures en 3 JOURS
depuis 79 NF
Ville : belles draperies très mode (pli permanent)
élastiss laine ou shantung
Fuseau : Elastiss
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

LES NOUVEAUTÉS 61

Réfrigérateurs :

Devant la débauche de modèles (et le nombre de marques), il est presque impossible de faire un choix. Madame Express a cependant remarqué :

POUR LEURS QUALITÉS ESTHÉTIQUES :

● Westpoint (U.S.A.), ligne très svelte, poignée fine placée à la hauteur de l'œil. Extérieur blanc, joint de caoutchouc, freezer et bac à légumes bleu des mers du Sud, enjoliveurs de clayettes et de la porte aménagée en métal anodisé doré. Le 200 litres : 1.390 NF (*niveau* 3, *stand* 31-*G et J*). (Importateur : Société Financière d'Importation, 143, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine, SAB. 39-60.) (Photo n° 1.)

● Emerson (Italie), ligne haute mais bien proportionnée. Extérieur blanc, intérieur pastel (bleu ou rose). Ouverture à pédale. Le 150 litres : 1.250 NF (*niveau* 3, 26-*F et G.*) (*Photo n°* 2.)

POUR LEURS PRIX TRÈS ÉTUDIÉS :

● Frigidaire 110 litres, blanc, intérieur couleur, porte aménagée : 790 NF (*niveau* 3, *stands* 12 *et* 14-*H et I*).

3) BLOC SÈCHE-LINGE.

● Frimatic, le 110 litres : 690 NF (*niveau* 3, 23-*D*).

● Zoppas, le 130 litres : 900 NF (*niveau* 3, 29-*G et H*).

Cuisinières :

Beaucoup d'améliorations de détails. Nous avons noté :

● Aubecq 601, quatre feux, chariot sortant, dessus stratifié formant plan de travail : 795 NF (*niveau* 3, 41-*D et J*).

● Krefft, trois feux placés l'un derrière l'autre (l'appareil ne mesure que 40 cm de large) : 640 NF (*niveau* 1, 67-*T*).

● A.C.E.R. Laura-Luxe, quatre feux. Four lumineux, à hublot, et pouvant se tirer vers l'extérieur. Boutons de réglage triangulaires. Prix non fixé encore : 750 NF environ (*niveau* 1, 70-*V et W*).

● Maybaum (Allemagne), électrique, comprend trois éléments (réchaud, four et support) vendus ensemble ou séparément. Le tout : 300 NF (*niveau* 3, 14-*U*).

● Parnal (Angleterre), trois feux, gril indépendant, placé très au-dessus de l'appareil et entièrement carrossé en tôle émaillée : 700 NF (*stand Radiation, niveau* 3, 31-*O et R.*) (*Photo n°* 4.)

Aspirateurs :

Deux catégories, les très bon marché (toujours de forme balai et presque toujours en plastique) et les nouveaux traineaux, en forme de boule ou de boîte. Madame Express a noté particulièrement :

● Air King, très léger (1,200 g) : 99 NF (*niveau* 3, 17-*V*).

● Meca-Morel, en plastique : 100 NF (*niveau* 3, 40-*T*).

● Linke (allemand), traineau léger, transformable en balai et aspirateur à main. Manches en acier inoxydable : 350 NF (reprise des anciens appareils pour 50 NF) (*niveau* 3, 22-*N et O*).

● Mors (français), boîte sur hautes roulettes, puissance d'aspiration réglable, la boîte intérieure rigide est facile à vider : 410 NF (*niveau* 3, 24-*N et O*).

Machines à laver :

Pas de nouveautés sensationnelles. Tous les modèles sont très au point. Choisir en fonction des besoins et de la place disponible.

Séchoirs à linge :

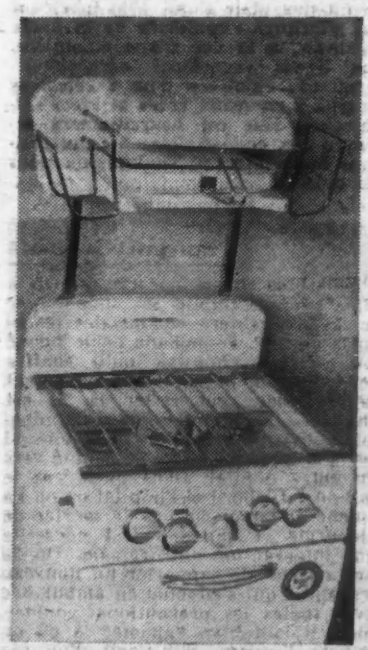
Dans les petits appartements, ils rendent de grands services.

● Flately (Grande-Bretagne), bloc sèche-linge électrique avec brassage d'air chaud (1 m de haut environ). Contient des barres de bois pour y placer le linge. Peut servir de chauffage d'appoint en enlevant le couvercle. Puissance : 1.250 W. Un inconvénient : ne fonctionne que sur 220 volts : 219 NF (*niveau* 3, 8-*P*).

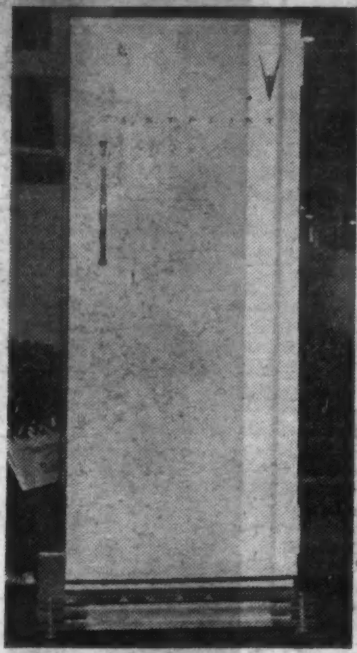
● Noirot (France), bloc sur roulettes, pouvant contenir une grosse lessive. Fonctionne sur 110 et 220 V : 385 NF (*niveau* 3, 27-*M et N*). (*Photo n°* 3.)

Gadgets :

● Lave-vaisselle fonctionnant à la pression d'eau sans électricité : 45 NF. Séris (*niveau* 4, *stand LC* 44 ou 183, rue Cuvier, Lyon).



4) GRIL EXTÉRIEUR.



1) RÉFRIGÉRATEUR : LIGNE SVELTE.

2) RÉFRIGÉRATEUR : OUVERTURE AU PIED.

● Anti-odeur pour le réfrigérateur : c'est un sachet perforé contenant du charbon actif (un an et demi) : 18 NF (*Purigel, stand Le Creuset, niveau* 3, 35-*D et G*).

● Crochets à tableaux montés sur toile gommée adhésive. Peuvent supporter 7 kg : 1,50 NF les trois (*Jiffy, niveau* 4, *stand Leclerc*, 15-*A et L*).

● Gril en fonte bleuie à double fond. Permet une meilleure irradiation de la chaleur : 45 NF (*Saint-Trond, niveau* 3, 51-*B*).

● Sac à linge hollandais en plastique aéré, monté sur pieds laqué pliants : 49 NF (*Brabantia, niveau* 3, 44-*R*).

● Cafetière italienne de sécurité: deux récipients écartent tout danger d'explosion : 130 NF les 6 tasses (*Femoka, niveau* 3, 29-*S*).

● Chaise à niveau variable : elle passe de la hauteur « bébé » à celle d'un siège normal. Formica et tube chromé : 8 NF (*La Chaise fonctionnelle, niveau* 4, 43-*A*).

● Vernis à meubles très facile à utiliser. On peut obtenir les mêmes résultats que les professionnels du vernis au tampon (*Furniglass, niveau* 4, 15-*C*).

● Grilles pour fond d'évier, en inoxydable. Comportent de petits pieds en plastique : 10,50 NF la petite, 15 NF la grande (*A.R. Inox, niveau* 3, 46-*R et S*).

● Coupe-oignons antilarmes : il est en plastique et démontable : 14 NF (*Zylyss, niveau* 3, 20-*B*).

Décoration :

● Moquette côtelée 51 % laine, 49 % fibres artificielles. Se pose sans thibaude par collage, même sur du ciment. Réparations faciles. Antimite. Existe en dix coloris : 29,80 NF le m2 (*Dilemma, stand Lemaire, niveau* 2, 41-*B*).

● Dalles plastique marbrées blanc et gris clair pour revêtements muraux. Se collent grâce à un adhésif spécial. 1 m2 : 41,50 NF ; 5 m2 : 205 NF (*Japy, niveau* 2, 26-*B*).

● Lanterne de style (fabrication italienne) en cuivre doré et verre opalin, forme ovale : 195 NF (*Brambella, niveau* 2, 13-*A*). (*Photo* 5, *à droite.*)

● Lustre italien très moderne, sorte de mobile, fait de verres ballons retournés et sans pied : 231,30 NF (*Regiani, niveau* 2, 70-*A*, *et Gérard et Pierre*, 146, *bd Magenta*). (*Photo* 5, *à gauche.*)

5) LUSTRES ITALIENS : MODERNE ET ANCIEN.

● Balancelle pour jardin ou terrasse, avec armature bois pour le siège et large toit de toile. Deux places, démontable. Pèse 28 kg. Existe en bleu et rouge. Prix très étudié : 225 NF, 220 pendant la durée du Salon (*Relaxelle, niveau* 1, 6-*B*, *et* 7, *rue Alexandre-Cabanel, Paris*-15e). (*Photo n°* 6.)

● Table entièrement pliante dessus acajou, pieds tube noir. Ouverte : 0,70×1,54 m. Fermée, l'encombrement est de 12 cm. Peut s'utiliser demi-ouverte : 217 NF (*Andrieux, stand Letang et Rémy, niveau* 3, 52-*T*).

● Nouveau décor de la Porcelaine de Paris : fruits, fleurs et oiseaux bleu-Delft sur fond blanc (*Porcelaine de Paris, niveau* 3, 44-*C et D*). (*Photo n°* 7.)

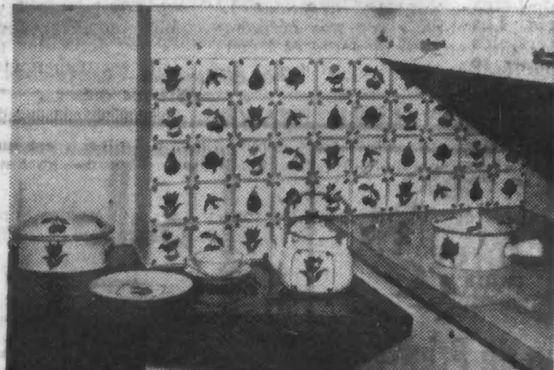
Prototypes :

Enfin, deux prototypes assez révolutionnaires sont présentés, mais on n'en connaît pas encore les prix :

● Une armoire sèche-linge très grande capacité, fonctionnant à l'air froid et consommant très peu d'électricité (*Mystère, niveau* 3, 13 *et* 15-*B*).

● Une cuisine minimum, fabriquée en Amérique : la cuisinière, le réfrigérateur, l'évier et un plan de travail tiennent sur une largeur de 1 m ou 1,80 m, selon les cas (*Dwyer, Products, niveau* 1, 9-*H*).

6) BALANCELLE DÉMONTABLE.



7) PORCELAINE : BLEU-DELFT ET BLANC.

ENQUÊTE

Les admissions d'urgence

● *Un blessé — ou un malade — grave arrive à l'hôpital. Que se passe-t-il ? Rosie Maurel poursuit son enquête.*

HUIT CENTS personnes en moyenne sont transportées chaque jour en urgence dans les hôpitaux parisiens. Sur ce nombre, 500 sont gardées (les autres étant renvoyées chez elles après avoir reçu les soins nécessaires).

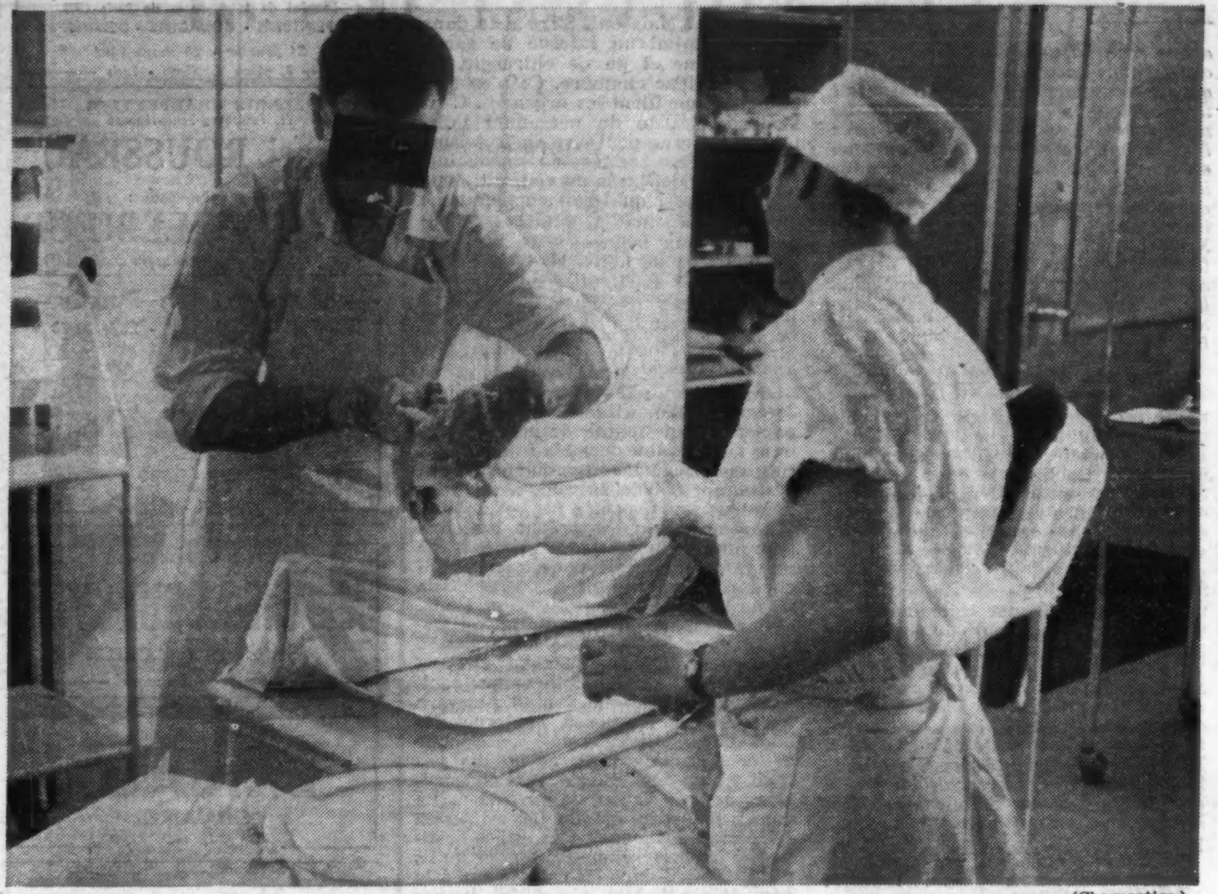
Comment ces 800 malades (car il y a aussi des urgences médicales : crises d'appendicite, hernies étranglées, infarctus, hémorragies, etc.) sont-ils accueillis et traités ?

Nous avons décrit la semaine dernière (1) comment s'effectue le « ramassage des urgences » qui sont, en règle générale, correctement et rapidement amenées par les cars de police-secours et les ambulances de l'Assistance publique à l'hôpital le plus proche. Arrivé là, les choses se déroulent-elles de façon aussi satisfaisante ?

Les heures creuses

En théorie, oui : l'organisation des services hospitaliers en urgence tel qu'on en expose le fonctionnement à l'Administration centrale de l'Assistance publique doit pouvoir parer à toute éventualité. Il y a pour Paris et la région parisienne 37 hôpitaux. Sur ce nombre, quatre fonctionnent en pleine urgence : Boucicaut, Cochin, Beaujon et Broussais, c'est-à-dire qu'ils disposent, à partir du moment où l'hôpital cesse de fonctionner à plein rendement, d'équipes chirurgicales de garde (avec un chirurgien et un anesthésiste) se remplaçant par roulement. Dans les autres hôpitaux non spécialement équipés pour l'urgence, il reste toujours aux « heures creuses », à côté du personnel infirmier, un interne de médecine, un interne de chirurgie et un externe, qui examinent les entrants, les soignent et les opèrent. Devant un cas difficile ou si plusieurs urgences graves arrivent en même temps, on fait appel par téléphone soit au chirurgien de garde (il y en a deux chaque jour, un pour la rive droite, un pour la rive gauche) soit au chef du service de chirurgie de l'hôpital (généralement ils demandent qu'on les appelle de préférence au chirurgien de garde). En principe, donc, quel que soit l'endroit où on soit victime d'un accident et quel que soit l'hôpital où on conduise l'accidenté, il doit être sûr d'être reçu et soigné dans de bonnes conditions.

Dans les faits, est-ce toujours le cas ? Nous touchons là à un problème extrêmement délicat. Le public se plaint beaucoup des hôpitaux, parfois à raison, parfois à tort. Mais pour comprendre certaines défaillances dans le mécanisme des urgences, il est nécessaire au départ de rappeler quelques points d'ordre général. Il ne fait aucun doute que beaucoup de maladies graves (la toxicose du nourrisson par exemple) et beaucoup d'accidents (tels ceux qui nécessitent la mise en œuvre de méthode de réanimation) ne peuvent être valablement soignés qu'à l'hôpital, seule organisation capable de réunir le matériel et les spécialistes nécessaires. Il ne fait aucun doute, non plus, que de nombreux services fonctionnent de façon admirable, par exemple les services des brûlés, du rein artificiel ou de la chirurgie cardiaque ; mais il est également évident qu'il y a de graves carences dans le fonctionnement général des hôpitaux. A quoi sont-elles dues ?



(Charpentier.)

SERVICE D'URGENCE DANS UN HOPITAL PARISIEN.
« Puisque ça marche, pourquoi changer ? »

Miracle permanent

C'est un point qu'il faut souligner tout de suite si l'on veut mettre le doigt dans la plaie : les « scandales » des hôpitaux ne sont pas imputables au manque de compétence ou de dévouement du personnel hospitalier, généralement au-dessus de tout reproche, mais à une insuffisance en nombre souvent scandaleuse de ce personnel. Le manque de crédits entraînant le manque de postes, l'éventail du personnel est réduit à un minimum tellement strict que la moindre grippe, la moindre absence, la moindre défaillance d'un membre d'une équipe hospitalière place le service au bord de la catastrophe.

« Le fonctionnement de certains services, surtout la nuit, est un miracle permanent, me dit un médecin hospitalier. *On se « débrouille » : chacun se multiplie, se démène, se dévoue jusqu'à la limite de ses forces. L'administration s'est habituée à ce miracle : puisque ça marche ainsi, pourquoi changer ? »*

Pourquoi ? Parce que les hospitaliers commencent à en avoir assez de faire de l'apostolat (j'ai recueilli au cours de cette enquête beaucoup d'amères réflexions) et parce que le public commence à s'apercevoir de certaines carences.

Certains délais utiles

Ce point posé, qu'on m'avait demandé de souligner (*« Quelques phrases dans un journal font souvent plus pour nous qu'une masse de réclamations et de rapports qui s'accumulent dans les dossiers administratifs »*, me dit un médecin hospitalier), il faut dénoncer un certain nombre d'idées fausses, concernant les urgences. Le terme « urgence » n'a pas la même valeur aux yeux du médecin et à ceux du public. Des façons de procéder qui paraissent choquantes au blessé ou à sa famille se justifient pleinement sur le plan médical. Par exemple : un enfant victime d'un accident de la circulation. Il est blessé aux jambes, on l'hospitalise. On ne l'opère que sept heures plus tard. A l'observateur non averti, ce délai paraît scandaleux. En réalité, on a agi ainsi pour le bien de l'enfant. Il eût été dangereux pour lui d'ajouter le choc de l'opération à celui de l'accident. Il fallait le calmer, le « déchoquer », c'est-à-dire mettre son organisme en état de mieux supporter l'intervention chirurgicale qu'on pouvait parfaitement retarder.

De plus, quand plusieurs urgences arrivent à la fois, on les « trie », on fait passer les plus pressées d'abord. C'est certainement très désagréable pour ceux qui doivent attendre. Humainement, c'est déplaisant. Médicalement, ce n'est pas dangereux.

Transports abusifs

Mais plus encore que ces retards à intervenir, le public est choqué par ce qu'il considère comme des transports abusifs. Le malade ou le blessé qui arrive à l'hôpital, qu'il souffre beaucoup ou que ses douleurs soient supportables, veut rester là. Il est anxieux. Il a hâte qu'on l'examine, qu'on le couche, qu'on le soigne. Il accepte très mal d'être acheminé vers un autre hôpital. Dans quels cas le fait-on ? D'abord si l'hôpital où on l'a amené ne comporte pas de service de chirurgie et que son état nécessite une intervention chirurgicale. On le met en état de supporter un nouveau transport qui s'effectue en ambulance avec toutes les précautions voulues, mais il faut bien l'amener là où on pourra l'opérer. S'il s'agit d'un cas de médecine et qu'il n'y ait plus de lits disponibles dans les salles de médecine, le malade est envoyé vers un hôpital où il y a de la place (2). Mais on ne procède ainsi, on nous l'a assuré de toutes parts, que si le malade est transportable. Si un nouveau trajet menace son existence, on le garde, quitte à mettre un lit supplémentaire dans un bureau ou dans la chambre d'un médecin.

« Certains transports qui ont pu paraître choquants à la famille d'un malade ont été faits dans l'intérêt exclusif de ce malade, me dit le directeur de Boucicaut ; *par exemple, nous* →

(1) Cf. « L'Express » du 2 mars, nº 507.

(2) On pourrait téléphoner avant pour le savoir, pensera-t-on ; mais dans la plupart des hôpitaux, il n'y a personne, la nuit, au standard téléphonique. C'est l'infirmier qui fait les entrées, qui répond au téléphone. On met parfois une demi-heure pour avoir quelqu'un au bout du fil.

Wallis
tricots et ensembles
Bettina
en soie
67, RUE PIERRE-CHARRON
ANGLE CHAMPS-ELYSEES

les trois mailles
SOLDES
PERMANENTS
DE TRICOTS
DÉMARQUÉS
VENDUS
EN SECOND CHOIX
58 RUE CAUMARTIN

FAITES CHEVELURE NEUVE...
...grâce à une méthode originale employée avec succès aux Etats-Unis depuis 1950. « Amirol » est un procédé de décoloration et de coloration reproduisant parfaitement les phénomènes vitaux : il donne donc des garanties assez rares de sécurité esthétique et scientifique.

Si vous recherchez une complète métamorphose :
● *MISS AMIROL transformera votre chevelure. Elle décolore puis recolore en remplaçant très exactement les pigments naturels du cheveu. Stabilisée, MISS AMIROL est une « teinture-sécurité » : son pouvoir colorant est limité à la durée d'application. Elle donnera donc à votre chevelure la nuance exactement choisie, tout en reflets et en lumière, absolument naturelle.*

Si vous avez un faible pour les tons pastel :
● *ULTRA BLUE a été spécialement mis au point pour vous. C'est une décoloration qui peut être poussée sans « piquer » le cuir chevelu et sans abîmer le cheveu. Elle permet d'obtenir des tons très pâles, même à partir d'une nuance naturelle foncée. Combinée avec des produits de coloration (tels que les Amirol Crème Toners) elle donne toute la gamme des teintes naturelles claires et transparentes.*

Si vous voulez annuler une ancienne coloration :
● *METALEX vous fera oublier les « erreurs passées ». Huile traitante appliquée sous air chaud, elle reconditionne le cheveu et lui fait retrouver sa santé et sa couleur « originelles ».*

Sté Amirol, 19, avenue George-V. Produits distribués exclusivement aux Salons de coiffure.

Communiqué.

avons reçu ici une jeune femme accidentée dans une collision d'autos. Bien que sérieusement blessée, elle était transportable ; comme elle avait de nombreuses blessures au visage, nous l'avons fait transporter à l'Hôtel-Dieu où il existe un service spécialisé dans la chirurgie de la face, de façon que l'intervention laisse le moins de traces possible sur le plan esthétique. Nous avons, la même semaine, fait transporter dans le service du professeur Hamburger une opérée qui avait les deux jambes fracturées : elle n'urinait plus. Seul le rein artificiel pouvait la sauver. »

M. Abram est mort

Le cas de M. Abram, dont les journaux ont beaucoup parlé, se rattache partiellement à ce souci d'efficacité. Blessé à la tête, M. Abram est amené à l'hôpital Cochin. Le choc passé, il déclare se sentir bien, refuse (par écrit) la piqûre antitétanique et exige de rentrer chez lui. Il est inquiet au sujet de sa fillette qui souffre d'une otite. Dans la nuit il se sent très mal. Sa femme appelle un médecin qui diagnostique une hémorragie cérébrale (dont les symptômes, il convient de le préciser, n'apparaissent que plusieurs heures après le choc). On l'amène à la Salpêtrière où il existe un service de neurochirurgie. Il y a trois services de neurochirurgie à Paris qui prennent la garde à tour de rôle : la Pitié, la Salpêtrière, Lariboisière. Ce soir-là, toute l'équipe de neurochirurgie de garde était à la Salpêtrière. Mais M. Abram est mort pendant le transport.

« *De toute manière, il n'aurait pas pu être sauvé,* nous dit un médecin. *L'hémorragie cérébrale est d'un pronostic très défavorable, même décelée et opérée à temps.* »

N'y a-t-il pas, cependant, des cas, peut-on se demander, où la mort du blessé ou de l'accidenté serait en partie imputable aux conditions mêmes de fonctionnement des hôpitaux et à l'organisation intérieure des services d'urgence ?

Dans les centres comme le magnifique centre de traumatologie de Cochin, par exemple, où se trouve chaque jour, de 22 h. à 8 h. du matin, pas seulement l'interne et l'externe habituels, mais une équipe complète comprenant un chirurgien, un anesthésiste à demeure, un radiologiste pour les clichés, cette éventualité peut être pratiquement exclue, ainsi que dans les centres disposant, quoique dans un cadre plus modeste, d'une équipe chirurgicale de garde complète. Mais dans les autres hôpitaux ? Sait-on que, dans certains d'entre eux, quand on a besoin d'un cliché radio la nuit, il faut aller chercher un radiologiste qui peut habiter la banlieue et qui arrive parfois trois heures plus tard ? Sait-on que le roulement des internes est si réduit qu'ils prennent les gardes à un rythme souvent surhumain ?

Descendre pour rien

« *Une nuit, quand on m'a réveillé pour la dixième fois, j'étais si fatigué que je me suis mis à pleurer,* raconte un jeune chirurgien des hôpitaux. *Mes nerfs étaient prêts à lâcher. J'avais déjà opéré la nuit précédente, parce qu'il y avait une absence.* »

Réveillé ? Mais oui. S'il existe dans chaque hôpital un interne de garde de médecine et un de chirurgie, ils sont dans leur chambre. Ce n'est pas eux qui accueillent les urgences. C'est l'externe assisté du personnel infirmier. L'externe peut être en troisième ou quatrième année de médecine, c'est-à-dire déjà très au courant. Mais il arrive aussi qu'il soit en deuxième année. Quelle peut être alors son expérience ? Certes l'externe doit envoyer chercher l'interne au moindre doute. Et le plus souvent, conscient de ses responsabilités, il le fait. Mais il arrive fréquemment qu'il le dérange pour une affection banale que son inexpérience ne lui a pas permis de diagnostiquer. Certains internes le prennent bien ; il vaut mieux descendre pour rien, disent-ils, que laisser passer quelque chose de grave. D'autres, fatigués, ou occupés à travailler, réagissent mal. Ils eng... l'externe, qui hésite, au malade suivant, à aller les déranger à nouveau.

L'organisation est prévue toutefois pour que cette façon de procéder ne puisse pas avoir de conséquences fâcheuses ; l'externe n'a pas le droit de signer les bons d'hospitalisation. Donc, tout accident (ou maladie) assez sérieux pour justifier une admission à l'hôpital doit théoriquement être vu par l'interne. Je dis : théoriquement, car dans la pratique il n'est pas rare que l'interne confie à l'externe des bons d'hospitalisation déjà signés pour éviter d'être dérangé. Je ne dis pas qu'il y a eu des fautes graves consécutives à cette façon de procéder. La conscience professionnelle est assez forte chez des jeunes gens qui se destinent à la carrière médicale pour qu'ils fassent appel dans les cas sérieux à la compétence de leurs aînés. Mais les cas douteux, dans lesquels la gravité n'est pas apparente et dont le diagnostic est difficile ? La conclusion (toute personnelle) qui ressort de mon enquête sur les urgences est qu'il faut se situer à l'une ou à l'autre extrémité ou parmi les petites urgences qui sont monnaie courante (en une journée de samedi, à Boucicaut, au cahier des urgences, apparaissent presque exclusivement contusions, points de suture, entorse, chute, avec une seule admission pour fracture), ou parmi les accidents spectaculaires.

Une question de chance

Si l'on se trouve dans une situation intermédiaire entre l'accident bénin et l'urgence dramatique, tout revient à une question de chance : l'endroit où s'est produit l'accident conditionne le choix de l'hôpital où on sera acheminé (sans citer de noms, je peux dire qu'il y a des hôpitaux où j'aurais envie d'être soignée et d'autres dans lesquels une hospitalisation me paraît redoutable). Certes, les hôpitaux de Paris ne peuvent pas tous, du jour au lendemain, bénéficier d'un cadre ultramoderne et d'un outillage perfectionné.

Il y a toutefois un certain nombre de conditions qui doivent permettre de limiter au maximum le facteur hasard dans un domaine aussi grave que celui de la santé publique. Il me semble, en ce qui concerne le cas particulier des urgences, que ces conditions sont, dans les faits, parfaitement remplies.

R. M.

Claire Comte
présente du 6 au 11 mars
SA COLLECTION PRINTEMPS
Veuillez réserver vos places
OPE. 80-34 - OPE. 00-25
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

Goldy
Tous les coloris de la saison dans les tissus Haute Couture
26, rue La Boétie - Mo Miromesnil

PATISSIER-TRAITEUR
Organisation de réceptions
Lunchs
Cocktails
Soirées
Dîners
Personnel et Matériel complet
VIVIER
2, avenue de Châtillon
91, rue d'Alésia, PARIS (14e). Tél. VAU. 16-05
Livraisons Paris et Banlieue

GALERIE LACLOCHE
PETLEVSKI
Lauréat de la Biennale de Paris 1959
PEINTURES - GOUACHES - DESSINS
21 février - 25 mars 1961
8, place Vendôme - Paris

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Henri ROUSSEAU
Au premier étage :
André VILLEBŒUF
Vernissage vendredi 10 mars à 16 heures

Galerie de Paris
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Person
1876 - 1926
Jusqu'au 31 mars

Galerie René DROUET
104, Faubourg-Saint-Honoré
Marcelle BRUNSWIG
PEINTURES - AQUARELLES
Du 7 au 22 mars

Galerie du HAUT-PAVE
3, quai Montebello
BRICAUT
GRAVURES
Jusqu'au 13 mars

GALERIE H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud (6e) - DAN.20-76
PHILLIP MARTIN
Du 7 au 31 mars

SYNTHESE
66, boulevard Raspail
PELAYO
Du 10 mars au 1er avril

Galerie Pierre DOMEC
33, rue Saint-Placide (6e)
LAPOUJADE
« EMEUTES »
10 mars - 15 avril

HENRI BENEZIT
20, rue de Miromesnil
PICHETTE
PEINTURES RECENTES
Du 7 au 25 mars

Gal. M. BENEZIT
29, rue de Seine
WANDA MARIE-BON
Du 7 au 25 mars

VENTE A VERSAILLES
TABLEAUX ANCIENS
TRES BEAUX BIJOUX
MEUBLES
des EPOQUES LOUIS XV, LOUIS XVI
certains estampillés
TAPIS de la SAVONNERIE
Me BLACHE
EN SON HOTEL RAMEAU
5, rue Rameau, VERSAILLES
Tél. : 950-71-20
DIMANCHE 12 MARS à 14 heures
Expert pour les tableaux
M. Thesmar, 4, rue Drouot, Paris
Exposition samedi de 9 à 18 heures

daniel cordier
millarès

A voir

• télévision

Jeudi 9 mars, a 22 h. 5 : « Les secrets des chefs-d'œuvre ». Madeleine Hours et Jean Thévenot consacreront leur émission à Jean Fouquet.

Vendredi 10 mars, a 20 h. 30 : « Faire face », 2e partie de l'émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou consacrée à la prostitution.

Samedi 11 mars, a 20 h. 45 : « Marceau ou les enfants de la République ». Scénario et dialogue de Louis Chavance, d'après une œuvre d'Anicet Bourgeois (auteur du « Bossu »).

Dimanche 12 mars, a 18 h. 45 : « A la rencontre de Joseph Haydn », film écrit et réalisé par Pierre Viallet et Denise Glaser.

Dimanche 12 mars, a 20 h. 45 : « Le Bon Dieu sans confession », film de Claude Autant-Lara, avec Danielle Darrieux, Grégoire Aslan, etc.

Lundi 13 mars, a 21 h. 35 : « Le psycho-drame », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou.

Mardi 14 mars, a 20 h. 30 : « La souriante Mme Beudet », pièce de Denys Amiel et André Obey.

Mardi 14 mars, a 21 h. 40 : « Musique pour vous ». Lucienne Bernadac présentera l'orchestre symphonique de l'Opéra d'Aix-la-Chapelle, sous la direction de Hans Walter Kampfel. Au programme : le « Concerto en ré mineur pour violon et orchestre » de Brahms.

Mercredi 15 mars, a 20 h. 45 : « La justice du Corregidor », pièce d'Alejandro Casona, adaptée par André Camp, avec Robert Vattier, Alexandre Rignault, etc.

Mercredi 15 mars, a 21 h. 10 : « Lectures pour tous », émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

• concerts

Jeudi 9 mars. — *Champs-Elysées, à 21 h.* : Société Philharmonique de Paris, dir. Léon Barzin, avec le pianiste Gyorgy Sebok. Programme Bartok.

Vendredi 10 mars. — *Champs-Elysées, à 21 h.* : « Le Messie » de Hændel, par les solistes, les chœurs et l'Orchestre philharmonique de Cologne, dir. Ph. Roehl.

Samedi 11 mars. — *Champs-Elysées, à 20 h. 30* : « La Passion selon saint Matthieu », de Bach, par les solistes, les chœurs et l'orchestre philharmonique de Cologne, dir. Ph. Roehl.

Dimanche 12 mars. — *Champs-Elysées, à 17 h. 45* : Société des Concerts du Conservatoire, dir. Fritz Rieger. Vlado Perlemuter joue le « Concerto pour piano en mi » de Mozart. — *Châtelet, à 17 h. 45* : Concerts Colonne. Richard Blareau dirige (Richard Strauss, Johann Strauss, Weber) et Aldo Ciccolini joue le « Concerto en la » de Mozart.

Mardi 14 mars. — *Salle des Conservatoires, à 21 h.* : Deuxième récital consacré par René Benedetti à des violonistes compositeurs, depuis Vivaldi jusqu'à Gallois-Montbrun.

Mercredi 15 mars. — *Odéon, à 21 h.* : Concert du Domaine Musical, dir. Pierre Boulez. Première audition de « Pli selon pli » de Boulez.

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
Mortensen

GALERIE DU FLEUVE
9, av. de l'Opéra, Paris (1er). OPE. 52-07
BERTINI
Vernissage le jeudi 9 mars

JACQUES MASSOL
Lagage
12, rue La Boétie

CIMAISE DU THEATRE
Dir. Christian Hassinger
21, rue du Vieux-Colombier
MARS 1961
35 PEINTRES FIGURATIFS
Ouvert tous les jours de 14 à 24 heures - LIT. 22-53

Du 1er au 31 mars
XXe siècle HELMAN
14, rue des Canettes

cinéma

NOUVEAU

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Rex, CEN.* 83-93 ; *Normandie, ELY.* 41-18, *en version française, à partir du vendredi* 10 *mars.*)

LOLA : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy, 31 ans. (Voir la critique de Morvan Lebesque, p. 35.) (*Rotonde, MED.* 08-22 ; *Biarritz, ELY.* 42-33.)

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni (L'AVVENTURA), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Avenue, ELY.* 49-34 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

EL COCHECITO : le vieillard et la petite voiture, un chef-d'œuvre de méchanceté souriante (*Lord Byron, BAL.* 04-22 ; *Plaza, OPE.* 74-55.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchekhov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes (*Pagode, INV.* 12-15.)

LE FARCEUR : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

RECENT

CONFIDENCES SUR L'OREILLER : pour les amateurs de comédie américaine. Au même programme : « Le Gaucho ». (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Vedettes, PRO.* 88-81, *à partir du* 10 *mars.*)

LES ANNÉES FOLLES : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans... et où naissait la mode 1961 ! (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

MONIKA : un amour de vacances, variations d'Ingmar Bergman sur le même thème que dans « Jeux d'été ». (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

L'HOMME AU BRAS D'OR : le drame de la drogue vu par Preminger. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

LES SEPT MERCENAIRES : inspiré du film japonais « Les sept Samouraïs », un western de John Sturges qui est un régal pour les amateurs. (*Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

LES GIRLS : une bonne comédie musicale américaine avec Kay Kendall, Mitzi Gaynor et Gene Kelly. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

LA DOUCEUR DE VIVRE : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

LA TRAVERSÉE DE PARIS : Gabin et Bourvil dans le Paris de l'occupation, reconstitué avec fidélité et férocité par Autant-Lara, Aurenche et Bost. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

ANCIEN

A NOUS LA LIBERTÉ : comment en 1932, avant Chaplin, René Clair s'en prenait aux « Temps modernes ». Au même programme : « La Harpe de Birmanie ». (*Floride, PRO.* 63-40.)

UN GRAIN DE FOLIE : 1955. Danny Kaye aux prises avec les espions. Son film le plus drôle. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS : 1931. Brecht, Pabst et la musique de Kurt Weill. (*Noctambules, ODE.* 42-34.)

UNE FEMME DISPARAIT : 1938. L'Orient-Express, une vieille dame excentrique, deux Anglais passionnés de cricket, de vrais espions et l'humour de Hitchcock. (*Boul' Mich, ODE.* 48-29.)

LA BELLE EQUIPE : 1936. L'avant-guerre vue par Julien Duvivier. Avec Jean Gabin. (*Far-West, ARC.* 87-30.)

ALEXANDRE NEWSKI : 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

L'OMBRE D'UN DOUTE : 1943. De tous ses films, celui que Hitchcock préfère. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

LA GRANDE ILLUSION : 1937. Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Vézelay, GOB.* 94-37.)

LE DIABLE AU CORPS : 1947. Gérard Philipe et Micheline Presle dans le grand film du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet. (*Club, PRO.* 81-47.)

MARIE WALEWSKA : pour Garbo... et Charles Boyer. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

théâtre

LES EXALTÉS : de Robert Musil, une entreprise théâtrale difficile et courageuse. (Voir la critique de Robert Kanters, page 36.) (*Théâtre Moderne.*)

LA NUIT DES ROIS : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon même le jeu. (Voir la critique de Robert Kanters, page 36.) (*Vieux-Colombier-Jacques Copeau.*)

ONCLE VANIA : un chef-d'œuvre de Tchekhov honnêtement servi par la Comédie-Française.

LE VOYAGE : le meilleur spectacle du Théâtre de France cette année.

LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI : Hitler vu par Bertolt Brecht, à travers l'histoire d'un gang des chouxfleurs à Chicago. Un des meilleurs rôles de Jean Vilar. (*T.N.P. Chaillot.*)

JACQUES OU L'INSOUMISSION et LES CHAISES : deux reprises de Ionesco avec Jean-Louis Trintignant présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

LA BONNE AME DE SÉ-TCHOUAN : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

LES PAPIERS D'ASPERN : une merveilleuse nouvelle de Henry James fidèlement adaptée par Marguerite Durâs. Et pourtant... (*Théâtre des Mathurins.*)

LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère*, jusqu'au 18 mars.)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

LE MOBILE : une gentille comédie d'Alexandre Rivemale, avec le gentil Roger Dumas (*Théâtre Fontaine*).

CHER MENTEUR : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

expositions

BERTHE MORISOT : la trop modeste « tante Berthe » des Impressionnistes replacée au premier rang qui lui revient de droit. (*Musée Jacquemart-André, bld Haussmann ; mars-avril, parking dans la cour du musée.*)

PEINTRES CUBAINS : Montparnasse, Montmartre et Cuba ensemble au rendez-vous de l'art moderne. (*Galerie du Dragon,* 19, *rue du Dragon et Weiller,* 5, *rue Gît-le-Cœur.*)

PEINTRES POLONAIS : douze parmi les meilleurs artistes de ce pays qui s'est imposé, au cours de ces cinquante dernières années, comme une des « terres fertiles » de la peinture. (*Musée d'Art Moderne, av. du Président-Wilson.*)

ASSETO : un beau talent de « bâtisseur » abstrait. (*Stadler,* 51, *rue de Seine.*)

PHILIP MARTIN : mi-naïf, mi-mystique, cet Irlandais nous entraîne à travers un puzzle de fascinants symboles. (*Legendre,* 31, *rue Guénégaud.*)

ESCHBACHER : poésie de papiers déchirés et recollés. (*Marcelle Dupuis,* 37, *quai des Grands-Augustins.*)

JEGOUDEZ : de Corot au « paysage imaginaire ». (*Rovier,* 12, *rue Guénégaud.*)

(Pour ces sept expositions, voir page 38 la chronique de Jean-François Chabrun.)

MODERNE

NIEVA : un très exceptionnel tempérament de « baroque abstrait ». (*A.G.,* 32, *rue de l'Université.*)

MORTENSEN : un goût certain de la pureté plastique qui n'exclut ni la liberté d'expression, ni l'heureuse fantaisie de la composition. (*Denise René,* 124, *rue La Boétie.*)

RAVEL : brillantes symphonies de couleurs joyeuses et plaisantes. (*Heller,* 33, *rue de Seine.*)

MARCELLE BRUNSWIG : dans la tradition de Cézanne, une œuvre discrète mais d'autant plus solide et profonde. (*Drouet,* 104, *fbg Saint-Honoré.*)

HELLMAN : des « forêts » (sur le mode abstrait) pétrifiées. (*XX^e^ Siècle,* 14, *rue du Dragon.*)

RUSTIN : un abstrait qui s'impose par ses qualités quasi classiques d'invention. (*La Roue,* 16, *rue Grégoire-de-Tours.*)

CZAPSKI : une insolite sollicitude du mystère de la réalité quotidienne. (*Benezit,* 93, *bld Haussmann, place Saint-Augustin.*)

WEISBUCH : un expressionnisme maniéré, mais avec une rigueur de composition qui le justifie. (*Hervé,* 18, *avenue Matignon.*)

JULIANA HERVÉ : des « lèvres brûlées », souvenirs de vacances âprement et adroitement reconstituées. (*Galerie des Orfèvres,* 66, *quai des Orfèvres.*)

CLASSIQUE

LA PATELLIÈRE : mort à quarante ans, en 1932, il fut le meilleur des expressionnistes français. (*Creuzevault,* 9, *av. Matignon. Jusqu'à fin mars.*)

ROUSSEAU : le plus grand rassemblement encore jamais réalisé d'œuvres du « divin Douanier » (*Charpentier,* 76, *fbg Saint-Honoré, mars-avril.*)

PERSON : « co-inventeur », avec Signac, de Saint-Tropez. A marqué une importante étape, entre le pointillisme et le fauvisme. (*Galerie de Paris,* 14, *place François-I^er^.*)

PICASSO : important choix d'œuvres de l'époque bleue et de bronzes exécutés entre 1945 et 1947. (*Motte,* 22, *rue Bonaparte.*)

FRANÇAIS EN ITALIE : comment les peintres français, connus ou méconnus, ont vu la terre nourricière des arts occidentaux. (*Palais de Rohan,* 87, *rue Vieille-du-Temple.*) (Voir l'article de Pierre Schneider, page 39.)

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Feil, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8^e^). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

NATIONALE DES BEAUX-ARTS
MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS
11, av. du Président-Wilson, 10 mars-3 avril

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts - ODE. 10-71
NOLOT
Jusqu'au 25 mars

Berri Lardy et Cie
4, rue des Beaux-Arts
PORTRAITS de PEINTRES par
François BRET
A partir du 10 mars

KARL FLINKER
34, rue du Bac
PAUL JENKINS
Du 8 mars au 8 avril

ART DE FRANCE
92, boulevard Raspail - LIT. 21-76
GOLDKORN
Jusqu'au 25 mars
Le mercredi ouvert jusqu'à 22 heures

Galerie BIGNOU
8, rue La Boétie
T. CARIFFA
Du 7 au 25 mars

SAGOT LE GARREC
24, rue du Four
MAUFRA
1861-1918
GRAVURES - AQUARELLES

Galerie ARNAUD
34, rue du Four, PARIS (VI^e^) - LIT. 40-26
FEITO
PEINTURES
1953 - 1961

GALERIE DAUPHINE
19, place Dauphine (Pont Neuf) - ODE. 11-96
Roger GARCIA
Jusqu'au 21 mars

GALERIE DE L'INSTITUT
6, rue de Seine (6^e^) - ODE. 32-90
INGRID SÖDERMAN
SCULPTURES - DESSINS
Du 7 au 21 mars

Galerie MICHEL BOUTIN
34, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 27-50
BREUIL
Du 10 au 31 mars

Gal. de la Maison des Beaux-Arts
11, rue des Beaux-Arts - ODE. 10-99
J.-G. BUFFART - ESKA KAYSER
10 au 25 mars

GALERIE MADY BONNARD
16, place Vendôme
23, place du Marché-Saint-Honoré
Guizet.
Jusqu'au 16 mars 1961

GALERIE MOTTE, 22, rue Bonaparte - MED. 13-77
PICASSO
EPOQUE BLEUE de 1900 à 1905
Aquarelles, Pastels, Dessins
Du 9 mars au 15 avril 1961

CAVE-GALERIE JEANNE FILLON
Du 8 au 31 MARS 1961
IVAN CAIROLE - CHRISTIAN FREYBURGER
29, rue Jacob (angle rue Bonaparte) ODE. 90-73 PARIS (6^e^)

CATALOGUE FERNAND LÉGER
Les collectionneurs possédant des Tableaux, des Gouaches, des Dessins, des Céramiques originales de FERNAND LEGER, des éditions numérotées de Céramique, de Tapisserie ou de Bronze, sont priés de bien vouloir se mettre en rapport avec le Comité de Rédaction du Catalogue de l'Œuvre de FERNAND LEGER.
MUSÉE FERNAND LÉGER - BIOT (A. M.)

SCIENCES

Les chercheurs d'eau

● ***Les pays les plus riches risquent bientôt de manquer d'eau.***

QUAND, dans un de ses derniers discours, le président Kennedy a annoncé aux Américains qu'ils risquaient de manquer d'eau potable, il a certainement surpris une grande partie de ses auditeurs. Que l'eau manque dans des pays désertiques, à Aden ou en Mauritanie, semble dans la nature des choses, mais que la disette menace l'énorme pays sillonné de fleuves puissants et disposant d'un réservoirs comme les Grands Lacs, voilà qui paraît improbable.

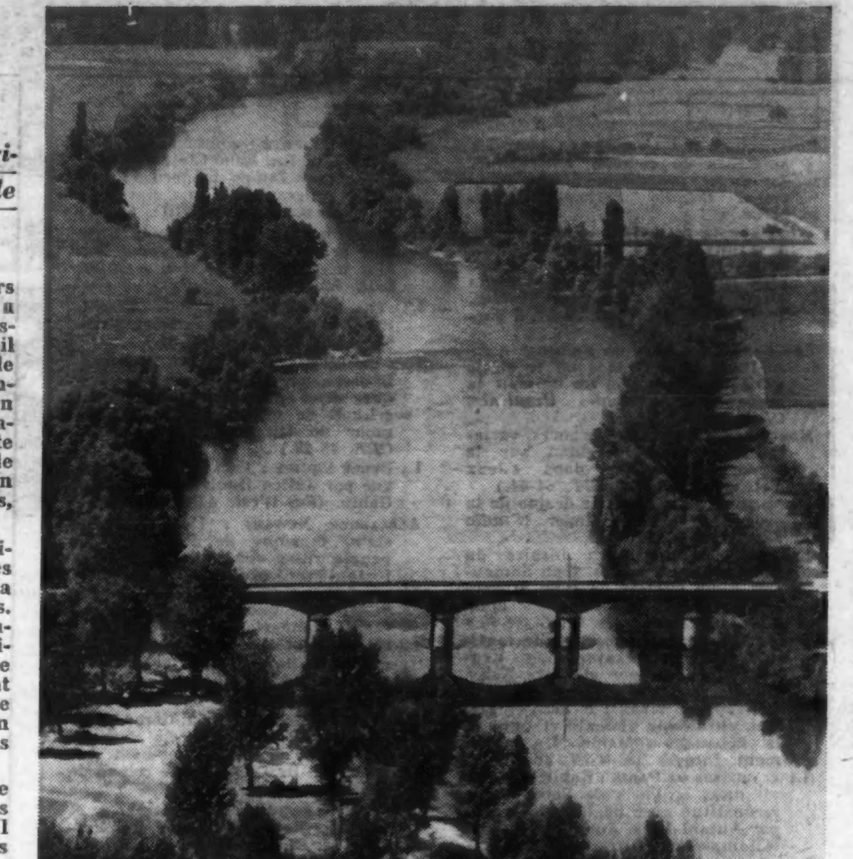
Pourtant, avec sa dépense quotidienne de 1.350 milliards de litres par jour, l'Amérique utilise près de la moitié de ses disponibilités actuelles. Dans vingt ans, les Etats-Unis consommeront quelque 3.000 milliards de litres par jour, et d'ici là, il faut que de nouvelles sources d'eau pure soient découvertes. Précisons tout de suite que le problème se pose d'une façon analogue dans la plupart des pays industriels.

La majeure partie de l'eau potable consommée est utilisée non par les particuliers, mais par l'industrie. Il peut sembler étrange que les usines demandent de l'eau « potable » et ne puissent se satisfaire d'une qualité moins pure. Pourtant, l'industrie est souvent encore plus exigeante que les hommes, et l'eau pour les chaudières doit avoir une pureté bien supérieure à celle dont se contentent les ménagères.

Les usines, et en particulier celles qui font de la synthèse chimique, sont très gourmandes. La fabrication d'une tonne de butadiène — caoutchouc artificiel — nécessite 1.300 m3 d'eau ! L'acide nitrique est plus sobre et ne demande que 200 m3 d'eau par tonne de produit élaboré. Mais, dans tous les cas, l'eau apparaît comme une véritable matière première, dont il faut prévoir l'approvisionnement facile avant l'installation de l'usine.

Car, au contraire des autres matières, l'eau n'est guère transportable dans les quantités qu'emploient les installations industrielles. A de rares exceptions près, l'utilisateur doit trouver son approvisionnement sur place. Le cas de Paris, consommateur riche qui peut se permettre de pousser un aqueduc à 130 kilomètres, est exceptionnel.

L'eau effectivement utilisée ne représente actuellement que 20 % environ de celle qui tombe du ciel sous forme de pluie, le reste se perdant par infiltration, évaporation ou ruissellement. Ce chiffre n'est évidemment qu'une moyenne ; la récupération est moins poussée dans les régions où l'eau est abondante, mais les ressources naturelles sont utilisées plus méthodiquement dans les régions arides, où l'industrie, plus encore que l'agriculture, voit son expansion bridée par le manque d'eau.



(Rapho.)

LA DORDOGNE.
Pour une tonne de caoutchouc, 1.300 mètres cubes d'eau.

Anions et cations

Le problème de l'utilisation rationnelle présente ainsi de multiples aspects. Dans les régions d'abondance relative, il s'agit essentiellement de ne pas rendre les cours d'eau inutilisables par des rejets intempestifs d'eaux usées et polluées. Dans les régions moins favorisées, il est essentiel de faire un usage rationnel des sources existantes, et souvent de rendre utilisables des eaux impures. C'est notamment le cas de l'eau saumâtre, souillée par des sels qui la rendent impropre à la consommation des hommes et des machines, et qui est parfois la seule disponible dans les régions désertiques.

Ce dernier aspect est particulièrement à l'ordre du jour aux Etats-Unis, où le développement récent du réseau des bases de missiles, logées précisément dans les Etats désertiques et grandes consommatrices d'eau pure pour le refroidissement de ces engins délicats, a donné une urgence nouvelle aux recherches sur l'eau saumâtre. Le résultat de ces recherches semble encourageant et la conversion de l'eau saumâtre pourrait contribuer bientôt à étancher la soif du monde.

Parmi les nombreux procédés proposés, un des plus simples et des moins onéreux est celui qui a été mis au point par la Ionics Inc. Il s'applique plus particulièrement au traitement des eaux saumâtres.

La différence entre une eau saumâtre et l'eau de mer réside dans le degré de contamination par les sels : l'eau de mer en contient environ 3,5 %, tandis qu'une eau saumâtre n'en renferme que 1 %. Cette quantité suffit pour rendre l'eau inutilisable dans la plupart des cas.

Parmi les très nombreux procédés possibles, tels que le traitement par résines échangeuses d'ions, évaporation naturelle, distillation ou cristallisation fractionnées, etc., la Ionics a choisi une des applications du champ électrique. Les sels dissous dans l'eau le sont sous forme d'ions — particules chargées électriquement. Placées dans un champ, ces particules migrent — les cations, chargés positivement, se déplacent vers la cathode, tandis que les anions négatifs tendent à rejoindre l'anode. Le phénomène est classique et des plus anciennement connus.

L'appareillage de la Ionics comporte essentiellement un jeu de membranes en matière plastique, disposées parallèlement dans un bac. Quand on applique une tension convenable à l'ensemble, les cations traversent les membranes dans une direction, pendant que les anions s'en vont en sens inverse. La vitesse du courant d'eau est réglée de façon à permettre une bonne épuration. La saumure concentrée est soutirée en continu, et l'eau qui sort est parfaitement potable.

Des expédients coûteux

Le prix du traitement est très bas — la Ionics vient de mettre en service une installation destinée à fournir 11.250 m3 d'eau pure par jour à la ville d'Oxnard, au prix de 5,5 anciens francs par mètre cube, soit la moitié environ de ce que les villes des Etats-Unis payent en moyenne pour leur eau potable de sources classiques. La société est en train d'installer une cinquantaine de stations de traitement des eaux un peu partout dans le monde, depuis l'Alaska jusqu'au golfe Persique. En revanche, le système est beaucoup moins avantageux que le traitement de l'eau de mer. Les Japonais, et en particulier la firme Asahi, participent au développement de ce système.

Si les quantités actuellement traitées représentent « une goutte d'eau » dans l'ensemble de la consommation, la proportion pourrait évoluer vite avec le développement des régions arides.

Dans d'autres pays, et en France comme ailleurs, le même problème se pose. Certaines régions risquent de manquer d'eau rapidement ; ainsi la région du Nord où les industries et les populations utilisent des débits d'eau croissants. Si on pompe trop d'eau des nappes souterraines, l'eau salée risque d'envahir le sous-sol. La région de l'Est, la Moselle, verra surgir des difficultés analogues. Dans la vallée de la Ruhr, les industries allemandes sont obligées de récupérer à grands frais l'eau ayant servi au refroidissement des installations ; avant de pouvoir quitter la région, l'eau est recyclée plusieurs fois. Dans d'autres pays, les industries sont quotidiennement acculées aux mêmes expédients coûteux.

Mais le paradoxe le plus grave est celui des régions où l'eau manque tout en coulant en abondance. C'est un fléau commun que les cours d'eau empoisonnés par les rejets intempestifs d'eaux usées et sales, qui transforment les rivières en égouts au détriment de la santé publique et au grand dam des industries.

Le problème n'est pas simple. Il paraît évident que la solution consiste à imposer aux industriels un traitement des eaux usées avant leur rejet pour préserver les sources d'approvisionnement des autres utilisateurs. Mais un tel traitement est coûteux et improductif, d'où un manque d'enthousiasme de la part des responsables. D'autre part, les normes de rejet ne devraient pas, en toute logique, être aussi strictes pour les utilisateurs placés près de l'embouchure d'une rivière que pour ceux qui sont implantés au voisinage des sources, et dont les rejets incommoderaient un plus grand nombre d'utilisateurs. La question ne saurait être tranchée qu'au sein des associations des utilisateurs dans chaque bassin de rivière. On s'efforce de développer ces associations et leur importance, mais leur action est encore loin d'être décisive.

Le problème de la pollution des eaux, en tout cas, risque de s'aggraver dans les années à venir.

JACQUES BURMAND.

Air France augmente le nombre de ses services en Boeing entre l'Europe et la Californie : 3 liaisons hebdomadaires au lieu de 2. Ainsi, grâce à l'accord existant entre Air France et Lufthansa, 5 services Jet vous sont offerts chaque semaine vers la Californie. Sur chaque vol, deux classes au choix : Première Classe et Classe Economique.

AIR FRANCE
3 Services Paris-Los Angeles. Départ de Paris : Lundi, Jeudi, Vendredi.

LUFTHANSA
2 Services Paris-San Francisco. Départ de Paris : Mardi, Samedi.

AIR FRANCE
BOEING "INTERCONTINENTAL" ET CARAVELLE, LES DEUX MEILLEURS JETS SUR LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

AGRICULTURE

La révolution silencieuse

● *Le dernier congrès des exploitants agricoles marque une date importante dans l'histoire de l'agriculture française. Michel Bosquet explique ce qui s'est passé.*

MOBILISATIONS insurrectionnelles dans le Bassin parisien, le Nord et le Nord-Ouest, montée du poujadisme, bataille pour le relèvement des prix nominaux : tel était, il y a un an, lors du congrès de la F.N.S.E.A. (Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles), l'état d'esprit des porte-parole majoritaires de la paysannerie française.

Douze mois plus tard, le climat a radicalement changé. Le congrès de la F.N.S.E.A. de la semaine dernière a passé presque inaperçu. A tort : ce congrès marque une date. La mutation amorcée depuis plusieurs années est devenue manifeste. La démagogie le cède aux raisonnements économiques à l'échelle de la nation et du monde. L'indexation ? Le relèvement des prix nominaux ? Il n'en est plus question dans le Rapport Général au XV[e] Congrès (1) qui, en revanche, affirme d'entrée :

« Pour améliorer le revenu des agriculteurs, la conquête de nouveaux marchés, devenue une nécessité absolue, est un moyen infiniment plus valable et plus efficace que la fixation illusoire et temporaire d'un prix nominal sensiblement plus élevé que le prix moyen du marché. Or, ces dernières années, on s'est surtout préoccupé de l'organisation du soutien des prix ; aujourd'hui, il faut aborder l'organisation des marchés et, demain, l'organisation de la production pourrait devenir une nécessité... Nous en sommes arrivés au point où le droit individuel à la liberté de produire ce que l'on veut doit trouver des limites dans l'orientation que nécessite l'intérêt général. »

Le libéralisme, cheval de bataille des dirigeants traditionnels de la F.N.S.E.A., est mort ; et à sa place surgissent l'exigence d'une planification agricole dans le cadre d'une planification d'ensemble, la revendication de réformes de structure (circuits de distribution, régime foncier, formation professionnelle, système du crédit, etc.).

Il n'y a plus trace non plus du traditionnel anti-ouvriérisme paysan : une politique de plein emploi, de hauts salaires, d'aide aux pays sous-développés, apparaît à l'agriculture comme la condition de son développement et de sa prospérité.

Exporter ou étouffer

L'apparition de surplus permanents est la raison principale de cette prise de conscience. Dans les dépôts frigorifiques, 50.000 de tonnes de bœuf (et bientôt 20.000 tonnes de porc), 45.000 tonnes de beurre attendent des acheteurs ; dans les silos, 1 million de tonnes de blé, autant d'orge, et 700.000 tonnes de maïs ; l'excédent de la production sucrière est de 500.000 tonnes ; situation analogue pour les fruits et légumes.

Une politique sociale plus hardie, le relèvement des bas salaires (dans la fonction publique, notamment) et des allocations familiales permettraient sans doute d'écouler en France même une partie de ces excédents — à condition que soit supprimé en même temps le goulot d'étranglement des circuits commerciaux spéculatifs et archaïques, pour la viande et les fruits, les légumes surtout. Sept fois plus de conserves, deux fois plus de légumes et de fruits, 50 % de calories en plus seraient nécessaires pour donner aux Français le niveau alimentaire des Américains.

Toutefois, en tout état de cause, il est mathématiquement impossible que la consommation intérieure augmente aussi vite que la production agricole française : celle-ci croît au rythme moyen de 4 % par an en volume, de 8 % en productivité. L'élévation des plus faibles revenus ne permettrait, selon M. Estrangin, président de la F.N.C.E.T.A. (Fédération Nationale des Centres d'Etudes Techniques Agricoles), d'absorber chaque année que 2 à 3 % de la production. L'agriculture doit exporter ou étouffer. Un arrêt ou un freinage de son expansion serait fatal aux exploitations petites et moyennes disposant encore d'une marge importante de progrès, qui ne survivront qu'en améliorant leur productivité et qui n'amortiront le matériel récemment acheté que si les débouchés s'élargissent.

(1) Rapport Général, tome I : « La loi d'orientation et le IV[e] Plan », par Marcel Bruel et Robert Mangeart.

(A.D.P.)

LE NOUVEAU MOT D'ORDRE DE LA F.N.S.E.A. ...
Aujourd'hui, l'organisation des marchés, demain...

Sauf le bœuf

Exporter quoi et où ?

Deux études récentes, dues l'une à l'O.N.U., l'autre au Marché commun, soulignent que pour tous les produits, à l'exception de la viande de bœuf, la production européenne a tendance à croître plus rapidement que la demande alimentaire. D'ici à cinq ans, l'Europe occidentale sera excédentaire pour le sucre, le porc et les produits laitiers, sa production de blé et peut-être même de céréales secondaires sera équilibrée, seule la production de viande de bœuf restant déficitaire.

Le libéralisme défendu, il y a un an encore, par l'Exécutif européen et par les céréaliculteurs français, est aujourd'hui moribond. Il mènerait droit au désastre. L'alignement des prix agricoles de chaque pays du Marché commun sur la moyenne des prix pratiqués dans les différents pays détournerait en effet les agriculteurs français de l'élevage (le prix de la viande restant stable) et les inciterait à produire des céréales, surtout du blé (dont le prix serait fortement relevé).

(Agip.)

...ET L'ANCIEN (*).
...l'organisation de la production.

La France inonderait la petite Europe de ses productions végétales, laissant à d'autres pays le soin de les transformer en protéines et détruisant les résultats péniblement acquis de dix années de « révolution fourragère » et de réorientation des productions. Comme le Brésil pour le café et le cacao, comme le Midi et l'Algérie pour le vin, elle finirait par produire aux frais de la collectivité, à des prix garantis, des excédents invendables destinés à la destruction.

(*) Indexation supprimée — misère cultivée.

Il y a mieux à faire. L'année dernière encore, la majorité des dirigeants paysans réclamaient un relèvement des prix garantis pour les productions traditionnelles, sans se soucier des débouchés. *« La politique des prix leur tient lieu de politique agricole »*, disaient d'eux les jeunes agriculteurs, dont les besoins et les vues étaient beaucoup plus larges. D'abord, parce que 100 francs de plus au quintal ou 2 francs de plus par litre de lait n'apportaient un surcroît de revenus substantiel qu'aux « vieux » et aux « gros », déjà installés, mais ne représentaient pour les jeunes et les petits que des rentrées d'argent dérisoires (quelques centaines de nouveaux francs par an) comparées aux frais de leur installation et de leur modernisation. Ensuite, parce qu'il était inconcevable dans un pays moderne que l'agriculture produise indéfiniment des excédents à la fois subventionnés et invendables.

Le salut, pour les jeunes, était dans la fuite en avant, non dans le retour au malthusianisme passé. Raisonnant globalement, ils constataient que 80 % des personnes actives dans l'agriculture étaient sous-occupées, que 56 % des deux millions d'exploitations françaises étaient trop petites pour demeurer viables. Le salut, pour les exploitations familiales, était dans l'organisation collective du travail, l'agrandissement des surfaces, le remembrement, bref le progrès de la productivité. Mais cette solution entraînait deux conséquences : l'expansion de la production qui, pour être écoulée, devait demeurer ou devenir compétitive en prix et en qualité ; et d'autre part la diminution du nombre des travailleurs nécessaires pour assurer cette production *« dont l'expansion a un caractère inéluctable »*.

Des contrats-types

Une double planification impérative s'imposait donc. D'une part, il s'agit de déterminer, en collaboration avec le Commissariat au Plan, le niveau optimum de la population active agricole en fonction de son plein emploi sur des exploitations de superficie suffisante. Une fois achevé ce travail (que la préparation du IV[e] Plan vient d'entamer), il s'agit d'assurer le reclassement de la population active agricole excédentaire. Dès à présent, le Rapport Général réclame « la mise en place dans les milieux agricoles de moyens de formation à d'autres activités. »

La planification de l'emploi, des superficies (et, nécessairement, du financement des regroupements nécessaires), doit d'autre part s'accompagner d'une planification des productions, *« tant sur le plan national que régional, en fonction des débouchés intérieurs et extérieurs »*. De plus en plus, l'agriculture doit donc travailler sous contrat, tant pour les quantités que pour les qualités et les prix, *« l'indépendance à base d'individualisme devenant un anachronisme »* et devant être remplacée par une *« dépendance librement consentie dans un cadre communautaire »*. Encore devra-t-elle éviter de tomber, par le biais des contrats de production, sous la coupe d'intérêts commerciaux, bancaires, voire étrangers (comme c'est le cas de l'aviculture) qui maintiendront les paysans dans leur statut semi-colonial de producteurs de matières premières pour réserver les opérations les plus profitables (transformation et commercialisation) au capital financier et commercial.

C'est pourquoi, pour les éléments les plus dynamiques de la paysannerie française, le rôle des agriculteurs ne doit pas s'arrêter à la production : l'agriculture doit intégrer la transformation et le commerce, par le biais d'abattoirs, de laiteries, de conserveries, de centres de conditionnement et de points de vente coopératifs, pour ne pas être intégrée et exploitée par les firmes capitalistes. Pour l'immédiat, le Rapport Général, rappelant le syndicalisme paysan à sa vocation, préconise la *« discussion collective de contrats-types »* (équivalents des conventions collectives de l'industrie) entre producteurs regroupés et firmes capitalistes.

Ce programme et ces revendications ne sont pas tout à fait nouveaux. Mais c'est la première fois qu'ils se trouvent exposés avec cohérence et résolution, au nom de l'ensemble de la paysannerie, dans un Rapport Général de la F.N.S.E.A. Une rupture de générations s'est produite. L'effort de réflexion et de mutation est d'autant plus admirable que les principaux animateurs de la nouvelle génération n'ont pu acquérir aucune formation professionnelle (sans même parler de formation supérieure) et que leurs cadets ne sont pas près d'en recevoir : l'obstruction des administrations et des Finances, des économies de bouts de chandelle dans un secteur où la formation des hommes est la clef de l'avenir, font que cent vulgarisateurs agricoles (10 % du total) risquent d'être licenciés cette année alors que la France est déjà, en matière de vulgarisation, en retard sur tous les pays modernes.

MICHEL BOSQUET.

Maintenant c'est vrai !

Les cheveux ne tombent plus !

mieux : ceux tombés repoussent !

Un professeur russe découvre (par hasard) une formule qui stoppe net la chute et fait repousser les cheveux tombés ! C'est visible à l'œil nu - en 28 jours !

Un " Hydrolysat au soufre biologique " (form. Paskov 24529) apporte directement au complexe pilo-sébacé toute une gamme d'acides aminés, des acides aminés soufrés et de plus du soufre biologique actif totalement assimilable. Cette extraordinaire découverte confirme les travaux des dermatologues Sabouraud, Gougerot, Loeper... En 8 jours la séborrhée régresse, les pellicules disparaissent, signe de la revitalisation du cuir chevelu. Dès le 8[e] jour vos cheveux sont plus sains, plus vivants ! La chute est stoppée. De jeunes pousses vigoureuses sont visibles après quelques semaines seulement d'applications régulières et faciles.

Maintenant distribué en France sous le nom de AMINO-SEVE, cet extraordinaire " engrais capillaire " est offert à l'essai sous garantie totale. Envoi discret. Renvoyez de suite ce bon.

Remplir ou recopier et renvoyer aux Laboratoires VECAYLA, 25 r. SAULNIER, PARIS

Je désire recevoir documentation et profiter de l'offre d'essai gratuit (joindre 2 timbres pour frais).

Mon Nom ....

Mon Adresse ....

HOMMES

Le poète et l'oiseau

● *Anne Guérin est allée regarder — et écouter — Cocteau dédicacer son dernier poème.*

« N*OUS vivons dans une dangereuse visibilité* », dit Cocteau. Plus on est visible, plus on se défend. Plus on parle, moins on avoue.

Cocteau parle. Parle-t-il de lui ? Il discourt avec une facilité, une agilité déconcertantes, répond sans attendre les questions, n'est jamais pris au dépourvu. A peine a-t-il besoin d'un murmure d'encouragement. C'est lui qui siège au poste de commande. La machine infernale démarre...

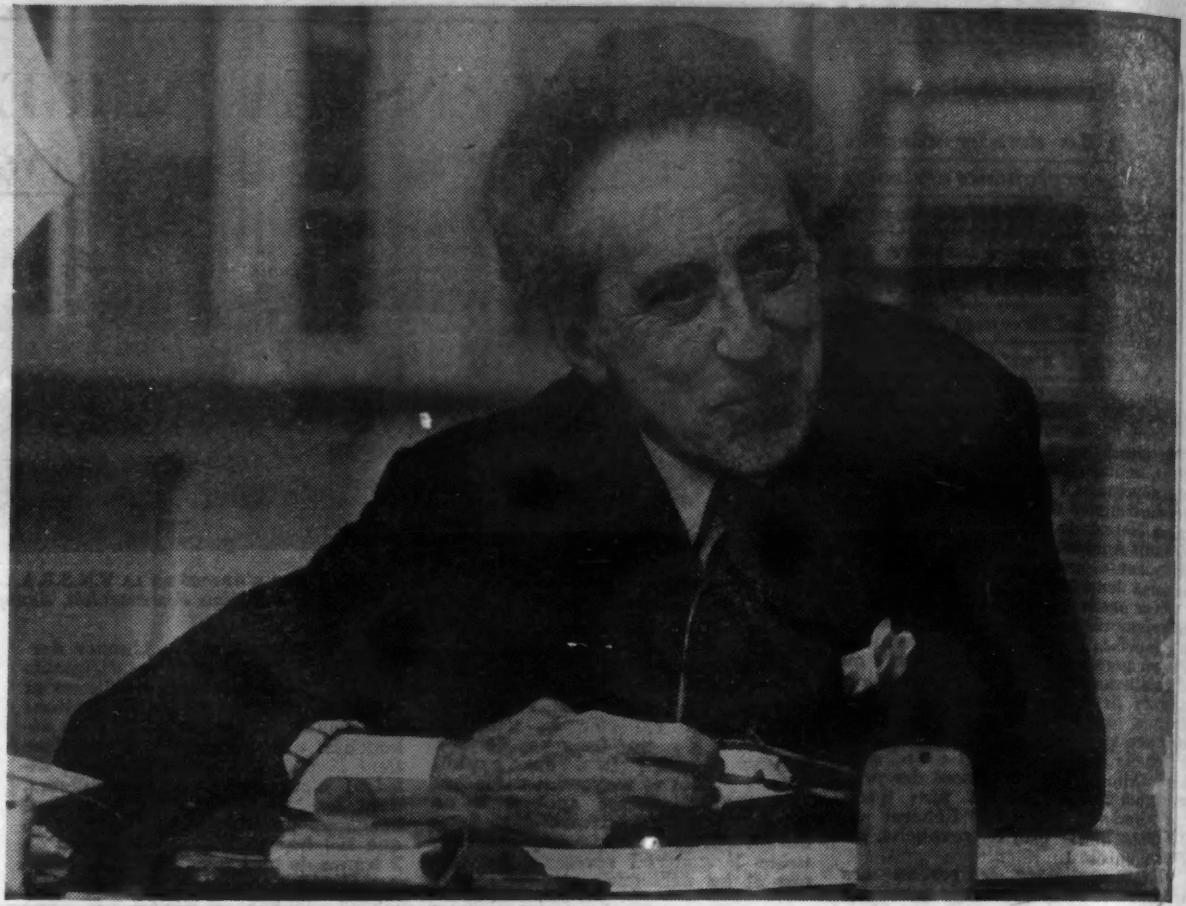
Le point de départ, c'est un fort beau poème, « Le Cérémonial espagnol du Phénix », dont Cocteau signe, chez Gallimard, des douzaines d'exemplaires. S'agit-il d'un titre à clés ? Le poète serait-il jaloux de l'oiseau privilégié ?

Pas du tout. « *L'idée d'immortalité est plutôt sinistre*, déclare notre Immortel. *Je plains celle du phénix et l'effort qu'elle lui coûte. Mais...* (déjà il s'éloigne du sens profond du poème: rien à faire pour l'y ramener.) *J'ai écrit le « Cérémonial » sur les routes d'Espagne. Aussi contient-il beaucoup d'allusions secrètes à mon voyage. Par exemple, à une place de Santa Cruz, découverte un soir, et que je n'ai jamais pu retrouver l'année suivante. Ainsi la plupart des objets qu'on aime sont ceux qui perdent leur acte de naissance, soit se cachent, soit d'utiles, deviennent mystérieux...* »

Mais, entre l'Espagne et le phénix, quel rapport ?

« *Les Espagnols sont des incendiaires. De temps en temps ils se reposent entre deux incendies. L'Espagne jaune et rouge, semblable au phénix, renaît sans cesse de ses cendres. Maintenant elle est dans une période de halte* (Cocteau aspire régulièrement le h) *et de braises. Les corridas servent de soupape à son besoin de drame. Pourtant, les corridas d'Arles et de Nîmes deviennent plus espagnoles et plus violentes que celles d'Espagne. En Espagne, la corrida se calme. On la déserte le plus souvent pour le football...* (Et voilà : le sujet a filé à l'anglaise, déjà un autre le remplace.) *C'est que la dépersonnalisation fait des progrès considérables : un jour, on jouera partout au football, comme on portera le même costume, comme on parlera le même sabir, comme on habitera des casernes. Mais la dépersonnalisation amènera sans doute une renaissance de la personnalité. Car l'esprit de contradiction mène le monde...* »

Cocteau consent à revenir au « Cérémonial » : « *C'est un poème qui ne relève pas des syntaxes habituelles, malgré son cadre classique.* » En effet, il est écrit en alexandrins, « *ma langue maternelle*, explique Cocteau. *C'est une tentative pour rendre le désordre rigoureux, sanctifier le hasard.* »



JEAN COCTEAU.
« *Aujourd'hui, l'audace, c'est de finir assis.* »
(Charpentier.)

Une phosphorescence

Il y aura d'autres formules : « *On croit que notre époque est aboutie. On se trompe. Toutes les révolutions commencent debout et finissent assises. (Mais aucune ne peut aboutir, car une autre se prépare dans l'ombre.) Il faut que la nôtre commence à être debout. Mais, à l'heure actuelle, la gauche a pris sa droite, l'audace est devenue officielle. Il faut donc inventer une audace qui déconcerte les personnes habituées à l'audace...* »

Ce thème, cher à Cocteau, tous les chemins verbaux y mènent : « *le classicisme de l'audace* », c'est, on le sait, sa bête noire. « *Lorsque je suis entré à l'Académie française, c'était pour faire un acte qui s'opposât à ce conformisme moderne.* »

Aussi Cocteau dénonce-t-il le rimbaldisme, le mallarméisme, etc : « *Les artistes ne doivent pas demeurer les fils à papa de quelques génies morts dans la misère. Le poète doit retourner au martyrologe, redevenir invisible. Car le poème est une solitude. Et le poète est l'humble domestique d'une force qu'il connaît très mal.* »

Nouvelle diversion : sur Mauriac qui, selon Cocteau, ne veut pas faire la part de l'inconscient dans l'acte créateur : « *Il a tort* », tranche Cocteau, s'empressant d'ajouter qu'il l'adore : « *C'est un ami d'enfance.* » Et il reprend, sans hésiter, le fil de son discours, que l'on croyait perdu :

« *Toute belle œuvre est un silence. C'était jadis l'époque de la conspiration du silence : Manet suivait les enterrements à seule fin, disait-il, de voir son nom dans le journal. On ne parlait d'aucun artiste. Ensuite, est venue la conspiration du bruit. Or, si on arrive à vaincre la conspiration du silence par celle du bruit, l'inverse est également possible. Mme Colette a dit là-dessus quelque chose de fort beau : « Le poète n'a pas besoin d'être lu. « Il répand une sorte de phosphorescence, qui suffit à sa gloire ». Donc les poètes écrivant pour des résultats ressemblent à des fleurs rêvant d'orner des vases.* »

L'encre est triste

Les célèbres mains de l'académicien volent aussi vite que sa pensée. A grand-peine, je place une question : « Que faites-vous actuellement ? » Les mains, déconcertées, s'immobilisent, un quart de seconde, la langue aussi. Puis, on repart de plus belle :

« *Il existe un théâtre de jeunes, en plein air, au Cap-d'Ail. Ces jeunes ne sont pas riches, ils travaillent avec des moyens de fortune, et d'infortune — c'est admirable. Moi, je vais orner ce théâtre : en bronze, en mosaïque, en céramique. C'est un travail d'artisan. J'ai besoin de travailler avec mes mains, comprenez-vous ? Car l'encre me fatigue. Hélas ! mes potiers m'ont annoncé que l'air du Midi est néfaste pour leurs gosses. Aussi l'ont-ils quitté pour la Bretagne...* » Désolé, Cocteau ajoute : « *Vous savez que la poterie est une sorte de transcendance de la pâtisserie : on cuit, on recuit. Je faisais cela comme les moines font de la liqueur...* »

Plus de potiers, plus de poterie. Mais le produit des cuissons de jadis trouvera sa place dans le musée vivant de Jean Cocteau : « *A Menton, le maire, M. Palmero, m'offre, en échange de la salle des mariages que j'ai décorée, un bastion au bout de la digue, où je pourrai mettre mes œuvres, comme Picasso les siennes à Antibes.* »

Comme Picasso, Cocteau déborde d'activité : s'il ne fait plus de films (« *Ce sont des confidences trop coûteuses* »), il a rédigé un « Requiem ». Ce poème-fleuve est né d'un Cocteau alité, couché sur le dos et muni d'une seule pointe Bic. Aussi a-t-il fallu confier à des amis éprouvés le soin de déchiffrer le gribouillis.

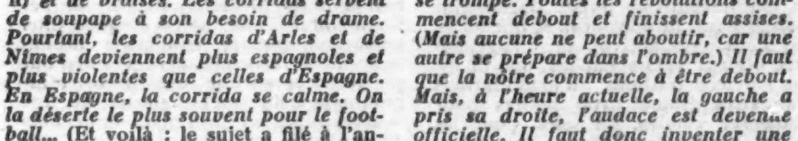
Cet enfant gâté par les muses passe sans cesse de l'une à l'autre. Dans son atelier de Saint-Jean-Cap-Ferrat se trouvent, à gauche, une table, où il dessine, une autre, à droite, où il écrit. « *Eh bien ! c'est toujours la table de gauche qui m'attire*, confesse-t-il, non sans remords. *Car l'encre est triste... Et Picasso vient de m'apprendre un usage neuf des crayons à la cire. Alors, je reste debout devant cette table de gauche, acharné à mettre tout le poids de mon corps sur ces crayons dont les couleurs se superposent au lieu de se mélanger...* »

« Diversion » — mais combien salutaire : « *La peinture est une thérapeutique. On s'oublie, on s'annule au bénéfice de ce qu'on fait, on le devient. J'ai véritablement été murs et voûtes romanes. L'encre, c'est autre chose : elle revêt plusieurs formes étrangères avant d'atteindre le public. Les jambages qui vivent deviennent machine à écrire anonyme, puis caractères d'imprimerie définitifs — vraiment, quelle tristesse !...* »

Puis, me voilà raccompagnée — à grand renfort de « *chère amie* » et de dessins dédicacés...

ANNE GUERIN.

ROBERT LAFFONT



du " jour le plus long " à la libération de Paris, la bataille de Normandie vue du côté allemand par PAUL CARELL l'auteur d'AFRIKA KORPS .

MARCEL BRION

ART FANTASTIQUE

... En Europe du XVIe siècle au surréalisme

18 ill. couleurs
55 pl. en noir
48 NF

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

A PROPOS

J'ÉCRIS DANS LA NEIGE

par FRANÇOISE SAGAN

VOILA, c'était fini. C'en était assez du temps perdu, des journées faussement agitées, des belles nuits blanches de Paris. L'hiver passait, il ne se passait rien, il fallait que quelque chose se passe. Quelque chose d'écrit. Un livre qui cesse d'être ce paradis perdu, des héros qui cessent d'être mythiques. Bien sûr, on y pensait. A l'aube surtout, quand les premiers roulements de voiture suspendaient le sommeil et que l'esprit excité par la fatigue développait scène sur scène dans un reflux tari au réveil, immanquablement. Ou quand quelqu'un disait : « Que faites-vous en ce moment ? » et que retombait sur nos épaules le doux poids de ce projet. On prenait des notes, on ne faisait rien, on savait bien que rien ne mûrissait (image d'Epinal). Que rien ne mûrirait avant le premier colletage avec le papier blanc.

Petit bloc de granit

Alors, grande décision. Le départ. Un chalet isolé dans la neige. On emmène un cabinet de guerre, de bons amis résolus aussi au travail, écœurés du téléphone. Pendant le voyage, on crée une organisation à la « ELLE », efficace et simple. On jubile : à Paris, on ne se voyait pas assez, on va pouvoir se reconnaître, parler sobrement de ses travaux, voire jouer au petit bloc de granit face aux fatigants sportifs des stations. On prévoit tout : lever à dix heures (bien suffisant, ne romançons pas), soleil, ski l'après-midi, et à cinq heures, quittant l'uniforme, l'anorak, les moufles, on se singularise, on reprend la vieille plume d'oie, le chandail usé et favori, les tics, les maniaqueries délicieuses ; dans ce chalet suisse, moderne, confortable, on introduit le côté fou, plus impalpable que la « poudreuse » que chaque écrivain promène avec lui. Naturellement, pas d'alcool, d'aucune sorte. Le whisky et Montesquieu sont bannis, à nous les breuvages douceâtres du jus de pomme et de Hadley Chase. Les déjeuners ne sont plus des occasions de rendez-vous mais des sources de calories. Voici les visages qui deviennent dorés, les mollets qui deviennent de bois et les idées d'innombrables feuillets. Au soir, nous tombons, le corps épuisé, la conscience comblée, sur nos édredons.

Tout cela était la fable de Florian. Un singe ayant volé une lanterne magique prépara une grande projection pour ses amis. Les rouleaux étaient prêts, les amis enchantés, hélas ! il avait oublié la lumière. Comme lui nous avions oublié notre lumineuse liberté, notre lumineuse paresse. Hélas !... Le temps ne se coinçait plus en angle aigu entre deux aiguilles, selon nos plans, le temps, comme la neige, nous retombait dessus, étouffant, indiscernable. Quelle heure était-il, que faisions-nous ? Le sommeil nous lâchait trop tard, les romans policiers débordaient nos après-midi et à six heures les passionnants journaux arrivaient de Paris au village. Parfois, d'un lourd effort, l'un de nous s'enfermait dans sa chambre. La neige était belle par la fenêtre et l'écureuil suisse, familier. Le papier semblait d'un blanc sale comparé au paysage, et les signes que nous y alignions rappelaient les silhouettes noires et confuses des skieurs sur la colline en face. Les circonstances étaient pour nous comme dans certains voyages de noces : ciel pur, mer bleue, hôtel discret, mais la jeune mariée — notre littérature — insatisfaite, bernée. Nous titubions sous le bien-être, la vacuité du temps, les vapeurs du chauffage central, les facéties du chien. Nous n'étions plus bons à rien, sinon aux cartes.

Un cocon mortel

Ce n'est pas la première fois que l'organisation nous frappait, nous trompait, dans toute son horreur. Nous aurions dû le savoir. Nos nerfs ne supportaient plus qu'on les lâche. Ils devaient rester à fleur de peau, esclaves aimant les coups. Le temps, nous devions l'arracher à la ville, à nos bêtises, le dérober à nos horaires inutiles pour en faire ce fruit précieux, juteux et acide, à la place de cette énorme mangue fade des mers du Sud qu'il était devenu. Foin des retraites propices aux rêveries. Ce n'était plus Flaubert que nous enviions, mais Balzac, ses nuits blanches et ses cafés. Il n'y a plus de vie tranquille, plus de programme intelligent, la neige est un cocon mortel. On demandait à Valéry ce qu'il souhaitait le plus au monde, il répondit : « Me réveiller. » Quand nous réveillerons-nous de nos insomnies ?

F. S.

HISTOIRE

« Les Somnambules »

● ***Des Babyloniens à Képler, Koestler suit les chemins détournés de la création scientifique.***

AVEC « Les Somnambules, essai sur l'histoire des conceptions de l'Univers » (1), Arthur Koestler a monté une machine étrange, qui constitue de l'excellent journalisme mais qui, plutôt qu'une approche du vrai, est une invitation à rêver.

Une telle entreprise, cependant, n'est pas neuve, contrairement à ce que Koestler voudrait nous faire croire dans sa préface. Il y a cinquante ans, Pierre Duhem avait publié sur le même sujet une dizaine de volumes, passablement sérieux et documentés, auxquels il semble, d'ailleurs, que « Les Somnambules » doivent beaucoup. Mais le projet qui anime Koestler est de ceux qui séduisent : renoncer, autant que possible, à une certaine vision transparente du « progrès » de l'histoire des sciences, pour en retrouver les hésitations, les erreurs et les tâtonnements ; et, par ce détour, s'approcher au plus près des secrets de la découverte, mieux : de la création scientifique.

Rien de plus étranger, en effet, à Koestler — qui, on s'en doute, n'est pas rationaliste — qu'une conception de la science comme déploiement de la seule raison : tout au contraire, il s'agit pour lui de montrer que science et religion (et même mystique) ne sont pas tellement différentes, tellement éloignées — en leur inspiration profonde, au moins. Plutôt que d'une mésentente entre science et religion, Koestler parlerait de malentendu. Son projet n'est certes pas de les réconcilier, mais de montrer du moins qu'une telle synthèse est possible, car ce serait là, selon lui, le seul salut de notre époque.

Un certain Héraclide

Les systèmes du monde, on le sait, furent innombrables dès l'antiquité : des Babyloniens à Platon, de Pythagore à Ptolémée, chaque groupe humain, chaque société a élaboré son modèle, modèle dans lequel elle s'exprimait et se reconnaissait. Tous ces systèmes n'étaient cependant pas géocentriques, comme on l'enseigne d'ordinaire. Au contraire, comme le remarque Duhem, la théorie de la gravitation universelle est vieille comme le monde (ou presque). Dès le IVe siècle avant Jésus-Christ, un certain Héraclide de Pont soutenait déjà que la terre était ronde et tournait autour du soleil. Peu de temps avant, Pythagore, plus soucieux d'unité que de rigueur scientifique, voyait dans les nombres les secrets de l'univers, des signes qu'y avaient imprimés les dieux. Il opérait ainsi une synthèse heureuse entre philosophie, mystique et philosophie naturelle — c'est-à-dire physique. La leçon de cet enseignement magistral, dont l'importance est malheureusement assez peu vérifiable (quoi que pense Koestler), devait vite se perdre, avec Platon et Aristote.

Platon, aristocrate dédaigneux, chasse comme on sait les poètes de la cité, et rejette les recherches physiques et le monde lui-même parmi les apparences vaines, les ombres fallacieuses de sa fameuse caverne. La physique, pour lui, et l'univers entier s'expliquent par des mythes. Aristote, quoique bien connu pour son indiscipline à l'égard de son maître, le suit assez bien sur ce point : s'il témoigne d'une curiosité inlassable et maniaque à l'égard des phénomènes biologiques, le monde infra-lunaire dans lequel nous vivons ne l'intéresse point : n'est-il pas seulement le lieu des changements, le domaine de l'imparfait et de l'à-peu près ? Dès lors, après Aristote et Platon, le divorce sciences-philosophie est consommé ; la science elle-même s'endort pour tout le moyen âge. N'est-ce pas là une singulière coïncidence ? C'est justement à cette époque que Heidegger situe les débuts de la mort de la philosophie. Singuliers procès, et bien vite menés, où Platon et Aristote sont toujours les coupables !

Le bouillant Rhéticus

Le moyen âge s'est nourri de Ptolémée : géocentriste, ce dernier, la lecture d'Aristote aidant, transmettra à sa postérité et à ceux mêmes qu'on considère comme ses adversaires, l'obsession de la circularité : les mouvements du ciel devront s'expliquer par des cercles, puisque le cercle offre l'image d'un mouvement parfait. L'obsession est si forte que Copernic et →

(1) Traduit de l'anglais par Georges Fradier, Calmann-Lévy, éd., 596 pages, 16,70 NF.

165.000 ex. en 3 mois

le roman de l'amour paternel

" D'ordinaire dans les romans du jour, ce sont les enfants qui parlent mal de leurs parents. Voici une grande nouveauté, et ce ne sera pas la seule du récent roman de M. Hervé Bazin, Au nom du fils : c'est un père, cette fois, qui s'accuse devant sa progéniture. Le livre, d'abord, est remarquable..." **E. Henriot (LE MONDE)**

" Les auteurs qui se vendent beaucoup se plaignent parfois de ne pas être traités comme les autres par la critique : et, en effet, on a tendance à s'interroger sur les raisons de leur succès plus que sur la nature de leur talent." **R. Kanters (L'EXPRESS)**

" Le lait de la tendresse humaine, après le vitriol. C'est un roman de notre temps, un témoignage très véridique sur les garçons et les filles d'à présent." **R. Giron (FRANCE-SOIR)**

" Au nom du fils est, sans aucune mièvrerie, sans aucune teinte de confiserie, un roman de la dignité humaine." **A.Wurmser (LETTRES FRANÇAISES)**

" Ce chef-d'œuvre qui a pour titre Au nom du fils... un magnifique modèle de narration, d'écriture, de sensibilité, de réalisme chaleureux et précis." **L. Guissard (LA CROIX)**

AU **SEUIL** br. 9,60 nf - rel. 16 nf (+ t. l.)

(Charpentier.)

ARTHUR KOESTLER.
« Corsi e ricorsi. »

→

même Galilée n'y échapperont point, Kepler lui-même ne soutiendra qu'à contrecœur et quasi malgré soi sa théorie des ellipses. Hommes singuliers, en effet, que ces savants, ces faiseurs de lumière : la clarté qui les guide, la lueur qui les illumine, c'est ce clair-obscur que leur époque leur accorde — le noir et blanc d'un cauchemar, bien plus que les projecteurs crus de la pure raison.

Copernic, par exemple, le chanoine Copernic, voilà un humaniste étrange, qui continue de vivre, au fond de la Prusse orientale, l'existence sans horizons d'un homme du moyen âge, et ce, de son plein gré. Singulier savant aussi, qui se trompe dans ses calculs. Singulier astronome, qui n'observe jamais le ciel (même pas une observation par an) : c'est un de ses disciples, le séduisant et bouillant Rhéticus (bien de son temps, celui-là !), qui devra lui arracher son livre, « Des révolutions des orbes célestes », pour que cet ouvrage dont on parlait depuis près de trente ans puisse enfin voir le jour. Dernier paradoxe : le livre paraît précédé d'une préface anonyme, qui décrit les travaux de Copernic comme ne représentant que des exercices formels de virtuosité, et non une œuvre scientifique. Le chanoine reçut les premières épreuves alors qu'il était déjà sur son lit de mort, à l'agonie : on dit même que cette préface anonyme fut pour quelque chose dans ce trépas.

Tycho Brahé, maître, protecteur et rival de Kepler, correspond davantage à l'image que nous nous formons d'un homme de la Renaissance : il y a en lui quelque chose du condottiere. En tout cas, ayant perdu son nez dans une rixe, il porte, depuis, un nez d'or.

L'homme est rude, violent, ambitieux, raffiné aussi. Grand seigneur, il se fait bâtir, dans l'île de Hveen, un observatoire, Uraniborg, sorte de château enchanté, comme on en voit dans les films de Cocteau ou les romans de Bradbury. Là, tout en poursuivant des observations inlassables et méticuleuses, avec cette rigueur qui définit l'esprit scientifique moderne, Tycho se montre si tyrannique avec son entourage, ses paysans et ses amis, que le roi Christian IV le force à s'exiler. Cet exil lui permet de rencontrer Kepler.

Magie et déception

Et c'est certainement avec Kepler que Koestler réussit ses meilleurs morceaux. L'homme, déchiré entre ses refoulements, ses obsessions, on pourrait dire ses névroses, est sans doute le plus remarquable de tous ces *somnambules*. En 1596, à l'âge de vingt-cinq ans, Kepler redécouvre Pythagore : son « Mysterium Cosmographicum » essaie de rendre compte du mouvement et de la position des planètes par un agencement de « solides parfaits » : trente ans plus tard, il en parlera encore, oubliant au contraire les trois lois qui ont fait sa gloire — — tout à fait, remarque Koestler, comme si Einstein, parlant de ses travaux, avait négligé sa théorie de la relativité. Quant à ces lois elles-mêmes, elles apparaissent davantage comme le résultat d'erreurs — des erreurs qui s'annulent réciproquement, par un de ces hasards dont la petite histoire est friande — que le produit d'une recherche concertée : Kepler ne les aime d'ailleurs pas beaucoup, ces lois, qui sont, à ses recherches pythagoriciennes, ce qu'un fils naturel est à la lignée légitime. Car il s'agit bien chez lui de méconnaissance affective, d'un de ces refus que la psychanalyse seule saurait déchevêtrer. Comme Colomb pour l'Amérique, s'il a établi ces trois lois, c'est bien en cherchant autre chose et seule cette autre chose compte. N'est-il pas, d'ailleurs, significatif que ses derniers travaux soient

(Archives.)

TYCHO BRAHÉ.
Un nez d'or.

(Archives.)

LE CHATEAU D'URANIBORG.
Comme dans les films de Cocteau.

consacrés à nous faire le récit d'un rêve — et quel rêve ! Comment un enfant, qui ressemble beaucoup à Kepler, étudie l'astronomie avec Tycho Brahé, puis, aidé par les ensorcellements de sa mère, fait un voyage dans la lune, voyage qui permet à Kepler de libérer toute l'imagerie et l'inconscient bestiaire qui l'habitent. Mais chez Kepler, l'histoire des sciences doit toujours faire place à la psychanalyse.

Et c'est bien sur une impression double — de magie et de déception — que nous laisse cet ouvrage ambigu. Certes, le procès Galilée n'a pas été ce que présentent les images d'Epinal brechtiennes : Koestler, qui manifestement n'aime pas Galilée, le montre d'abondance mais le divorce sciences-philosophie — dont on ne voit pas *sérieusement* comment il pourrait être remis en question — était sans doute inévitable, la démonstration de Koestler tournant court sur ce point. Ce qui passionne et retient davantage, c'est la tentative, beaucoup moins utopique, de restituer ces longs détours, ces *corsi e ricorsi* (pour parler comme Vico) qu'accomplit le savoir qui progresse : mais c'est sans doute que, là aussi, nous ne sommes pas sortis de l'histoire des hommes. Pourquoi s'étonner alors que, partis pour chercher la route des Indes, tous ces découvreurs n'aient pas vu qu'ils avaient trouvé l'Amérique ?

ROBERT PARIS.

ROMANS

« L'Hermine souillée » par Gregor von Rezzori

● *En Autriche du temps des Habsbourg, la Belle Epoque des Allemands.*

IL y a deux ans, à la Foire du Livre de Francfort, tous les éditeurs étrangers s'arrachaient le dernier roman de Gregor von Rezzori, qui venait de connaître un succès considérable en Allemagne. L'auteur n'était pas un inconnu : on l'avait entendu à la radio, où ses émissions étaient très populaires, vu dans des films, où il jouait de préférence des rôles d'aristocrates aventuriers sympathiques, et les fervents du cheval se rappelaient même certaines de ses performances au cours de compétitions qui avaient réuni l'élite de ce sport. L'année dernière, lorsque notre confrère de Hambourg « Der Spiegel » avait cherché un correspondant qui ne fût pas uniquement un spécialiste du sport pour rendre

cinéma 61 parait sur 160 pages à partir de ce mois
Ses nouvelles rubriques :
✱ LE CINEMA D'AMATEUR
✱ LE CINEMA, NOUVELLE DISCIPLINE SCOLAIRE
✱ LE PROGRAMME DE SPECTACLES DE LA TELEVISION
et ses pages en couleurs Dans les kiosques : 2 NF

ALFRED SAUVY
LES LIMITES DE LA VIE HUMAINE
"La mort, cette chose qui arrive aux autres peut-elle être retardée ?"
LES GRANDS PROBLÈMES
HACHETTE

ROGER IKOR PRIX GONCOURT 1955
LES MURMURES DE LA GUERRE
roman
7,80 NF
"des vérités criantes"
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

compte des Jeux olympiques de Rome, Gregor von Rezzori y avait assumé le même rôle qu'Alfred Sauvy dans « L'Express ».

« L'Hermine souillée » n'était pas son premier roman. Il avait déjà publié un livre de guerre sur Stalingrad et un volume de nouvelles intitulé « Histoires maghrébines ». Ce Maghreb n'était pas le « nôtre », mais un pays mi-imaginaire, mi-réaliste, où se passe aussi « L'Hermine souillée ». Ce pays était le pays d'enfance de Rezzori : la monarchie austro-hongroise.

Le succès de son dernier roman est certainement dû en partie au milieu qu'il décrit. Par un curieux retour, la monarchie bicéphale jadis tant décriée jouit actuellement d'un regain de faveur : on s'est aperçu qu'elle n'était pas la construction chimérique d'une politique dynastique égoïste, mais qu'elle correspondait à certaines réalités géopolitiques et qu'elle avait réussi — tant bien que mal — à faire vivre ensemble des hommes appartenant aux nationalités et aux croyances les plus diverses.

Pour les Allemands d'aujourd'hui, la monarchie des Habsbourg représente une sorte de « belle époque ». L'Allemagne elle-même n'avait rien connu de pareil : vers 1900, les Allemands étaient trop préoccupés de la construction de leur industrie pour faire l'expérience de la « douceur de vivre » et ils croient pouvoir retrouver ce qui manque à leur propre passé dans la Vienne impériale, la Hongrie royale, la Transsylvanie et les autres marches de l'Empire où vivaient côte à côte Allemands, Hongrois, Roumains, Serbes, Croates, Slovènes, Tchèques, Slovaques, Ruthènes, Juifs et Musulmans.

Un petit mémorial

Gregor von Rezzori situe son roman à Tchernopol, mais on reconnaît la ville de Cernovitz, capitale de la Bukovine, autrichienne avant 1914, roumaine au cours de l'entre-deux-guerres et soviétique depuis 1945. Tchernopol-Cernovitz est une véritable Babel. Les noms des personnages de Rezzori suffisent pour le situer : du préfet de la ville, l'aimable et cynique Terangolian, probablement d'origine arménienne, jusqu'au colonel Turturiuk, en passant par le journaliste Adamski, le précepteur Alexianu, Mme Fiokla Aritonowitsch, directrice d'un institut de pédagogie, jusqu'à Ephraïm Perko qui parlait « *russe, allemand, roumain et ruthène, polonais, yiddisch, français, anglais, italien, de la même manière, c'est-à-dire en gargouillant, en croassant et en s'étranglant* ». Et, pour finir, nous faisons la connaissance de Mme Koralewitsch, dont les amours nombreuses déclenchent le scandale.

Au centre de ce scandale se trouve le major Nicolas Tildy de Szolonta et Vöröshaza, « *d'origine hongroise comme son nom l'indique* », ajoute Gregor von Rezzori. Lorsque le vieux soldat apprend les racontars qui courent sur sa belle-sœur, il ne se préoccupe guère de leur véracité. Il fonce. Sa conception de l'honneur date d'une autre époque et il ne s'aperçoit même pas que le monde moderne qu'il refuse, rejette aussi toutes ses idées et toutes ses convictions. Il paiera sa lutte contre un univers mécanisé par un accident stupide et dérisoire : un tramway qui l'écrase lorsqu'il rentre chez lui au petit matin.

(Roustan.)

GREGOR VON REZZORI.
Un accident dérisoire au petit matin.

Gregor von Rezzori courait deux risques : le sentimentalisme larmoyant et la satire corrosive. Il les a évités en faisant raconter son histoire, en faisant décrire la vie de la ville et de ses habitants par un petit enfant : le narrateur a environ quatre ans au début de « L'Hermine souillée » et environ treize lorsque meurt le major Tildy, qui n'a pu vivre que dans un monde blanc comme l'hermine. Cette trouvaille lui permet d'abord de faire preuve d'une adresse psychologique peu commune, mais lui donne surtout la possibilité de décrire les faits et les gestes de ces revenants d'une autre époque par une conscience qui ne comprend pas très bien les motifs de leurs actions : il réussit ainsi un double éloignement.

Brillamment écrit (et remarquablement adapté par Louise Servicen, la traductrice de Thomas Mann), Gregor von Rezzori a élevé à sa façon, tendre et ironique, un petit mémorial en souvenir d'un monde charmant, cruel et révolu.

FRANÇOIS ERVAL.

(1) Gallimard, 420 p., 15,50 NF.

RJ

Ludovic **Tron**

A l'intérieur d'une Europe qui se cherche, la France vit une métamorphose. Face aux générations qui montent, elle sera demain un pays jeune. Mille problèmes vont se poser.

MÉTAMORPHOSES DE LA FRANCE

1950 - 1970

Saurons-nous les résoudre ? Aucun pays moderne, par exemple, n'a une aussi faible population « active » et cette population est mal répartie. La France, dont l'économie est en perpétuel équilibre, est accablée par des charges démesurées. Ludovic Tron, auquel sa compétence particulière en matière de crédit et d'économie permet de parler avec fermeté et précision, ne se contente pas de dénoncer les carences qui se sont opposées au redressement économique de notre pays ou qui l'ont freiné. Il propose des solutions aux problèmes posés, nous donnant ainsi une étude constructive. Dans un nouveau monde en marche, la France doit se trouver à la pointe de l'évolution et doit garder sa place parmi les nations de l'avenir.

M.-H. Lelong o. p.

SPIRITUALITÉ DU JAPON

Une initiation à la connaissance profonde de la culture et de l'âme japonaise à travers les manifestations de la vie quotidienne.

FREJUS...

● Au moment où les experts déposent leurs rapports, il faut lire le bouleversant reportage de la tragédie qui a endeuillé la France entière, à FREJUS CE SOIR-LA, par Jean Mézerette et l'équipe des reporters de *Paris-Match*, paru dans la collection Mappemonde.

La vérité jaillit d'entre les pages.

...Avez-vous vu Glock ?...

FLEUR COWLES publie

DALI

DALI répond

QU'ON PARLE DE DALI MEME SI ON EN PARLE BIEN
STOP CE QUI EST LE CAS DANS LE LIVRE DE FLEUR
COWLES STOP LEQUEL A LE MERITE DE DECELER L'EX
ISTENCE DE DEUX DALI STOP LE MEILLEUR DE CES
DEUX ETANT LE CINQUIEME STOP QUE SEULE GALA
CONNAIT STOP DALI

JOURNAL D'ÉMILE OLLIVER

Tome I - 1846-1860

Préface de R. Dumay

« ...C'est le reflet de cette personnalité modérée, généreuse, ivre, parfois jusqu'à la naïveté, de concorde et de fraternité, qu'apporte le JOURNAL D'EMILE OLLIVER. »

Jacqueline PIATIER
(*Le Monde*).

Maurice Rheims

LA MAIN

roman

Rien d'étonnant si le premier roman de Maurice Rheims, le célèbre commissaire-priseur, est un peu le roman des collectionneurs... L'auteur de *La Vie étrange des objets* nous conte ici l'extraordinaire chemin parcouru à travers les siècles et l'histoire par LA MAIN, un objet doué — semble-t-il — d'un pouvoir maléfique, et qui a toujours excité la convoitise et la curiosité folle des amateurs d'art. Alors que son dernier possesseur vient de mourir dans des circonstances mystérieuses, entre quelles *mains* va maintenant tomber cet objet maléfique ?

LES PERSONNAGES

roman

FRANÇOISE MALLET-JORIS

Prix Femina 1958

JULLIARD

LE RETOUR DES

A l'époque du maccarthysme, les intellectuels américains vécurent la plus sombre période de leur histoire. Arthur Miller, en 1956, fut menacé pour avoir refusé de dénoncer ses amis devant une commission d'enquête sénatoriale.

Aujourd'hui, non seulement la chasse aux sorcières est terminée, mais le Président Kennedy, dont les plus proches conseillers font d'ailleurs partie du groupe de ceux qu'on appelle, par dérision, les « egg-heads » — têtes d'œufs — a convié 155 intellectuels à assister à la cérémonie de son inauguration.

Arthur Miller, qui fut l'un des invités, explique ce que représente à ses yeux ce « retour » des intellectuels américains dans la vie publique.

AVEC 154 autres écrivains, savants et artistes, j'ai été invité par le président Kennedy aux cérémonies qui ont marqué son entrée en fonctions. Ce n'était pas la première fois que je me rendais à Washington. Sous la présidence de Roosevelt, le département radiophonique de la Bibliothèque du Congrès m'avait un jour demandé un texte. Mais c'était avant la seconde guerre mondiale. Depuis, les seules lettres que j'ai reçues de notre gouvernement m'ont été adressées par l'administration fiscale et par une commission du Congrès qui avait besoin de ma présence pour continuer à défendre le pays contre les gens comme moi. Dans ce dernier cas, il était difficile de parler « d'invitation ». La force de l'habitude est si grande que je ne pensais plus pouvoir jamais revenir à Washington sans mon avocat.

Etant donné ces sentiments, je voudrais naturellement pouvoir penser aujourd'hui qu'une époque est en train de se terminer. Je la décrirai, pour être tout à fait franc, comme les dix années pendant lesquelles l'Amérique s'est presque fait sauter la cervelle. Ce n'est pas par hasard, à mes yeux, que les membres de l'American Legion se sont mis récemment à assommer des lapins dans des enclos grillagés. C'est qu'ils sont momentanément à court d'intellectuels.

A cause du Spoutnik

Mais tout cela est maintenant fini et la situation redevient normale. La réalité relève la tête et reprend sa place parmi nous. Peut-être le jour est-il proche où un homme capable de prononcer ou d'écrire une phrase anglaise complète ne sera pas écarté pour cette seule raison du service public. Peut-être nos savants pourront-ils à nouveau organiser des conférences internationales sans avoir à craindre que leurs collègues étrangers se voient interdire l'entrée du pays pour des raisons politiques. Avec ce réveil de la liberté, peut-être certains de nos efforts littéraires et dramatiques pourront-ils rendre un son plus vigoureux que celui d'un cordon ombilical bien tempéré.

La reconnaissance des intellectuels que symbolise cette invitation presque sans précédent est sans doute une bonne chose. Je dis : sans doute, parce que — malgré toute la bonne volonté qu'elle implique — je ne suis pas sûr que les cerveaux politiques de ce pays comprennent encore ce que c'est exactement qu'un intellectuel. Si des responsabilités quelconques devaient nous être un jour confiées, il ne faudrait pas qu'on attende de nous ce que nous ne pouvons donner.

Je pense que la raison profonde de notre invitation à Washington se trouve dans le lancement du Spoutnik. Cette étoile sortie des mains de l'homme représente sans doute une victoire de l'esprit mais le véritable travail de l'intellectuel aboutit rarement à des résultats aussi tangibles. Ce travail consiste à donner aux hommes une interprétation d'eux-mêmes. Mais les hommes, le plus souvent, ne se soucient pas de comprendre leurs actes. Ils veulent tout simplement gagner.

Un faiseur de bombes

Pourtant, la compréhension, ou ce qu'on appelait autrefois la sagesse, peut être très utile, même pour une activité aussi pragmatique que le gouvernement d'un pays. Je me demande, par exemple, si l'idée est jamais venue à nos dirigeants de consulter des anthropologues pour l'établissement de leur attitude à l'égard des différentes révolutions africaines.

Je me demande si, parmi ceux qui s'occupent de l'Amérique du Sud, il en est un qui soit capable de lire et de comprendre vraiment quelques-uns des romans et des pièces écrits par des auteurs sud-américains et qui expriment mieux les sentiments profonds des peuples de ces pays qu'aucun journal ne peut le faire. Je crains — et j'espère sincèrement me tromper — que l'intellectuel ne soit considéré, au mieux, que comme un ornement de l'Etat ou un faiseur de bombes.

Ce dont nous avons besoin, je crois, ce n'est pas tant d'un afflux de techniciens à Washington ou de l'arrivée d'une bande de poètes et d'artistes dont les noms témoigneront de notre amour pour l'art et les choses de l'esprit. Ce qu'il nous faut, c'est une attitude d'esprit que l'intellectuel digne de ce nom possède souvent. Elle consiste à considérer la découverte de la vérité comme le but le plus élevé de l'homme, à ne pas craindre le paradoxe et la contradiction mais au contraire à les rechercher.

Le principal reproche que je fais aux responsables américains des dix dernières années, c'est de nous avoir encouragés à vivre d'illusions. Nous n'avons rien voulu entendre de ce qui contredisait nos idées. La vie donne souvent à l'illusionniste un certain délai pour se bercer de ses illusions, mais l'Histoire est impitoyable pour ceux qui ne veulent pas ou qui ne sont pas capables d'aimer la réalité. On se représente l'intellectuel, dans notre pays, comme un homme qui manie des abstractions, comme un rêveur, alors que le travail du véritable intellectuel consiste à analyser les illusions pour en découvrir les causes.

Peu de temps après la guerre, j'ai voyagé dans le sud de l'Italie et en Sicile. De retour à New York, j'ai rencontré au cours d'un dîner un homme qui devait devenir l'un des principaux conseillers politiques de l'administration Eisenhower. Les premières élections italiennes depuis la fin des hostilités venaient de porter au pouvoir un gouvernement démocrate-chrétien pro-occidental, et mon interlocuteur criait victoire. La menace communiste en Italie, pensait-il, avait été écartée pour longtemps, peut-être même pour toujours, et le résultat des élections en était la meilleure preuve. J'ajouterai que cet homme occupait un poste très élevé dans un grand magazine hebdomadaire qui disposait d'une des plus fortes équipes de correspondants étrangers de la presse américaine.

Contre la politesse

Moi, j'avais voyagé de ville en ville dans le sud de l'Italie et j'avais été surpris par le nombre de maires communistes que j'avais rencontrés. Ces hommes avaient été librement élus quelque temps avant les élections générales, et il était évident qu'ils représentaient bien l'opinion de leurs concitoyens. Pourtant, même ces villes communistes avaient voté pour les démocrates-chrétiens sur le plan national, et j'avais constaté que les communistes, tout en menant une bruyante campagne d'opposition, acceptaient avec une étrange résignation la perspective d'une victoire conservatrice. En interrogeant les gens à droite et à gauche, j'avais fini par apprendre la vérité. Des milliers de personnes qui avaient voté communiste aux élections municipales votaient démocrate-chrétien aux élections générales parce qu'elles craignaient que l'Amérique, en cas de victoire de la gauche, ne cesse ses livraisons de produits alimentaires.

Une victoire de ce genre est sans doute une victoire mais elle a évidemment d'autres significations d'une grande importance. Mon compagnon de table, cependant, préféra s'en tenir à la célébration de la victoire. D'une part, il n'avait jamais entendu parler de cet aspect du problème. D'autre part, maintenant que je l'en avais informé, il ne se montrait nullement impressionné par le cynisme évident avec lequel tant d'Italiens avaient voté conservateur. Pourtant, la confusion entre certains résultats apparents et leur signification réelle a été la cause la plus fréquente des désastres des dix dernières années.

Le point le plus bas dans l'incompréhension de la réalité, nous l'avons atteint lorsque le président Eisenhower s'est trouvé, il y a quelque temps, dans l'impossibilité de se rendre au Japon. Je suis sûr qu'il était plein de bonne volonté et que tous ses conseillers ont été aussi étonnés que lui de ne pas voir cette bonne volonté payée de retour. Le pire aspect de ce désastre, cependant, c'est qu'il ne semble pas avoir incité qui que ce soit à réviser nos illusions sur le monde extérieur. Au lieu de cela, nous nous sommes efforcés de démontrer que des agitateurs communistes avaient abusé des milliers d'étudiants japonais pour les entraîner à manifester contre le bon ordre, la politesse ou tout ce qu'on voudra. Qu'il puisse y avoir en réalité un authentique point de vue japonais sur le monde, un point de vue qui ne soit ni américain ni russe, ne semble être venu à l'esprit de personne. Un intellectuel y penserait, parce qu'il est ou devrait être préparé à comprendre que les êtres humains projettent facilement

FAISONS APPEL A K. T. BORG

POUR ÉVALUER LE DEGRÉ DE DÉVELOPPEMENT DE NOTRE MÉMOIRE

C'est ainsi que K. T. Borg, éminent spécialiste de la mnémotechnie, vous propose un test, d'ailleurs divertissant, qui vous apprendra à vous mieux connaître. Il vous suffit de répondre spontanément et « sans tricher » par oui ou par non aux 20 questions posées qui correspondent à diverses circonstances de votre vie quotidienne dans lesquelles votre mémoire a l'occasion de s'exercer. Retournez ce questionnaire rempli à K. T. Borg ; il vous adressera gratuitement en fonction de vos réponses, un diagnostic personnalisé, ainsi qu'un petit livre dont la lecture vous passionnera.

1. Connaissez-vous par cœur la date d'anniversaire d'au moins cinq membres de votre famille ?
2. Connaissez-vous par cœur plus de 20 numéros de téléphone ?
3. Vous souvenez-vous du titre d'au moins cinq films que vous avez vus l'année dernière ?
4. Pouvez-vous nommer les deux acteurs principaux de chacun de ces films ?
5. Etes-vous capable de reconstituer sommairement le plan de la ville où vous résidez ?
6. Pouvez-vous réciter dix lignes d'un livre après les avoir lues seulement deux fois ?
7. Etes-vous doué pour les langues étrangères ?
8. S'il vous arrive de « faire les commissions », avez-vous besoin d'une liste ?
9. Vous rappelez-vous où vous êtes allé en vacances en 1948 ?
10. Vous souvenez-vous du visage d'une personne que vous avez rencontrée une seule fois ?
11. Connaissez-vous l'adresse précise de 20 de vos amis ?
12. Etes-vous en mesure de préciser le montant des impôts sur le revenu que vous avez payé au titre de l'exercice 1957 ?
13. Vous arrive-t-il d'oublier un rendez-vous ?
14. Vos premiers souvenirs sont-ils antérieurs à l'âge de cinq ans ?
15. Vous souvenez-vous le lendemain de toutes les histoires drôles qu'on a racontées en votre présence ?
16. Pouvez-vous décrire et nommer le maître d'école qui vous a appris à lire ?
17. De mémoire êtes-vous en mesure d'indiquer combien il y a de vitres dans votre appartement ou dans votre maison ?
18. Etes-vous capable d'énumérer 50 % des musées ou expositions que vous avez visités depuis cinq ans ?
19. Vous arrive-t-il souvent d'oublier quelque part votre chapeau ou vos gants ou votre parapluie ?
20. Si la police vous demandait ce que vous faisiez le 14 février 1958 à 15 heures, seriez-vous capable de répondre ?

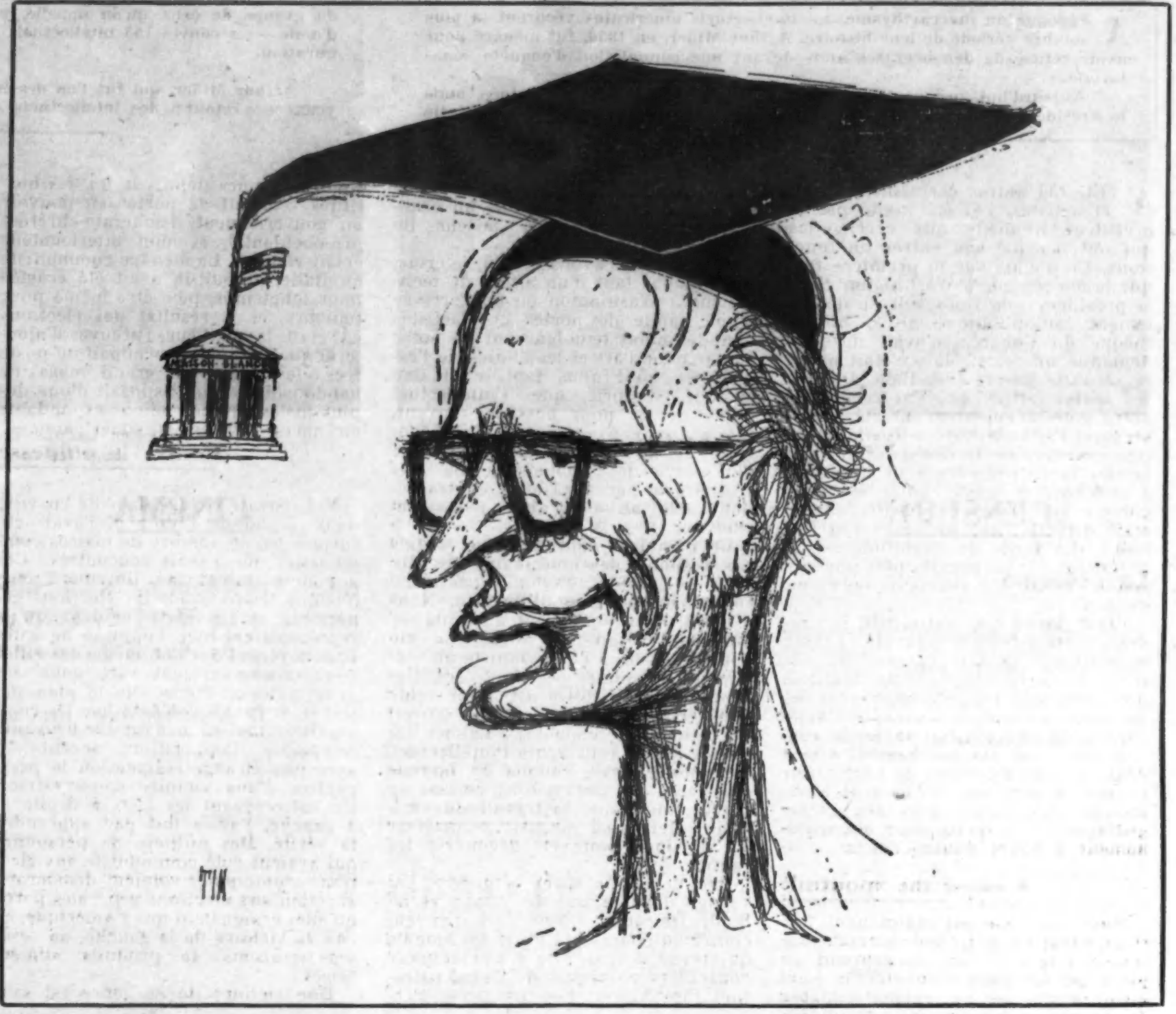
RÉPONDEZ PERSONNELLEMENT A K. T. BORG, CHEZ AUBANEL, 8, PLACE SAINT-PIERRE, AVIGNON

Communiqué.

INTELLECTUELS par ARTHUR MILLER

leurs propres idées sur les autres et que la première chose à faire pour comprendre quoi que ce soit est de prendre conscience des préjugés avec lesquels on l'observe.

Tout cela doit indiquer que ma notion de l'intellectuel ne s'applique pas seulement aux gens qui lisent beaucoup de livres et ne travaillent pas de leurs mains. J'ai rencontré des ouvriers que je considère comme des intellectuels et des intellectuels qui se noyaient dans les illusions. Dans l'ensemble, cependant, les études et la pratique d'un art tendent à donner à un homme l'habitude de réfléchir sur lui-même. Et si, en tant que nation, nous avons échoué en quelque chose au cours des années passées, c'est dans la mesure où nous n'avons pas su, et quelquefois pas voulu, nous interroger sur ce que nous faisons, ce que nous faisons réellement, par opposition à ce que nous souhaitons faire.



Délinquance juvénile

Une autre erreur que l'on commet à propos des intellectuels, en particulier des scientifiques, c'est de les définir essentiellement comme les gens qui connaissent les faits. Et l'une des idées les plus répandues sur l'éducation, c'est qu'elle nous enseigne les faits, ceux de l'histoire, de la psychologie, de l'économie ou de toute autre discipline. J'espère que la nouvelle Administration — si elle doit être nouvelle autrement que de nom — ne commettra pas cette erreur en appelant à son aide les intellectuels américains. Il y a deux ans, j'ai voulu écrire un scénario sur la délinquance juvénile. Pour cela, j'ai passé trois mois avec les gangs de jeunes et j'ai parlé à des assistantes sociales, à des juges, à des policiers, à d'autres encore qui s'occupent de ce problème. En tant que dramaturge, il ne me suffisait pas de sentir quel gaspillage humain, quelle cruauté, quelle disgrâce nationale constituait la délinquance juvénile. Je pensais qu'il devait y avoir au cœur de cette situation un nœud de forces causales qui expliquait cette maladie de la violence. Mais je ne pouvais m'en remettre à mon seul jugement pour déterminer quel était ce nœud, et c'est pourquoi j'ai réuni chez moi un groupe d'une quinzaine d'experts, des hommes et des femmes dont j'avais entendu parler comme de gens spécialement compétents sur ce problème. L'un l'avait abordé du point de vue du psychiatre, un autre du point de vue statistique, un autre du point de vue religieux, un autre encore du point de vue du logement, etc. Plusieurs choses m'ont surpris au cours de cette réunion, à laquelle je dois préciser que chacun avait accepté de participer dans le seul but de m'aider.

La réussite privée

La première a été la maîtrise de tous dans leurs disciplines respectives. Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'ils se rencontraient à cette occasion pour la première fois. Chacun était arrivé avec sa panoplie de faits irréfutables, et pourtant, à la fin de la soirée, en les raccompagnant jusqu'à la porte, je me demandais encore : quelle est la cause de la délinquance ? Car les faits ne sont que des briques. Pour édifier une structure, il faut les relier les uns aux autres. Le psychiatre, malgré son expérience dans le traitement des enfants désadaptés, devait admettre qu'il faudrait, au rythme où il travaillait, des milliers de psychiatres pour la seule ville de New York, et qu'il ne pouvait rien pour les enfants quand ils revenaient dans le milieu où ils étaient devenus des délinquants. Le spécialiste du logement avait les moyens de les arracher à la rue pour quelques heures par jour et le statisticien pouvait prédire avec une grande exactitude quel enfant d'une classe particulière glisserait vers la délinquance. Mais aucune de leurs disciplines ne permettait de guérir le mal. Si bien qu'on était conduit à poser des questions auxquelles aucune technique donnée ne permettait de répondre. Pourquoi, par exemple, la délinquance est-elle plus répandue que dans les années 1930 ? Pourquoi est-elle plus violente ? Pourquoi les membres d'une même communauté se sentent-ils relativement si peu responsables de leurs enfants, comparés aux hommes de la génération précédente ? Tout cela débouche sur ce qu'on ne peut appeler autrement que « l'esprit de l'époque », par opposition à celui d'autres époques. Il faut donner de la délinquance une interprétation qui se fonde non seulement sur les faits que nous pouvons enregistrer mais sur une attitude morale à l'égard de ce qu'est la société et de ce qu'elle devrait être. On est contraint de se demander si la philosophie de notre époque d'expansion, qui fait de la réussite privée le plus haut critère de toute réussite, n'est pas la preuve même de notre impuissance à apprendre à vivre ; si le vieux commandement de nous cultiver nous-mêmes n'a pas fait perdre à chaque individu non seulement le souci des autres mais aussi le pouvoir de demander l'aide des autres et d'utiliser cette aide. La place me manque ici pour épuiser ce sujet particulier ; je veux seulement souligner que les solutions véritables aux dilemmes de notre société ne seront pas trouvées par les gens qui ont des opinions ou par ceux qui ont seulement recensé des faits. Elles le seront par ceux qui, tout simplement, savent penser, qui savent faire la synthèse de leurs connaissances et relier entre eux des phénomènes distincts, qui cherchent constamment à rattacher les unes aux autres plutôt qu'à isoler les expériences.

Risquer un œil

Donner à la recherche intellectuelle un statut respectable dans notre société est en principe une excellente chose mais, en même temps que les honneurs que cela peut entraîner pour certains d'entre nous, il convient de garder vis-à-vis d'eux une certaine distance.

En dépit de tout, le Département d'Etat n'a jamais cessé de m'adresser périodiquement des écrivains étrangers de passage aux Etats-Unis, et c'est ainsi que j'ai eu l'occasion de rencontrer récemment un groupe d'écrivains soviétiques. Nous avons vu ensemble beaucoup de choses, et je leur ai demandé ensuite si l'Amérique différait beaucoup de l'idée qu'ils s'en faisaient avant d'y venir. Il y a eu un long silence. L'un des visiteurs a dit finalement : « C'est un grand pays. » J'ai approuvé de la tête et j'ai attendu. Enfin, un romancier a déclaré : « Pour être franc, nous n'avons pas encore eu le temps de nous réunir pour en discuter et nous n'avons pris encore aucune décision. » J'avais posé la question à l'un d'entre eux seulement mais il leur paraissait parfaitement normal qu'un individu ne puisse émettre une opinion avant que le groupe se soit réuni pour décider de ce qu'elle devrait être. C'est aussi une forme de reconnaissance des intellectuels par le gouvernement. Il les reconnaît dans la mesure où ils se taisent. Mais ces Russes, après tout, effectuaient une visite presque diplomatique. Je ne suis pas du tout sûr qu'à leur retour chez eux, ils n'aient pas été libres de donner franchement leur opinion, au moins en privé, à leur gouvernement.

En tout cas, il me semble que nous allons bientôt nous tourner, ou au moins risquer un œil, vers nos poètes, nos écrivains et nos penseurs pour autre chose que pour en rire.

ARTHUR MILLER.

(Allocution prononcée par Arthur Miller au « Herald Tribune Book and Author Luncheon. »)

AMIRAL BARJOT

Un exposé complet de la guerre aéro-navale, des origines aux stades futurs

Flammarion

COLLECTION LE MONDE A CHANGÉ

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

HENRI PEYRET

L'U.R.S.S.

Un volume relié, sous couverture en couleurs, 28 planches hors-texte : 18 NF.

ENFIN UN TABLEAU RÉALISTE

(Archives.)
« La mort de Belle » (*).
Sans style.

(Archives.)
« Les Laches vivent d'espoir » (**).
Avec les meilleures intentions.

CENSURE

La réforme

● ***Une nouvelle commission sans auteurs, sans réalisateurs, sans techniciens et sans critiques.***

CHARGE, il y a quinze mois, d'étudier une réforme de la censure cinématographique, M. de Segogne, conseiller d'État, a présidé mercredi dernier la première réunion de la nouvelle commission.

Elaborée dans la confusion, promulguée au milieu des protestations, la réforme, d'inspiration vichyste et corporatiste, porte essentiellement sur les points suivants :

— La commission de censure n'est plus paritaire mais tripartite (sept représentants des ministères, sept de la profession, huit sociologues, médecins, magistrats et pédagogues).

— La commission joue un rôle uniquement consultatif. Les décisions sont prises par le ministre de l'Information. Elles doivent être motivées.

— Les interdictions à la jeunesse prévoient désormais deux paliers : aux moins de 13 ans et aux moins de 18 ans. Les scénarios de films sont soumis à la censure avant leur réalisation.

En remettant en cause le principe de la représentation paritaire, sur lequel était basé le fonctionnement de l'ancienne commission, M. Terrenoire a réveillé bien des oppositions. Les auteurs, réalisateurs, techniciens et critiques ont décidé d'exclure de leurs organisations tout adhérent qui accepterait de collaborer à la censure réformée. En revanche, producteurs, distributeurs et exploitants, après avoir eux aussi protesté, ont finalement accepté de désigner leurs représentants « pour une période d'essai d'un mois »... Ils préfèrent, en effet, l'éclat d'une éventuelle démission collective à un refus de participer. Mais en 1945 aussi, l'acceptation était provisoire : elle dura seize ans.

Ces oppositions ont eu cependant pour effet de retarder d'une semaine le début des travaux de la nouvelle commission, à laquelle manquent deux titulaires et quatre suppléants. Un cinquième, le critique Henri Agel, vient de démissionner. M. Terrenoire a donc encore sept censeurs à trouver...

Les divergences d'attitude des milieux professionnels sont mises en évidence par la création, cette semaine, de deux comités visant à faire disparaître le nouveau régime de censure. Le premier de ces comités, qui rassemble quelques producteurs et des exploitants, cherche à mettre sur pied un code de la production qui transformerait les critères de la censure en règles professionnelles. Outre que ce projet, soutenu par André Malraux et René Clair, soulève de nombreuses objections de principe, on voit mal comment il pourrait être appliqué dans un domaine où l'anarchie est la règle.

Et les maires ?

Proposé par les créateurs et techniciens du film, le second de ces comités vise à exercer sur l'activité de la commission de censure et du ministre de l'Information un contrôle constant, afin de dénoncer les erreurs et les abus du nouveau système et d'en obtenir l'abrogation.

M. Terrenoire risque de rencontrer d'autres difficultés dans les milieux politiques eux-mêmes. Tout d'abord auprès d'André Malraux qui, bien que ministre de tutelle du cinéma, a refusé de désigner des représentants à la commission. Ensuite, auprès de ses collègues de la Justice, de l'Education nationale ou de la Santé publique. Ce sont les représentants de ces trois ministères qui réclament le plus souvent les interdictions aux mineurs et les coupures. Si M. Terrenoire ne suit pas leurs propositions (qu'elles aient été ou non entérinées par la commission de contrôle), on s'indignera en haut lieu de ces manquements à la solidarité ministérielle.

Enfin, il faut rappeler que la réforme qui vient d'intervenir fut mise à l'étude à la suite des manifestations organisées contre certains films par des associations familiales, et des interdictions locales qui furent prononcées par des maires. Contre ceux qui attaquaient les « défaillances » de la censure, le ministre de l'Information pouvait alors répondre qu'il déplorait les insuffisances du système en vigueur et des gens en place. Aujourd'hui qu'il a lui-même choisi le système et les hommes, et qu'il s'est réservé l'entière liberté de décision, M. Terrenoire tolérera-t-il que maires ou préfets interdisent ce qu'il a, lui, ministre, autorisé ? Il y a là une source de conflits de pouvoirs qui risque de faire rebondir à bref délai le problème.

PIERRE BILLARD.

(*) Alexandra Stewart et Jean Desailly.
(**) Gordon Heath et Françoise Giret.
(***) Jean Gabin.

CINÉMA

« Le Président », « La Menace », « La Mort de Belle », « Les lâches vivent d'espoir »

● ***L'esthétique du samedi soir.***

LES amateurs du cinéma de papa n'ont que l'embarras du choix, cette semaine. On leur offre un « Président » (1) sur mesures et deux films policiers parfaitement conformes à l'esthétique rassurante du samedi soir.

(Archives.)
« Le Président » (***).
« C'est rudement tapé ! »

On leur offre surtout Jean Gabin, car sans lui que serait le film d'Henri Verneuil ? Un interminable morceau d'éloquence sur les faiblesses du parlementarisme et la solitude de l'honnête homme au pouvoir. Airs connus, et d'ailleurs assez disparates : chauvinisme, pacifisme et main sur le cœur. Mais il y a Gabin, mélange de Clemenceau, d'Herriot et de Léon Blum, pas génial mais toujours bon poids. La séance de la Chambre où, l'index et la moustache en bataille, il lance leurs quatre vérités aux députés affairistes, aurait fait — sous le titre : « Le Tribun » — les grands soirs de Firmin Gémier. « *Hein ? c'est rudement tapé !* », comme on disait, après la tirade, à l'époque des pièces à thèse.

Des deux policiers, « La Menace » (2) est en somme le plus supportable. Avec un peu de style, on aurait même pu tirer quelque parti du sujet : une adolescente (Marie-José Nat) dénonce par ennui un assassin imaginaire et découvre avec terreur qu'elle ne s'est pas trompée. Hélas ! Gérard Oury passe superbement à côté des ressources hitchcockiennes du scénario : sous sa direction, le fantastique quotidien devient sage, la peur ne nous effleure pas un instant.

Même absence de style — et lenteur en plus — dans « La Mort de Belle » (3). Pour conter cette histoire genevoise de professeur refoulé, voué au crime par persuasion, la caméra de Molinaro s'attarde sur le visage de Desailly — qui fait ce qu'il peut, il est vrai — mais tout de même pas un film à lui tout seul.

Reste le cas de Claude Bernard-Aubert. « Les lâches vivent d'espoir » (4) est un film antiraciste — les amours contrariées d'une Blanche et d'un Noir — digne, évidemment, de sympathie. On voudrait applaudir, on ne le peut. Ici encore, la forme saccage le fond et détruit les meilleures intentions du monde. Bernard-Aubert veut faire œuvre poétique. Images et texte, cette ambition le conduit à des jeux tristement périmés : flaques d'eau, nuages, symboles visuels et auditifs, voix « off » insistantes et inutiles... Le véritable lyrisme cinématographique est aux antipodes de ces réminiscences livresques.

(1) Paris, Wepler-Pathé.
(2) Richelieu-Gaumont, Ambassade.
(3) Madeleine, Marbeuf, Mercury.
(4) Capri, Studio Saint-Germain, George V, Cinémonde Opéra.

THÉATRE DE L'ÉTOILE
CHARLES TRENET
RÉCITAL 1961
accompagné par Guy LEYPAERTS
son grand orchestre et ses chœurs
Soirée 21 h. 30. Relâche lundi. Dim. unique repr. à 16 h.

BIARRITZ • ROTONDE • MOULIN-ROUGE
ANOUK AIMÉE
MARC MICHEL
dans un film de
JACQUES DEMY
LOLA
Scénario et dialogues de JACQUES DEMY
avec ALAN SCOTT - JACQUES HARDEN - MARGO LION
avec la participation de
ELINA LABOURDETTE
UNIDEX EN FRANSCOPE
Production CARLO PONTI de BEAUREGARD

« Lola »

● *Anouk Aimée, chanteuse de beuglant dans un film jeune qui ne doit rien à la mode.*

VOICI, enfin ! un film de la jeune « vague » qui sort de l'ordinaire. Un peu gauche parfois, mais qu'importe ? On risque fort d'ailleurs de prendre souvent pour des gaucheries ce qui fait le charme ambigu de « Lola » (5) : son humour et — vertu des sincères — sa tendre connivence avec le public.

Qui est Lola ? Une chanteuse de beuglant provincial que son amant a plaquée avec un gosse et qui depuis sept ans attend passionnément son retour. Merveille ! l'amant reviendra, fortune faite et plus amoureux que jamais. Mais auparavant, nous saurons tout de Lola : sa jeunesse éblouie et séduite, son abandon, son désespoir. Par elle ? Non : par des personnages qui traversent sa route ou se rencontrent entre eux et qui, tous, à un âge différent du sien, vivent à leur insu son histoire. L'un de ces personnages est une petite fille de quatorze ans (l'âge où Lola s'éveilla à l'amour), séduite comme elle le fut par un matelot de passage ; un autre, une femme déjà mûre, délaissée et désolée ; un troisième, un amoureux d'enfance de Lola qui la perd à la fin du film, reproduisant ainsi, en quelque sorte, son aventure au négatif. On le voit, « Lola » est un récit tout en contrepoint, allusions et références (Lola, par exemple, s'appelle en réalité Cécile comme la petite fille), une mathématique de destins. C'est un jeu doux-amer avec le temps, inscrit dans un présent romanesque où le passé et l'avenir s'entrecroisent et se reflètent. Point de retours en arrière ou autres procédés mécaniques : la vie, la vie seule, et l'implacable répétition des situations, des paroles et des gestes.

La forêt de Brocéliande

A cette romance sur le thème de l'éternel retour, il fallait un décor approprié : une ville assez petite pour que les gens se rencontrent sans cesse dans son quartier central, assez grande pour donner au récit une dimension légendaire. Jacques Demy a choisi Nantes, la ville hantée des Noyades et du Surréalisme. Dans ses architectures baroques, passage Pommeraye, quai de la Fosse, Maison de Carrier, il promène ses créatures comme dans une forêt de Brocéliande, pleine d'enchantements et de symboles. Quant au « climat », il est apporté par les photos de Coutard, d'un merveilleux gris-blanc (le ciel même de Nantes), par le ton général de l'ouvrage — celui d'un mélo attendri — et par une direction d'acteurs qui « dénude » les interprètes : Elina Labourdette, Anouk Aimée surtout, n'ont jamais été aussi insolites et émouvantes.

Tout cela, je le répète, ne va pas sans gaucheries. Il y a eu des débuts plus adroits, plus habiles. J'en connais peu d'aussi prometteurs. Jacques Demy est un conteur émerveillé qui croit à ce qu'il raconte et sait au besoin en sourire. Il a le courage des bons sentiments, des amours touchantes et des fins heureuses. Il n'emprunte rien à la mode. Il est jeune, très jeune, et déjà seul. C'est assez, me semble-t-il, pour lui faire joyeusement confiance.

MORVAN LEBESQUE.

(5) Biarritz, Rotonde.

(Archives.)

ANOUK AIMÉE DANS « LOLA ».
Un jeu doux-amer avec le temps.

THÉATRE

« Les Exaltés »

● *Une pièce difficile que goûteront les « happy few ».*

LA traduction intégrale de « L'Homme sans qualités », puis celle des « Désarrois de l'élève Törless » nous ont révélé l'écrivain autrichien Robert Musil près de vingt ans après sa mort. Sa pièce, « Les Exaltés », date de 1921, c'est-à-dire du moment où il commençait à préparer son grand roman. Elle a été créée à Berlin le 3 avril 1929 dans une version amputée des deux tiers contre le gré de l'auteur, et reprise quelquefois en Allemagne depuis la guerre, sans grand succès semble-t-il. La voici, dans une version française de M. Philippe Jaccottet, grâce à M. Sacha Pitoeff qui reprend ainsi la tradition paternelle des entreprises théâtrales de haute qualité, nécessaires et courageuses, même si elles doivent être réservées aux « happy few » (1).

Il n'est pas facile d'entrer dans la pièce de Musil, en effet, même au niveau élémentaire de l'intrigue. Marie a épousé Thomas. Abandonnant son vieux mari, Joseph, sa sœur Régine vient se réfugier chez elle, accompagnée par l'homme qu'elle veut épouser maintenant, Anselme. Thomas, Marie, Régine, Anselme sont d'ailleurs des amis d'enfance, liés par beaucoup de souvenirs. Mais ce n'est pas Régine qu'Anselme aime et désire, c'est Marie. Thomas et Joseph auront beau accumuler les preuves qu'Anselme est un imposteur, peut-être un criminel, rien n'y fera : Marie subira sa fascination et s'en ira avec lui, Joseph repartira seul, et Thomas restera avec sa jeune belle-sœur.

La musique des sphères

Schéma sans grand intérêt en lui-même, mais qui permet à Musil de définir les situations et les mouvements d'un certain nombre de personnages riches de vie intérieure. Le détective un peu farce qui joue ici un rôle très épisodique se présente comme le directeur du Bureau d'Enquêtes Newton, Galilée et Stader (c'est lui). Policier ou romancier, l'enquêteur chez Musil est un astronome. Les personnages forment une constellation et le but de l'enquête est de décrire et si possible d'expliquer des situations, des mouvements, des rapprochements et des éloignements.

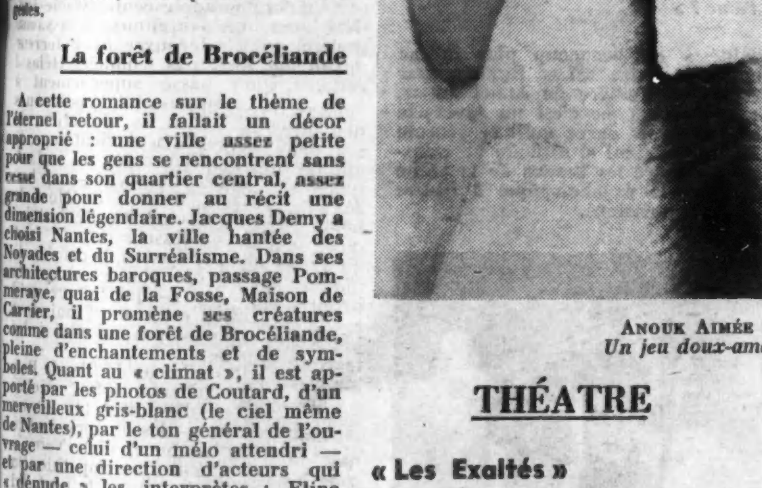
Chaque être est une planète qui tourne sur elle-même et sur laquelle nous ne pouvons pas débarquer. De là vient qu'il est presque impossible de parler d'un menteur, d'un imposteur : en tournant il éclaire des faces différentes mais qui n'en sont pas moins ses faces, *« il y a des êtres vrais sous une façade de mensonges, et d'autres déloyaux devant la vérité »*, dit Régine. Nous ne pouvons que décrire ce qui se passe sur cette autre planète, nous ne pouvons pas dire ce qu'elle est, ni la juger : la pesanteur sur Mars, Vénus n'est pas *mensongère* parce qu'elle est différente de la pesanteur terrestre. Mais selon qu'un être dans sa révolution immobile montre telle face ou telle autre, son pouvoir d'attraction s'exerce plus ou moins fort sur celui-ci ou sur celle-là, et la constellation primitive change de dessin. Les cinq personnages de la pièce sont ainsi cinq étoiles dont nous observons les gravitations relatives. Thomas accepte les lois de cette cosmologie psychologique, Joseph ne les comprend pas, Marie se soumet finalement à sa propre pesanteur charnelle, Régine tente vainement de briser le système, de vaincre les distances par la sensualité, Anselme essaie de tricher en mettant la force d'attraction à son service personnel, en devenant le soleil de cette constellation au lieu d'être une planète comme les autres. Ecouter cette pièce, ce n'est donc pas suivre une action psychologique, c'est essayer de surprendre la musique des sphères.

L'abîme de la solitude

Où cela conduit-il ? Il est évident qu'une tragédie où les rapports humains sont ainsi ramenés à une sorte de géométrie stellaire doit s'achever sans effusion de sang. Seul Anselme qui, à la fin du second acte, esquisse une parodie de suicide, meurt moralement : nous ne le reverrons plus, mais sa force d'attraction sur Marie subsiste. Pour Thomas, le changement de ses rapports avec Marie le plonge d'abord dans une sorte de désespoir, non par jalousie, mais parce que tout changement de cet ordre remet en question ce que nous savons de l'autre et ce que nous savons de nous : *« Tu aurais cru que tant d'années de vie commune fussent un bien spirituel. Survient quelqu'un : rien n'a changé, mais tout ce que tu fais est dépourvu de signification, alors que tout ce qu'il fait a un sens. Tes paroles, qui pénétraient si profond naguère, tombent de ta bouche sans éveiller d'écho. Où sont l'âme, l'ordre, la loi spirituelle ? L'appartenance, la compréhension, la saisie ? La vérité, l'émotion réelle ? Une fois de plus les engloutit l'abîme de la solitude ! »* Nous ne pouvons posséder l'être que nous aimons ni par le corps (*« Il y a entre nous,* dit Thomas à Marie et à Anselme, *je ne sais quoi d'ignoblement sexuel... Vous êtes des monuments de chair ! »*), ni par l'esprit puisque nous ne pouvons pas le connaître en dehors de ses apparences et de ses « qualités », au sens

→

(1) Théâtre Moderne. Le texte a été publié aux Editions du Seuil.



Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince Attr. Esp.-Sud-Américaines

THE DANSANT T.l.j à 17h. CLARIDGE

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15

Restaurants

EL DJAZAÏR 27 R. LA HUCHETTE ODE 96-97 DÉJEUNERS DINERS-SPECTACLE 2 ORCHESTRES

TABLE DU MANDARIN
8, rue de l'Echelle - OPE. 63-76 - Fermé lundi

COLETTE RENARD
J. VALTON - DARRAS et NOIRET
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Dîners facultatifs - Parking facile

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

(Lipnitzki.)

Marc Cassot et Delphine Seyrig dans « Les Exaltés ».
« Où est donc ce moi s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ? »

→

musilien qui est aussi le sens pascalien : « *Où est donc ce* moi, *s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ? et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi puisqu'elles sont périssables ? car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ?* » Non, répond Pascal, et Musil : peut-être.

Une anti-scène d'amour

Reste donc d'aimer à distance en quelque sorte. Cela s'accepte plus facilement dans un système religieux : « *Nous sommes les termes d'une opération qui ne comporte que des grandeurs indéfinies, et ne peut se résoudre que si l'on recourt à un subterfuge et suppose une valeur constante : une vertu suprême ; ou Dieu.* » Et si finalement Thomas échappe à l'abîme de la solitude et à la tentation du désespoir, c'est en se replaçant dans « la mystérieuse infinité divine » — avec Régine sa jeune belle-sœur. Peut-être parce qu'ensemble ils pourront mieux réintégrer, si c'est possible, le monde de l'enfance, celui qui est le plus près de l'innocence et de la création. Allant un peu plus loin, à la fin du grand roman de Musil, c'est le frère et la sœur, Ulrich et Agathe, qui consommeront l'inceste. Inceste qui est moins un accomplissement charnel de deux individus qu'une sorte de résurrection mystique de l'hermaphrodite, cet homme-esprit sans qualification sexuelle. Ainsi partant d'une anecdote qui a l'air d'une double histoire d'adultère, la pièce de Musil nous conduit au bord d'un abîme mystique.

Il est clair que cette conception même de la psychologie n'est pas très propre à l'action théâtrale. Les personnages mis en place, « *le développement n'y ajoute rien d'essentiel : d'où le sentiment de gêne et de lassitude qu'il inspire.* » C'est Musil lui-même qui parle ainsi après une relecture de son œuvre. Il est trop sévère, mais la représentation ne peut évidemment effacer entièrement le caractère de construction intellectuelle d'une telle œuvre. Thomas parle à un moment d'une « anti-scène d'amour ». Une telle pièce, par sa conception même, relève peut-être beaucoup plus de l'anti-théâtre que bien des œuvres pour lesquelles on emploie cette expression aujourd'hui. Peut-être M. Sacha Pitoeff n'a-t-il pas toujours le magnétisme qui expliquerait théâtralement son personnage, peut-être les comédiens ne correspondent-ils pas exactement à l'idée que Musil se faisait du physique de ses héros (ils sont tous beaux, disait-il, de la façon qu'on voudra). Mais en général ils font mieux, Mme Delphine Seyrig, M. Marc Cassot en particulier m'ont souvent donné l'impression qu'ils incarnaient l'esprit même de Régine ou de Thomas. Disons pour les admirateurs de Musil que c'est un spectacle qu'il faut voir parce que ce n'est pas une œuvre mineure, parce que le lien entre « Les Exaltés » et « L'Homme sans qualités » est beaucoup plus intime que celui entre « Les Exilés » par exemple et l'œuvre de James Joyce. Et pour tous, que c'est un spectacle qu'il faut voir parce qu'il représente un essai original et difficile de transcription entre les limites de la scène d'un monde psychologique à quatre ou à *n* dimensions.

(Bernand.)

Suzanne Flon.
Tous les violons.

« La Nuit des Rois »

● ***En hommage à Copeau, la plus jolie comédie de Shakespeare.***

CE soir-là, quand le rideau du Vieux-Colombier tomba sur le dernier acte de « La Nuit des Rois », la partie était gagnée. On était le 22 mai 1914. Depuis sept mois jour pour jour, Jacques Copeau et ses amis avaient monté seize spectacles avec des fortunes diverses, en attirant l'attention et la sympathie sur leur mouvement de rénovation et de purification du théâtre, mais sans dépasser le succès d'estime (encore un échotier, Guillaume Apollinaire, parlait-il du « Columbarium proche de la rue de Four »). Quelle équipe pourtant, et quelle flamme : le jeune homme dans le trou du souffleur, c'était Georges Duhamel, l'autre au vestiaire, c'était Roger Martin du Gard, Jean Schlumberger et Gaston Gallimard mettaient la main à la pâte, Léon-Paul Fargue écrivait les adresses des invitations, le grand diable qui aidait Copeau, c'était Louis Jouvet et le plus petit, Charles Dullin. Et d'un coup, avec cette « Nuit des Rois », le 22 mai 1914, c'est le triomphe que seule la nuit de l'Europe trois mois plus tard risquait de faire oublier. Le « Journal de Genève » déclare qu'il n'y a que deux théâtres à Paris, la Comédie-Française et le Vieux-Colombier. Le « Journal de Genève » a raison : ce soir-là une ère nouvelle a vraiment commencé pour la scène française puisque tout ce qui a compté dans le théâtre entre les deux guerres est sorti de Jacques Copeau.

Le frère et la sœur

Non, une ère nouvelle ne datera pas de la reprise de « La Nuit des Rois » cette semaine dans la même salle (1). Mais en rendant ainsi hommage à celui qui a illustré leur maison, les animateurs du Vieux-Colombier ont eu un geste touchant, et le succès est leur récompense. Ils nous offrent une très jolie représentation de ce qui est peut-être la plus jolie comédie de Shakespeare, la plus achevée, l'une des plus riches en thèmes poétiques. M. Jean Anouilh en a écrit une adroite adaptation, M. Jacques Dupont n'a pas essayé de retrouver l'austère simplicité de Copeau qui ne s'impose plus avec autant de nécessité aujourd'hui, mais il a utilisé un dispositif scénique astucieux, avec de jolis décors qui manquent peut-être parfois un peu de couleurs. M. Henri Sauguet n'a écrit qu'une musique de scène, hélas ! délicieuse, mais qui nous fait regretter qu'il ne fasse pas de cette « Nuit des Rois » une délicieuse opérette.

Dans l'ensemble, le spectacle est peut-être un peu trop poussé vers ses deux extrêmes : M. Le Poulain appuie un peu les effets de farce (mais ses clowns, Olivier Hussenot, Jean-Pierre Vaguer, Alain Mottet, Isabelle Ehni, sont excellents) tandis qu'en soulignant les intentions poétiques, on ralentit peut-être un peu le mouvement de la comédie d'intrigue proprement dite. Mais Suzanne Flon est là pour mener le jeu : on lui fait jouer à la fois Viola et Sébastien, le frère et la sœur, ce qui n'est pas une mauvaise idée (mais ce serait une idée encore plus élisabéthaine de faire jouer les deux rôles par un garçon) et elle montre autant d'intelligence que de bonne humeur, elle accorde tous les violons et on a envie de lui répéter : « If music be the food of love, play on... »

ROBERT KANTERS.

(1) Vieux-Colombier.

ERMITAGE v.o. MAX-LINDER v.f.
IMAGES v.f.
Sanctuaire
“c'est l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier”
André Malraux
(Préface du roman)
DARRYL F. ZANUCK PRODUCTIONS, INC. présente
d'après l'œuvre de WILLIAM FAULKNER
Sanctuaire
YVES MONTAND
LEE REMICK
CinemaScope
20th CENTURY-FOX
Interdit aux moins de 18 ans

APRÈS PAQUES
Ski de printemps
en SAVOIE
tignes
La station la plus haute d'Europe
Nombreuses excursions
en moyenne et haute montagne
Remontée mécanique jusqu'à 2.704 m.
PRALOGNAN La Vanoise
Refuge Félix Faure
et Péclet Polset 2.600 m.
course de haute montagne et
de glacier (Grande Casse 3.865 m.)
Remontée mécanique jusqu'à 2.365 m.
Documentation :
au S. I. de la Station
et Maison de Savoie
117, Champs-Elysées PARIS
Tél. BAL. 29-21

TÉLÉVISION

La chronique d'Armand Salacrou

● ***La publicité sur la deuxième chaîne ? D'abord un chiffre : il n'y a que 1.500.000 postes en France.***

QUAND Gaston Defferre, alors ministre de l'Information, me fit l'honneur, il y a déjà une quinzaine d'années, de m'offrir la Direction générale de la R.T.F., les problèmes que posait la radio étaient à peu près ceux que pose aujourd'hui la T.V. Une seule chaîne, manque de crédits pour organiser une deuxième chaîne, projet d'appel à la publicité pour financer les nouveaux programmes, mécontentement des auditeurs que la chaîne unique contraignait dans leur choix. J'avais prévu l'organisation successive de trois chaînes que je voulais différencier par la nomination d'un directeur particulier à la tête de chaque chaîne et qui imposerait sa personnalité comme l'impose à son journal un véritable directeur. Et je comptais financer l'ensemble sur la multiplication rapide des postes récepteurs.

Aujourd'hui la publicité est-elle nécessaire, est-elle souhaitable sur le petit écran ? On en discute fort, mais avant de prendre parti, j'aimerais savoir combien coûterait la seconde chaîne et quelles seraient les recettes de la publicité. Ensuite, et surtout, je ne me prononcerai jamais avant d'être allé visiter les T.V. étrangères, et d'avoir comparé entre elles, celles qui sont « avec » et celles qui sont « sans ». Et j'espère pouvoir entreprendre ce voyage dans les jours qui viennent. Mais au milieu de toutes ces discussions, éclate ce chiffre : au 31 décembre 1960, la France ne possédait que 1.500.000 postes de T.V. (il y en a 10.000.000 en Angleterre). Y aurait-il un problème de financement de la deuxième chaîne si la T.V. en France (comme en Angleterre) encaissait dix millions de taxes ?

La médiocrité du « Journal parlé », ses insuffisances, le manque de moyens mis à sa disposition, sont certainement une des causes de la trop lente augmentation des postes de T.V. chez nous. Mais que le gouvernement ne fasse pas tout pour diffuser la T.V. à travers le pays est incompréhensible. Comment néglige-t-il avec une telle indifférence cet outil qui est actuellement à son entière disposition ? Doubler le nombre des postes de T.V., n'est-ce pas doubler l'audience du général de Gaulle lors de certains appels comme celui du 24 janvier ? Qu'attend M. le ministre des Finances pour supprimer, par exemple, pendant quelques mois, la taxe à la valeur ajoutée sur la vente des postes de T.V. ? En facilitant en même temps les ventes à crédit ? Une telle mesure, offerte comme prime provisoire, donnerait à la diffusion de la T.V. ce démarrage qu'on attend.

Parallèlement se poserait avec encore plus de gravité le problème de l'indépendance de la T.V. Est-ce un rêve science-fiction, hélas ! que d'imaginer qu'il sera le maître d'un pays celui qui sera le maître de sa T.V. et saura s'en servir ?

Un joueur de poker

EN ce moment, le ministre de l'Information montre qu'il voudrait bien s'en servir, mais qu'il ne sait pas. Il semble bien que ce ne soit pas certaines hésitations qui l'arrêtent, mais bien plutôt le manque d'adresse dans le maniement de cet extraordinaire instrument qu'il ne parvient pas à manipuler. Et je ne sais rien de plus affligeant, certains soirs, que les trois ou quatre minutes consacrées à la vie politique par les « présentateurs » (pourquoi ce mot ? Les journalistes de la T.V. veulent-ils prendre leurs distances ? Ils « présentent » une marchandise dont ils ne se veulent pas responsables ?). A la vérité, et c'est le scandale, souvent il n'y a pas du tout de marchandise. Je n'ai pas minuté, mais hier soir, la réunion du G.P.R.A. à Rabat, le Président Bourguiba à Zurich, le retour de M. Masmoudi à Paris ont été, sans images, expédiés en quelques instants, alors qu'on nous montrait durant cinq ou six minutes, avec de nombreux gros plans, la façon dont une petite serveuse avait crocheté le tiroir-caisse d'une charcuterie.

(R.T.F.)

DANIÈLE BRÈME (*).
Il n'y a pas de marchandise.

Or, nos présentateurs, si on les laissait redevenir journalistes, auraient des choses à nous dire et sauraient nous les dire bien. Mais les commentaires personnels semblent interdits et dirait-on jusqu'aux pensées intimes, car parfois le présentateur donne certaines nouvelles, le visage immobile, avec l'impassibilité d'un joueur de poker.

Pourtant ne peut-on pas concilier certaines libertés avec les exigences gouvernementales ? Ecoutez les nouvelles des postes périphériques de Luxembourg et d'Europe N° 1. Elles sont tout de même plus abondantes que celles de notre T.V. Ce sont elles dont on prend l'écoute quand on veut, le soir, être informé. Or, tout le monde sait que le gouvernement, s'il le désirait, pourrait en une heure, asphyxier ces postes (par un impôt prohibitif sur la publicité). Puisqu'on tolère une information honnête à Luxembourg, pourquoi imposer tant de silences rue Cognacq-Jay ?

(R.T.F.)

JOSEPH PASTEUR (*).
Trois ou quatre minutes politiques.

Du Maroc à l'Algérie

INTERESSANT dialogue entre Georges Izard, René Julliard et le général Spellmann sur le défunt roi du Maroc, qu'ils ont, tous les trois, bien connu. Quelques images, aussi, montrant l'extraordinaire popularité de ce roi. Que des hommes politiques français aient cru possible de gouverner le Maroc contre ce chef et qu'ils aient pensé que tout s'arrangerait en l'exilant, montre le manque d'informations et la légèreté de ces anciens responsables qui aujourd'hui revendiquent la poursuite de la guerre d'Algérie. Comment osent-ils donner encore des avis, des conseils et, après de telles erreurs, parler encore avec tant d'assurance ?

● ***« Cinq colonnes à la une » : rien ne vaut le direct.***

JE répèterai ce que j'ai dit le mois dernier : je crois qu'il faut repenser le « Cinq colonnes à la une » en fonction du « Journal parlé ». Pendant deux heures d'horloge, que nous a-t-on montré ? un extraordinaire reportage sur le Congo ex-belge. Les images ajoutant à la violence du dialogue. Un document terrifiant indispensable à la compréhension de ce chaos. Mais ensuite ? Pourquoi avoir mis en conserve pendant un mois des séquences qui ne tenaient plus très bien le coup après ce reportage ? L'éclipse ? Il eût fallu beaucoup de chance pour nous y intéresser encore. Les courses de ski et les classes de neige ? Pourquoi justement ce soir-là ? L'explication, fort bien donnée, du problème des hôpitaux parisiens ? Mais où était le lien avec le reste ? Et la fatigue venait. Puis un champion de boxe ? Je songeais encore au Congo. Sauf dans le train, on ne lit pas un magazine copieux d'un bout à l'autre. Un moment très réussi : au milieu de ces images qui attendaient depuis des semaines, dans la boîte, une émission directe : Charles Trenet débutait à l'Etoile, et à 9 h. 30 l'écran le surprenait avec sa première chanson. En plein trac, se jetant au public comme on se jette à l'eau. Je ne me lasserai pas de répéter que pour moi, la T.V., c'est un document direct retransmis à l'instant même. Cette image de Trenet, contracté, essayant de calmer son tremblement, était une bouffée de vie parmi les exposés refroidis qui entouraient son apparition.

(*) Présentateurs du Journal télévisé.

Travail sans filet

C'ETAIT une bonne idée de confier à un homme aussi averti que Pierre Tchernia l'organisation de toute la soirée de samedi. Mais pourquoi ce « petit music-hall » m'a-t-il paru si lent et si froid, en dépit de tant d'efforts et de tant de vedettes ? Encore une fois l'« enregistrement » ? Il suffit d'être passé soi-même devant la caméra de la T.V. en différé et en direct pour comprendre que rien ne peut remplacer le direct. C'est du travail sans filet. Vous êtes happé par ces millions d'oreilles et d'yeux invisibles. Sous les projecteurs, vous ne voyez personne et vous savez qu'à l'instant même, un pays entier vous regarde. Vous ignorez si l'image montre vos mains ou votre regard. Vous êtes dans un immense vide, tout seul. Mais à travers cette étrange mécanique passe alors le frémissement de la vie. Les gens de théâtre savent qu'on ne retrouve pas souvent l'émotion de jeu d'un soir de « générale ». C'est cette émotion qui naît dans le direct. Et je la crois indispensable à toutes les émissions T.V. de théâtre et de variétés.

ARMAND SALACROU.

MUSIC-HALL

Charles Trenet vingt ans après

● ***35 chansons en 150 minutes : une prouesse ? Non : un bilan.***

PAS de scooters à la porte, pas de blousons noirs au balcon pour la rentrée de Charles Trenet au théâtre de l'Etoile. Moyenne d'âge des spectateurs : la quarantaine. Quelques adolescents endimanchés étaient venus aussi, emmenés par maman : elle voulait leur montrer le monsieur qui était si fou avant la guerre.

Fou, il ne l'est plus. Il est bien propret, bien repassé, bien conservé. Il a laissé son chapeau au vestiaire des années 40, mais gardé l'œil bleu écarquillé, l'œillet rouge en Légion d'honneur et un diamant au petit doigt.

Un frisson bien élevé parcourt la salle lorsqu'il annonce ses chansons (presque) majeures : « Bonsoir, Jolie Madame », « Y'a d'la joie », « La Route enchantée », « Je chante », « Le soleil

→

CINEMA D'ESSAI. 17 RUE CAUMARTIN (OPE. 81-50)
LE PROPRE de L'HOMME
ou l'insolite du quotidien!!
UN FILM DE CLAUDE LELOUCH

AGRICULTEURS
8 RUE D'ATHENES TRI. 96-48
LUDMILLA TCHERINA
ANTONIO
dans
HONEYMOON
V.O. LUNE DE MIEL DE
MICHAEL POWELL
REMBRANDT

ODEON
THEATRE DE FRANCE
—
Mercr. 15 mars
à 21 heures
Kiosgen

Domaine Musical
Webern - Boulez (1 audition)
Orch. du SUDWESTFUNK
Dir. Pierre BOULEZ

(Dalmas.)

CHARLES TRENET.
Qui a vieilli ?

a rendez-vous avec la lune», «Boum!», « Quand un facteur s'envole ».

Les spectatrices (deux fois majeures) murmurent : « Charmant ! Délicieux ! Ravissant ! ».

C'est vrai, c'est charmant, délicieux, ravissant, comme un album de photos de vacances, comme une mèche de cheveux dans un médaillon, comme une pensée fanée entre les pages d'un livre.

Il est cocardier (« Qu'est devenue depuis, la Madelon jolie... »), bien pensant (« Les Voix du ciel »), mais aussi poétique (« Le Jardin extraordinaire »), et drôle parfois, d'un comique familial de bon aloi.

Trente-cinq chansons en 150 minutes : une prouesse ? Non : un bilan.

Il n'en faut plus douter, Charles Trenet, le sage chantant, entre vivant au musée du music-hall. Une preuve à l'appui de cette thèse ? Maurice Chevalier a préfacé son programme : « Vous méritez grandement de la chanson française »...

Si les Jeannette et les Suzon qui émaillent ses refrains nous semblent aujourd'hui un peu surannées, avec « leurs tailles à l'aise », c'est peut-être notre faute. Nos oreilles sont habituées à d'autres rythmes, nos cœurs battent plus vite, la passion a souvent remplacé la tendresse.

C'est peut-être nous qui avons vieilli, et pas lui...

Mélancolique triomphe, nostalgiques retrouvailles. En entrant au théâtre, j'ai entendu le mot de la fin ; une dame bien mise a dit : « Je viens pour essayer de rajeunir. »

Il n'est pas certain qu'elle y soit parvenue.

DANIELE HEYMANN.

Communiqué.

UN CENTENAIRE

UNE exposition pour le centenaire de Rudolf Steiner, né en Hongrie le 27 février 1861, s'ouvrira à Paris le 19 mars et durera quinze jours.

Rudolf Steiner créa à Dornach, en Suisse, le Gœtheanum, centre universitaire libre qui continue de répandre ses méthodes en plusieurs domaines.

Il existe en France des écoles Rudolf Steiner qui appliquent avec succès sa pédagogie et, pour les enfants déficients qu'il a su comprendre et aider, des instituts de rééducation.

Les documents exposés montreront que, dans le domaine de l'art, Rudolf Steiner fut également novateur : architecture, sculpture, peinture et même « eurythmie ».

L'exposition a lieu à la salle Rudolf Steiner, 2, rue de la Grande-Chaumière, Paris (VIe).

A cette occasion, des conférences auront lieu à l'Institut National de Pédagogie et un spectacle d'eurythmie le 14 mars au Théâtre de l'Alliance Française.

EXPOSITIONS

Polonais, Cubains et autres

● *Mon pays et Paris.*

C'EST à l'orthographe du nom d'un peintre que l'on reconnaît aujourd'hui son origine, beaucoup plus qu'à sa façon de peindre. Si l'on exposait dans une quelconque galerie parisienne les tableaux de Piotr Potworowski actuellement accrochés au musée d'Art Moderne, le diagnostic des critiques serait, en gros, le suivant : « Excellent peintre dont la parenté avec Bonnard et Braque est aussi évidente que celle existant entre Monet, Sisley et Pissaro. » La qualité proprement polonaise de l'auteur ne serait envisagée qu'en dernière analyse : pour justifier l'originalité de son apport au sein de la grande famille spirituelle à laquelle il appartient. Et, de fait, chacun des onze autres peintres qui ont été choisis avec lui pour donner l'idée de l'évolution de l'art de son pays entre 1930 et 1960 ne sont polonais que dans la mesure où ils participent, en tant que tels, à une vaste entreprise : l'aventure globale, mondiale, de l'art contemporain.

Qu'il s'agisse de Makowski, qui se rattache, dans le genre truculent, à la lignée de l' « expressionnisme classique » où Gromaire excelle ; d'Eibisch, aussi mystérieux que Goerg, avec une touche de sensibilité que Bonnard n'eût pas reniée ; qu'il s'agisse de Lebensztejn, que des soucis plus modernes de figuration « autre » obsèdent au même titre que le Catalan Tapiès ou l'Italien Asseto, la preuve est faite que si la Pologne constitue, aujourd'hui, une des grandes « terres à peinture », c'est parce qu'elle a eu la chance de pouvoir, contre vent et marée, garder le contact avec les influences actuelles (1).

Une lumière légère

On pourrait en dire autant de Cuba et de ses peintres contemporains, qui présentent un « digest » fort intéressant de leur production dans deux galeries de la rive gauche. Certes, l'atmosphère tropicale aidant, la marque du surréalisme est ici plus nette qu'en Pologne. La lointaine origine cubaine de cette figure essentiellement parisienne que fut Francis Picabia ne justifie pas seulement sa présence aux côtés de Wilfredo Lam, de Portocarrero, de l'émouvant Orlando Yanès, ou du sculpteur Cardenas. Elle signifie qu'un lien profond existe entre les artistes de n'importe quel pays et Paris.

Le hasard, cette semaine, a bien fait les choses. A quelques pas de cette double exposition cubaine, on peut voir les toiles d'Asseto, rue de Seine, et, sur les quais, des « papiers déchirés » savamment recollés par Aeschbacher, dont Charles Estienne, dans une très belle préface, évoque la rare maîtrise poétique : « *...Et tout à coup, au coin d'un mur, sur ce mur où palpite le bout d'affiche fraîche ou usée, fraîchement posée ou déjà pathétiquement décollée, on voit se lever et s'enfuir — il n'y a qu'à l'attraper — une lumière légère qui est celle, peut-être, d'un fantastique futur. Il n'y a plus qu'à l'attraper, dis-je, comme fait le peintre de son modèle mental...* »

D'Aeschbacher à Philip Martin, rue Guénégaud, il n'y a qu'un pas. Philip Martin pourrait être cubain s'il n'était irlandais. Il ressemble à un Fidel Castro qui se serait fait pope. Et sa peinture, mi-naïve, mi-mystique, évoque en de savantes et envoûtantes constructions un univers où les symboles chrétiens retrouvent toute la force de leur origine tellurique.

Ainsi se trouve confiné, sur quelques mètres carrés de la rive gauche, un échantillonnage de quelques tendances parmi les plus vivantes de l'art actuel : il est complété avec bonheur par les toiles de Jégoudez, toujours rue Guénégaud.

Cela faisait quelques années qu'on n'avait vu d'œuvres de ce peintre, qui se signalait par des paysages d'une sourde présence, bâtis dans la tradition de Corot et de Derain. Son évolution actuelle est significative du mouvement général qui pousse les peintres à matérialiser des « paysages imaginaires ». Une conception classique ne cesse jamais de justifier chez lui, l'audace merveilleuse sans laquelle nous ne verrions le monde ni comme il est ni comme il sera. Car c'est bien là le mérite des meilleurs — parmi lesquels Jégoudez — que d'ouvrir sur les réalités à venir une fenêtre dont le physicien sait expliquer le fonctionnement, mais dont le peintre-poète sait seul manœuvrer l'espagnolette.

(1) Pour ces expositions, voir page 25 les adresses des musées ou des galeries.

(Archives.)

BERTHE MORISOT.
Pas seulement les pâtisseries.

Tante Berthe

● *Un ton dont le secret s'est perdu.*

« L*A bourgeoisie a cette propriété paradoxale de produire tout à coup des artistes sans rien qui dans les goûts, dans les mœurs, dans les ambitions des familles bien tempérées, ait pu faire prévoir la génération spontanée d'individus tous irréductibles aux qualités de leurs auteurs ou de leurs proches.* » En écrivant ces lignes, Paul Valéry songeait à sa tante Berthe, Mme Eugène Manet, belle-sœur donc d'Edouard, plus connue sous le nom de jeune fille qu'elle garda pour signer ses tableaux : Berthe Morisot.

« *Elle prenait, laissait, reprenait le pinceau, comme nous prend, s'efface et nous revient une pensée. C'est là,* poursuit Valéry, *ce qui confère à ses ouvrages le charme particulier d'une étroite, presque indissoluble relation entre un idéal d'artiste et l'intimité d'une existence.* »

Fille d'un haut fonctionnaire qui fut chef de Cabinet de M. Thiers, elle avait épousé le fils d'un magistrat. Ses amis les plus fidèles relevaient d'une origine semblable : Mallarmé, fils d'un conservateur des hypothèques, Degas, fils de banquier...

Dans le milieu paisible, digne, fortuné, personne cependant ne s'étonna outre mesure lorsque, le 24 mars 1875, Berthe, la belle jeune fille aux yeux bruns à la fois inquiets et doux qu'Edouard Manet peignit si souvent, présenta ses propres toiles, à l'Hôtel Drouot, aux côtés de celles de Claude Monet, de Renoir et de Sisley. La moyenne des prix d'adjudication était de 10 francs. Et ce fut « Intérieur », une œuvre de Berthe, alors âgée de 34 ans, qui obtint l'enchère la plus élevée : 480 francs.

Salons désuets

Petite-cousine de Fragonard, élève de Corot, « Tante Berthe », comme on l'appelle encore aujourd'hui, non seulement dans sa famille, mais dans la grande famille des peintres, est beaucoup plus qu'une « Madame Vigée-Lebrun de l'Impressionnisme ». Elle s'éteignit aux approches de la soixantaine comme elle avait vécu : avec une discrétion qui fait le charme de cette peinture heureuse, tendre, mélancolique, où l'on retrouve l'influence de Manet, bien sûr, mais aussi un certain « ton » qui n'appartient qu'à elle et dont le secret s'est avec elle perdu.

Tous les modèles, tous les « thèmes » chers à Berthe : son mari, sa sœur, sa fille, ses nièces, ses amis, la fille de sa concierge, les herbes folles des propriétés de famille au bord de la mer ou à la campagne, semblent n'avoir jamais quitté les murs des salons désuets du musée Jacquemart-André où ils sont réunis depuis une semaine pour deux mois.

Car le style Second Empire n'est pas seulement marqué par la prétentieuse reconstitution de « pâtisseries » d'un dix-huitième siècle désennobli. C'est aussi cette peinture de Berthe Morisot, merveilleuse de grâce et d'audace. Et qui donne, plus que toute autre, la mesure d'un temps où l'on pouvait encore être audacieux sans arrière-pensée. Par plaisir.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(Archives.)

« Elèves de l'Ecole de Rome jouant au trictrac » (*).
« *Prenez-moi par la main — Si vous le voulez bien.* »

Rome, l'unique objet

● *A quoi a servi la ville éternelle aux peintres de l'école française ?*

LES Français aiment tant leur histoire qu'ils la contraignent sans cesse à se répéter. Ainsi, depuis un an, c'est à une version rajeunie de la querelle des Anciens et des Modernes que nous assistons, grâce à M. André Malraux et à l'Institut. On en connaît les épisodes. En introduisant dans le jury du Prix de Rome des peintres non inféodés à l'esthétique des Beaux-Arts, le ministre s'efforce d'étendre à d'autres qu'aux bons élèves la chance du beau voyage. La tentative ayant échoué, le ministre prend les choses par l'autre bout : il appelle à la direction de la Villa Médicis un artiste résolument indépendant, M. Balthus. Non sans mal, il l'emporte : les futurs Prix de Rome y seront accueillis par le peintre des chats maléfiques et des petites filles pubères pétrifiées dans l'innocence. Mais que cherchera-t-on au juste sur les rives du Tibre ?

Une très vivante exposition, « Les Français à Rome », vient à point répondre à cette question. De Charles VIII à Napoléon, de Montaigne à Chateaubriand, de Vouet à Ingres, œuvres d'art et documents témoignent de tous ceux qui, plus ou moins largement, plus ou moins brillamment, représentèrent la France dans la Ville Eternelle : ambassadeurs pompeux, secrétaires d'ambassade besogneux, peintres, architectes, pèlerins, voyageurs, savants, sculpteurs, musiciens, capables et incapables. Où les deux cultures, la française et l'italienne, pouvaient-elles mieux se comprendre et s'épouser qu'à Rome, la source d'inspiration commune ? Or, comme l'exposition de l'Hôtel de Rohan le fait nettement ressortir, il n'en est rien. Nulle part en Italie, les Français ne se sont sentis moins Italiens.

Un vent de liberté

Cela tient à l'ambiguïté profonde de la Renaissance, qui puisa dans le culte des Anciens les raisons d'être moderne. Les deux objectifs ne se dissocièrent que petit à petit. A Milan, à Florence, la contradiction demeurait latente ; aussi est-ce sans trop de heurts que la France du XVIe siècle se mit à leur école. Mais à Rome, qui leur succéda comme haut-lieu de la Renaissance, celle-ci change d'orientation. La Contre-Réforme transforme la cité médiévale en capitale de la chrétienté. La gloire nouvelle des Papes se mesure à celle, nouvellement mise à jour, des Césars. Sous l'impulsion de Michel-Ange, un style original, le baroque, se dégage du classique et finit par s'y opposer. Un vent de liberté souffle entre les fûts de colonnes vénérables : c'est à Rome que le Caravage bouscule les canons de la beauté. Et c'est cette Rome effervescente que les Français, affluant au début du XVIIe siècle, trouvèrent, alors qu'ils la croyaient vouée sagement au maintien de la tradition. Leur déception, leur agacement dut être semblable à celui de l'amateur étranger qui demande à ses amis parisiens de lui montrer des édifices intéressants : il s'attend à voir Versailles ou le Louvre, on lui montre le Palais de la Défense.

Voilà pourquoi Poussin, s'exilant à Rome pour remonter aux sources — l'Antique, Raphaël — est aussi isolé dans la Ville Eternelle que cet autre chercheur de vérités fondamentales, Descartes, à Amsterdam. Même indépendance d'esprit chez les architectes : si les fondateurs de l'architecture française, Bullant, Philibert Delorme, Androuet du Cerceau s'y rendent, ce n'est pas afin de voir se construire la plus magnifique des villes modernes, mais afin de rapporter un répertoire de modèles classiques, *« pour qu'il ne soit plus besoing,* selon l'expression de du Cerceau, *avoir recours aux estrangiers* ». Un siècle plus tard, Mansard, Le Vau ne feront même plus le voyage : Rome avait délivré Poussin et Mansard de l'Italie.

Les vertus du passé

La génération de visiteurs précédente avait été, à vrai dire, plus ouverte aux influences contemporaines : maniérisme, caravagisme, éclectisme. Vouet, le premier « maître » français, Vignon, Valentin, furent en ce sens plus modernes que Poussin. Mais le génie de celui-ci mit fin à cette libre diversité. Désormais l'influence du baroque romain se limita aux fêtes, aux pompes éphémères, aux ornements : à des artistes décorateurs tels Le Brun et Audran, ou à des tempéraments rebelles comme le sculpteur Puget, guère plus heureux en France que son illustre maître, le Cavalier Bernin.

L'idéal classique défini par Poussin et codifié par Le Brun eut, à partir de 1666, son centre de diffusion à Rome : l'Académie de France (aujourd'hui installée à la Villa Médicis). De là, il prêcha, tout au long du XVIIIe siècle, à la Rome contemporaine la vertu de son passé. Même l'élégie et la frivolité du style rococo s'y réfèrent : Hubert Robert et Fragonard s'attendrissent sur des ruines. De Subleyras à David et Ingres, le goût français s'impose par la force, non par séduction. Si l'Italie boude, aujourd'hui encore, Poussin, c'est en souvenir de cette violence faite. Le classicisme français était un roi de Rome au trône aussi chancelant que celui sur lequel Napoléon plaça son fils.

Heureusement, les plus sensibles des Français trouvèrent à Rome quelque chose qui n'était ni l'Antique ni le Moderne : la lumière, cette lumière si incomparable qu'elle prête aux paysages une clarté qui est presque une lucidité. A son contact, Poussin, Le Lorrain, et plus tard Corot, apprirent à construire le visible au moyen de l'invisible. A travers Cézanne, cette autre réalité romaine, la plus modeste en apparence, changea le destin de l'art moderne. Le charbonneux Rouault lui-même écrivit cette petite prière qui n'est qu'à moitié pour rire:

Poussin, Corot, Lorrain
Prenez-moi par la main
Si vous le voulez bien.

Cette autre réalité, ils l'imposèrent à l'Italie comme elle s'était imposée à eux : imperceptiblement. Belle leçon de diplomatie, et qui ne perd rien à nous être donnée, en plein cœur du Marais, dans le cadre exquis de l'Hôtel de Rohan.

PIERRE SCHNEIDER.

(*) Par Noël Hallé (1775).

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI (Cadres)

Importante Société IMPORT EXPORT recherche pour ses agences d'Afrique Noire
CADRES COMMERCIAUX
25-35 ans, format. Ecole de Commerce ou expér. commerc. Langues anglaise ou française exigées. Condit. nécess. pour postuler : NATIONALITE ETRANGERE, contrat travail et avantages divers. Adresser C. V. et prétentions à A.G.N., 19, bd de Levallois, NEUILLY (Seine)

OFFRES D'EMPLOI

Société établie en Afrique Noire recherche pour ses agences d'express. britannique
JEUNES GENS
Bacc., études commerc. ou équiv., célibat. 22-28 ans, anglais souhait. Contrat travail. Voyages payés, logement fourni. Congé métropole tous les 2 ans. Adresser C. V. détaillé sous référence 1319 à M. ROUSSEAUX, 5, rue du Fief-des-Arcs, CACHAN (Seine)

Très important concessionnaire automobile à ABIDJAN recherche un
ADJOINT DE DIRECTION
Format. ESSEC, ESCP, HEC, stage 3 mois à Paris avant affectation. Préfér. sera donnée à célibat. 28-32 ans. Contrat de travail. Voyages payés. Logement fourni. Retour métropole tous les deux ans. Adresser C. V. et prétentions sous référence 1311 à M. ROUSSEAUX, 5, rue du Fief-des-Arcs, CACHAN (Seine)

Sté ENGINEERING PLEIN DEVELOPPEMENT
recherche pour bureaux PARIS
1° DESSINATEURS ELECTRICIENS
PROJETEURS - ETUDES EXECUTION
2° DESSINATEURS
spécialisés installations usines
ETUDES I - EXECUTION
SITUATIONS STABLES ET D'AVENIR
Avantages sociaux, 44 heures en 5 jours
Restaurant entreprise
Envoyer curriculum vitae détaillé CEGELERG, 18, rue d'Enghien PARIS (10e) ou téléphoner à PRO. 15-21, poste 329

Agence de publicité recherche pour commande de compo presse **TYPO** ayant déjà si possible expérience calibrage de copie. Ne pas téléphoner, env. candidature, photo et prétentions à M. G. JONARD, 29, rue Barbès, ISSY-LES-MOULINEAUX qui transmettra.

Service social inter-entreprise recherche
ASSISTANTE SOCIALE
Libre imm. Ecr. HAVAS 1864-590, r. Vivienne, 17

RECHERCHE TRES BONNE **SECRETAIRE** STENO-TYPISTE dact. franç.-angl. pour ag. de Presse, tr. bonnes conn. angl. Gde exp., rap. indisp. Tél. PRO. 65-73

Institut d'enseignement par correspondance offre situation intéressante à temps partiel à
LICENCIEE D'ANGLAIS
habitant région parisienne. Ecrire à L'Express, n° 7718, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

JEUNES GENS LIBERABLES
Le mét. d'éduc. « prof. nouvelle » ouvre de larges persp. si vous avez une bonne cult. gén. Ecr. av. C. V. à I.M.P., Mayotte, à Montlignon (S.-et-O.)

DEMANDES D'EMPLOI

PHOTOGRAPHE VEVEY
25 ans, ch. place Paris pr avril, mode, publicité, indust. Ecr. n° 7715 L'Express, 29, r. Marignan (8e)

ETUDIANT SCIENCES-PO RECHERCHE TOUTES TRADUCTIONS de polonais ou travail à mi-temps de secrétariat. Ecrire n° 7716 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

TRADUCTEUR REDACTEUR
J. H., espagnol, avocat carte travail cherche situation intéressante, préférence dans lettres. Dact. espagnol, français, italien, anglais. Ecrire n° 7717 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 82-53

BONNES ADRESSES

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. 20 %
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. 20 %
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. 30 %
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

MAR. 34-00 TAPISSIER SPECIALISTE sièges, literie, rideaux, habillage mural, tissus excl. (Paris-banlieue), devis sans engag. Kietzel, 149, av. de St-Ouen, Paris-17e

BERYL 115 bis, av. Général-Leclerc GOB. 55-66 à 200 m. de la pte Orléans
UN CHOIX CONSIDERABLE D'
IMPERMEABLES
ET DE
VETEMENTS DE PEAUX

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
PLACE MALESHERBES
Le plus important organisme pour la production, la vente et l'installation des moquettes et des carpettes, présente en ses magasins PLACE MALESHERBES : 150 coloris et qualités de moquettes, 1.000 carpettes laine, la plus belle gamme de tapis d'art français et de tapis d'Orient d'origine. Prix de gros (moins remise amicale Lecteurs Express 5 %). Paiements très échelonnés (18 mois !) Choix, prix, règlement « dans le temps » justifient l'immense succès des « M.C.F. ». Votre visite s'avérera utile. PL. MALESHERBES. Ouvert du lundi au samedi : MAC. 21-67.

VACANCES

Le Touquet BRISTOL
BAR - HOTEL - RESTAURANT
★★★ A
Réouverture 20 mars - Téléphone 800

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

LOCATIONS (Demandes)

Professeur agrégé en service outre-mer cherche **APPART.** à louer à Paris pendant VACANCES SCOLAIRES. Ecrire n° 7719 L'Express, 29, r. de Marignan (8e)

PROPRIETES (Ventes)

Vends BELLE MAISON
GRAND TERRAIN - ARBRES FRUITIERS
LE CHESNAY S'adresser Agence du Centre, 17, r. Hoche, à VERSAILLES - Téléphone : 950-21-67

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.

art et cheminée
30 rue d'estienne d'orves montrouge seine ale. 03-68
Visitez notre exposition permanente

« *Au silence des hommes politiques correspond une abondante publication d'ouvrages politiques, économiques et sociologiques. Tous les titres parus dans ces domaines, au cours de l'année 1960, ont été répertoriés et classés pour vous permettre de choisir les livres qui doivent, dès maintenant, figurer dans votre bibliothèque.* »

LA LIBRAIRIE-CLUB « ÉCHANGES »
publie une bibliographie des ouvrages politiques parus en 1960
Vous pouvez l'obtenir en envoyant **1 NF en timbres-poste** à l'adresse suivante :
Librairie-Club « ECHANGES »
11, avenue de la Motte-Picquet
PARIS-7e INV. 48-60
Ouvert de 9 heures à 20 heures tous les jours, sauf le dimanche, sans interruption
Métro : LATOUR-MAUBOURG

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

3 MARS

A ce dernier tournant où nous voilà parvenus, la presse risque de devenir une dernière arme aux mains de ceux qui boudent contre la paix. Ces chances qui paraissaient gâchées et qui, tout à coup, resurgissent, nous nous étonnons qu'elles ne soient pas saisies aussitôt, et que certains jouent encore comme s'ils n'avaient pas hâte d'aboutir enfin, et même comme si obscurément ou délibérément, ils souhaitaient l'échec.

Des intérêts menacés, des passions déçues et mal refoulées, agissent encore, peut-être, et jusque dans certaines antichambres ministérielles. Ce que nous débrouillons mal, c'est ce qui, en tout ceci, relève de la vraie négociation. Nous n'entrevoyons qu'un coin du champ de bataille : la raison de telle manœuvre nous échappe. Il n'empêche qu'on tremble en songeant que les vrais problèmes ne sont pas même posés, qu'il ne s'agit que de préalables sans importance réelle. Si vous butez dès le départ sur la méthode à suivre pour une trêve, que se passera-t-il quand vous vous trouverez devant ce calice que seul, dirait-on, de Gaulle est résolu à boire, non par je ne sais quel esprit d'abandon et de défaite, mais parce qu'il connait les conditions réelles de notre grandeur dans le monde qui nait ?

Les nouvelles nations qui parlent français à l'O.N.U., de Gaulle comprend et sait que nous les aurons gagnées dans la mesure où nous les aurons perdues. Ce n'est pas un paradoxe, et il n'y a rien de plus réel.

Ce Maghreb lié à nous, cette possibilité contre laquelle, durant ces dix dernières années, se seront ligués tant d'intérêts aveugles (ah ! ce drame de la déposition du sultan raconté dans le dernier « Express » par Jean Lacouture et que j'aurai vécu heure par heure...), cette chance, j'y avais renoncé dans mon cœur, je n'y croyais plus. Et la voilà de nouveau à notre portée : les pièces retrouvent inespérément leur place sur l'échiquier.

Moi-même, je ne l'avais pas toujours compris: de Gaulle ne pouvait atteindre au point où il est parvenu sans avoir réduit une à une les forces contre lesquelles, à Alger, tous ses prédécesseurs étaient venus se briser. Il lui a fallu tout ce temps, durant lequel vous ne cessiez de dénoncer ses prétendus échecs. Aujourd'hui encore vous dites : « Il est capable de concevoir une politique mais non de l'imposer à ceux qui, autour de lui, la sabotent. » Vous ne le voyez pas avancer. Il avance pourtant. Une négociation ne ressemble pas aux batailles d'autrefois, qui se livraient en un lieu précis, à une heure donnée.

Il existe comme une vérité cachée, une sagesse impliquée dans l'Histoire, qui se manifeste en dépit de toutes les manœuvres et de tous les attentats. Mais jusques à quand ? Et si, un jour, nous découvrions que nous en sommes venus à bout à force d'occasions perdues, et que la chance est morte ?

Alors la responsabilité serait à répartir entre la Gauche et la Droite, il me semble. Si la Droite a péché par inintelligence, si elle s'est refusée à rien voir, hors les décombres de l'Empire, incapable d'y discerner les promesses de notre grandeur future dans tous les ordres, la Gauche aura péché par une autre sorte d'aveuglement : ses leaders, pour la plupart, continuent de lier la démocratie à un type de régime parlementaire désormais hors d'usage. C'est qu'ils s'y trouvent eux-mêmes liés par leurs habitudes d'esprit. Ils y ont fait carrière. Ils ont été dressés à sauter ces obstacles et à courir ces parcours compliqués. Que la République soit à réinventer, même s'ils en conviennent du bout des lèvres, ils le refusent dans leur cœur. De Gaulle a beau réaliser, en fait, la politique qu'ils n'ont pu que rêver, il demeure, pour eux, celui qui a fermé le vieil hippodrome, et les cracks d'hier se sentent les jambes raides à force de ne plus courir.

Ce pouvoir d'un seul : une nécessité, mais dont nous voyons, comme vous, l'aspect redoutable. Vous pouvez vous moquer des « hommes providentiels ». Vous feriez mieux de vous interroger sur le tragique d'une Histoire suspendue à la fragile vie d'un seul homme : son ambition personnelle n'est responsable en rien de ce tragique. Les gouvernements d'assemblée ne sont plus adaptés à l'état du monde, mais la Gauche française a été incapable de rien concevoir en dehors d'un gouvernement d'assemblée : telle est la vérité toute nue que vous vous refusez à voir, et voilà pourquoi tant d'hommes de Gauche sont à la traîne et s'essoufflent, distancés chaque jour un peu plus par l'événement.

4 MARS

Le Tartuffe en veston que François Périer joue à la Comédie des Champs-Elysées donne raison, une fois de plus, au lieu commun de nos manuels sur « l'homme de tous les temps » que peignaient les classiques. Ce Tartuffe, mince et noir, avec sa mèche romantique et son pantalon marqué au genou, ce Julien Sorel sordide, on comprend qu'Orgon s'en soit épris. Si Orgon apparait moins imbécile, la pièce perd de sa virulence antichrétienne. J'en avais été frappé déjà, lorsque Jouvet, à la veille de sa mort, fut un Tartuffe luciférien et trouble. Comme il n'est plus hideux, sa passion pour Elmire en fait un homme pareil à tous les autres, humilié et bafoué par celle qu'il aime. Même son redressement vipérin du dernier acte devient le fait d'un amant furieux.

Nous voilà loin du rougeaud, qui rote à table, que Molière nous décrit : ce qui ne me gêne en rien. Au théâtre et dans le roman, peut-être le génie se mesure-t-il à ce qu'indéfiniment les personnages nous découvrent et que leurs créateurs n'avaient pas cru y mettre.

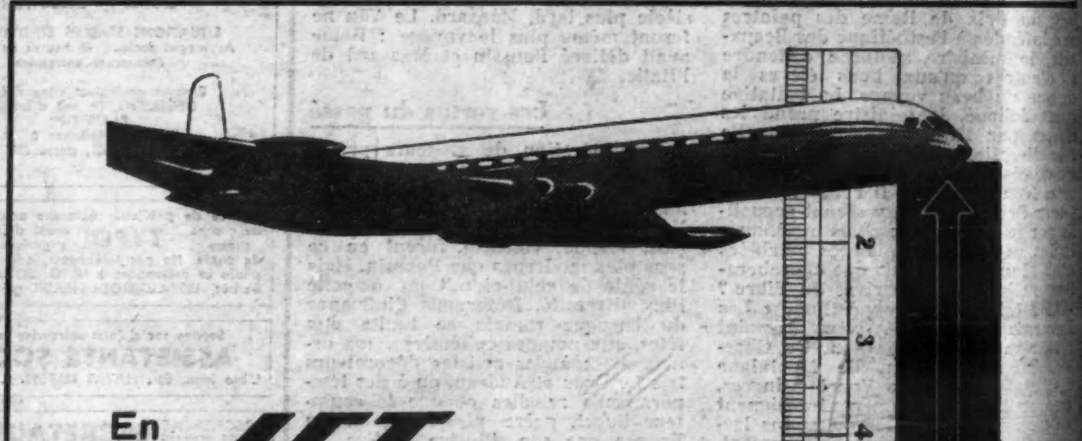
Je me le demandais, pendant l'entracte : qui joue la dévotion aujourd'hui et qui a intérêt à la jouer ? Où François Périer a-t-il observé ce personnage si singulier, si différent du Tartuffe classique ? Il n'y a plus personne qui ait intérêt à faire le dévot, sauf à l'intérieur d'un couvent ou d'un collège, ou peut-être du Parti communiste.

Mais vis-à-vis de soi-même ? la dévotion n'implique-t-elle pas quelquefois, dans la mesure où elle est attitude, que nous soyons à la fois Tartuffe et Orgon, amoureux de notre personnage dévot et conscients du pouvoir, du charme que la religion confère ?

Rêvant de Tartuffe, je me demande si les romans d'aujourd'hui, qui ne comportent ni caractères, ni types, ni figures dessinées d'un trait appuyé, gardent des possibilités de durée. La survie d'une œuvre romanesque est peut-être liée à ce qui semble périmé, dans le roman traditionnel, aux nouveaux romanciers.

Ce n'est pas parce que Proust a appliqué à l'art romanesque une certaine idée qu'il se faisait du temps que son œuvre abordera aux époques lointaines, mais les Guermantes, Mme Verdurin, Odette, Swann, Legrandin, Charlus feront pour lui ce que les personnages de la « Comédie humaine » ont fait pour Balzac et la Bovary pour Flaubert. Je crains qu'un monde romanesque non figuratif ne soit un monde mort-né ; ce qui peut être une nécessité: si la destruction atomique n'intervient pas, l'encombrement dans la mémoire humaine sera tel qu'il faudra bien que les œuvres disparaissent en même temps que leurs auteurs et que le premier geste de chaque génération, à son entrée dans la carrière, soit un coup de torchon sur le tableau noir.

F. M.



L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber
REDACTION
Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach
Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange
91, Champs-Elysées, Paris (8e) Tél. : ELY. 88-61
ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 89-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02